



**BULLETIN
DES AMIS
D'ANDRÉ GIDE**

N° 105
XXVIII^e ANNÉE — VOL. XXIII
JANVIER 1995

**BULLETIN
DES AMIS
D'ANDRÉ GIDE**

REVUE TRIMESTRIELLE
publiée par le
CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
DE L'UNIVERSITÉ DE NANTES
avec l'aide du
CENTRE NATIONAL DES LETTRES

pour
L'ASSOCIATION
DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

VINGT-HUITIÈME ANNÉE

1995

VOL. XXIII

ASSOCIATION DES Amis d'André Gide

COMITÉ D'HONNEUR

Maurice RHEIMS, de l'Académie française,
Robert ANDRÉ, Jacques BRENNER, Michel BUTOR, Jacques DROUIN,
Dominique FERNANDEZ, Pierre KLOSSOWSKI, Robert MALLET,
Jean MEYER, Robert RICATTE, Roger VRIGNY

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président d'honneur : ÉTIEMBLE

Président : Claude MARTIN

Vice-Président : Daniel MOUTOTE

Secrétaire général : Henri HEINEMANN

Trésorier : Jean CLAUDE

Conseillers : Madeleine AMIOT-PÉAN, Daniel DUROSAY, Alain GOULET,
Pierre LENFANT, Pierre MASSON, Pascal MERCIER, Bernard MÉTAYER,
Marie-Françoise VAUQUELIN-KLINCKSIECK

Représentant du Comité américain : Elaine D. CANCALON

COMITÉ AMÉRICAIN

Catharine S. BROSMAN, Elaine D. CANCALON,
N. David KEYPOUR, Walter C. PUTNAM

Responsable : Elaine D. CANCALON

(Department of Modern Languages, The Florida State University, Tallahassee,
Fla. 32306, États-Unis)

CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES (Université Lumière, Lyon)

Directeur : Claude MARTIN
(3, rue Alexis-Carrel, 69110 Ste-Foy-lès-Lyon,
Tél. 78.59.16.05, Fax : même n°)

***Bulletin
des Amis
d'André Gide***

N° 105

JANVIER 1995

le
Bulletin des Amis d'André Gide

revue trimestrielle fondée en 1968 par Claude Martin,
dirigée par Claude Martin (1968-1985),
puis par Daniel Moutote (1985-1988),
Daniel Durosay (1989-1991)

et

Pierre Masson (1992 →),

publiée avec l'aide du

CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
de l'Université de Nantes

et le concours du

CENTRE NATIONAL DES LETTRES,

paraissant en janvier, avril, juillet et octobre,
est principalement diffusé par abonnement annuel
ou compris dans les publications servies aux membres de
l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE
au titre de leur cotisation pour l'année en cours.

*

Comité de lecture :

Elaine D. CANCALON, Jean CLAUDE, Daniel DUROSAY,
Alain GOULET, Henri HEINEMANN, Robert MALLET,
Claude MARTIN, Pierre MASSON, Daniel MOUTOTE

*

Toute correspondance doit être adressée

relative au BAAG, à

PIERRE MASSON, directeur responsable de la Revue,
92, rue du Grand Douzillé, 49000 Angers (tél. 41.66.72.51)

relative à l'AAAG, à

HENRI HEINEMANN, secrétaire général de l'Association,
59, avenue Carnot, 80410 Cayeux-sur-Mer (tél. 22.26.66.58)

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

VINGT-HUITIÈME ANNÉE - VOL. XXIII, N° 105 - JANVIER 1995

André Gide et ses amis belges

II L'AVENTURE DU SIÈCLE 1914-1951

P. M. : Gide ou le grand frère. 7

1. Au fil de l'Histoire

Pierre MASSON : Autour du Foyer Franco-Belge. 9
Pierre MASSON : Un écrivain prolétarien : Louis Gérin. 27
Pierre MASSON : Autour de Raymond De Becker. 39

2. L'aventure littéraire

Benoît DENIS : Le romancier en projet. Quand André Gide étudiait Georges Simenon. 53
Jean-Pierre MARTIN : Gide lecteur de Michaux. 71
Claude DE GRÈVE : La réception critique des œuvres d'André Gide en Belgique francophone (1921-1951). 77

3. Rencontres

Jean EECKHOUT : Gide à Alet-les-Bains (juin-juillet 1940). 123
Pierre MASSON : La fille d'un ami belge : Béatrix Beck. 127

*

Robert LEVESQUE : Journal inédit. Carnet XXIV (20 février — 20 juin 1938), *fin*. 147
Jean CLAUDE : In Memoriam Marie-Hélène Dasté. 173
Lectures gidiennes : Dirk Hoeges, *Kontroverse am Abgrund : Ernst Robert Curtius und Karl Mannheim* [Claude FOUCART]. — Alain Goulet, *Lire "Les Faux-Monnayeurs"* [Pierre MASSON]. — Bernard J. Houssiau, *Marc Allégret, découvreur de stars* [Henri HEINEMANN]. 177
Cl. M. : Chronique bibliographique. 182
VARIA. 187
Cotisations et abonnements 1995. 192

*Des difficultés tout à fait imprévues
quant au choix d'une salle
nous ayant contraints à l'annuler
à la date primitivement fixée
au 3 décembre,*

***l'Assemblée générale 1994
de l'AAAG***

***aura lieu, à Paris,
à l'École Alsacienne***

(109, rue Notre-Dame-des-Champs, VI^e)

***le samedi 18 mars 1995,
à 15 heures***

Gide ou le grand frère

La guerre de 1914 a marqué dans la vie de Gide une rupture considérable : avec la religion, avec Madeleine, avec toute une partie de sa vie qu'il pouvait considérer, à quarante-cinq ans passés, comme une première partie révolue. Que ses relations personnelles en aient été modifiées, il suffit de penser à Ghéon pour le comprendre. Et que ses relations avec ses amis belges aient suivi le même cours, rien d'étonnant à cela. La période de la guerre correspond à la disparition de Verhaeren et de Beck, à la brouille avec Ruyters, et, la paix revenue, on voit se tarir les échanges avec Fontainas, avec Mockel, échanges qui avaient déjà commencé à se raréfier, au fur et à mesure que Gide se détachait de ses origines symbolistes.

L'étonnant est alors de constater que l'intérêt de Gide pour les Belges, loin de s'estomper, va au contraire se renouveler et se maintenir durablement. La période de la guerre, d'abord, l'enracine définitivement dans sa « famille belge » : installé « au Laugier », au domicile des Van Rysselberghe, il devient assez intime avec leur fille, Élisabeth, pour pouvoir lui proposer d'être le père de l'enfant qu'elle désire, et qui verra le jour en effet quelques années plus tard.

Ensuite, cette guerre fait des Belges ses premières victimes, et Gide va pouvoir alors mettre à leur service son besoin de dévouement. Ce faisant, il accomplit peut-être le premier pas vers la prise en compte des souffrances humaines et des réalités sociales, sur le chemin qui devait le conduire plus tard au Congo et en URSS. À ce titre, il est significatif de voir, parmi ses interlocuteurs de l'entre-deux guerres, un militant de la jeunesse nouvelle, chrétien révolutionnaire bientôt tenté par le fascisme, et un écrivain prolétarien, réchappé de la mine.

Enfin, nous l'avons dit, Gide a passé désormais le cap de la maturité ; par rapport à la Belgique dont il écoute les voix nouvelles, il est un aîné,

assuré d'un prestige grandissant, et en ce pays comme ailleurs, c'est un rôle de protecteur plus que de compagnon qu'il doit désormais assurer. En 1943 encore, alors qu'en France il est de bon ton de dénoncer l'influence néfaste de l'oeuvre de Gide, en Belgique, un Louis Carette ne peut s'empêcher, dans une longue analyse qui se veut critique, de manifester pour cette œuvre son admiration¹. Ce rôle commencé au Foyer Franco-Belge, il le continue de manière très concrète avec un Louis Gérin, et beaucoup plus tard, c'est d'abord le souvenir de son amitié pour Christian Beck qui va l'inciter à servir un peu de second père à la fille de celui-ci...

Mais c'est à l'aide de l'esprit et de l'art qu'il se porte le plus volontiers ; comme s'il se souvenait qu'en Belgique ses écrits avaient trouvé leurs premiers admirateurs, c'est en Belgique qu'il semble le plus attentif aux talents naissants. On connaît le soutien spectaculaire qu'il apporta aux œuvres d'Henri Michaux et de Georges Simenon, mais, alors qu'en France le surréalisme l'avait détourné du monde de la poésie, il sut connaître aussi et encourager les poètes Jean de Boschère, Robert Melot du Dy, Théo Léger, Paul Février... Avec le premier, qui faillit lui demander une préface, il parlait de politique ; du deuxième, il disait écouter les « chants avec une très attentive sympathie² » ; avec le troisième, il connut une sympathie immédiate, comme nous le voyons dans l'un des chapitres suivants ; au dernier, il écrivait ceci en mars 1948 :

« L'émotion que je ressens en lisant vos pages "Marginales" me fait comprendre que l'on n'est jamais blasé lorsqu'il s'agit de témoignages de sympathie. J'en reste assoiffé comme un gosse. Si vos réflexions sur mes Nourritures terrestres me paraissent si sages et si justes, est-ce seulement parce qu'elles sont louangeuses, je ne crois pas, ni céder ici à la complaisance³. »

En d'autres termes, pour Gide, la Belgique continuait d'être le pays d'accueil qu'il avait été plus de cinquante ans auparavant, pays pour lui sans paysage, presque sans villes, constitué surtout d'hommes, changeant comme eux, et donc à découvrir sans cesse...

P. M.

1. V. Louis Carette (alias Félicien Marceau), *Naissance de Minerve* (Bruxelles : Éd. du Houblon, 1943).

2. Lettre de Gide à R. Mélot du Dy, 14 décembre [1924], in *Présence d'André Gide* (Bruxelles, 1970), p. 95.

3. Lettre de Gide à Paul Février, Paris, 19 mars 1948, inédite. *Marginales* est le titre de la revue que dirigeait Paul Février à Bruxelles.

Autour du Foyer Franco-Belge

par

PIERRE MASSON

L'histoire de cet important épisode de la vie de Gide reste à écrire, ainsi qu'à publier le journal qu'il tint à cette époque. Nous n'en voulons retenir ici que quelques-uns des échos qu'il suscita, comme manifestation de l'intérêt que Gide portait à ses « frères humains » en général, et, en l'occurrence, aux Belges en particulier. Nous avons vu précédemment ¹ toutes les raisons littéraires et amicales qui avaient pu, jusqu'en 1914, inciter Gide à faire de la Belgique une sorte de seconde patrie. Avec le début du conflit mondial, la Belgique, son roi et son peuple soulèvent en France, en raison de leur résistance à l'attaque allemande et des souffrances endurées à cette occasion, un élan d'admiration que Gide partage, écrivant le 26 août : « C'est bien en effet dans le spectacle du noble courage des Belges qu'aujourd'hui nous puisons notre réconfort ². »

Oublierait-il d'y penser que ses amis Van Rysselberghe seraient là pour le lui rappeler, eux chez qui il loge depuis la mi-août, installé dans leur appartement de la rue Laugier en compagnie de Jean Schlumberger.

Depuis le début du conflit, Gide, et ceux de ses amis qui ne sont pas mobilisés, cherchent à s'employer utilement ; début août, il se dévoue à la Croix-Rouge, où Schlumberger dirige un bureau, en portant des ballots ou classant des fiches, mais dès le 15, il se décourage devant le peu d'utilité de son travail. À la fin du mois commencent à affluer à Paris les

1. V. « André Gide et ses amis belges, I », *BAAG* n° 97, janvier 1993.

2. Gide, *Journal 1889-1939*, Pléiade, p. 477.

réfugiés, venus de Belgique et du Nord de la France, fuyant leurs villages incendiés ; ils sont cantonnés dans le Cirque d'Été. Ayant passé le mois de septembre à Cuverville, Gide revient à Paris le 10 octobre, chez les Van Rysselberghe où il retrouve Copeau, Ghéon et Schlumberger. Son *Journal* va alors pratiquement s'interrompre durant un an, et c'est à la Petite Dame qu'il faut donner la parole pour connaître la suite des événements :

Cette œuvre naquit en somme de l'indignation d'un petit groupe à voir de quelle manière fonctionnait l'œuvre de secours aux réfugiés, installés au Cirque de Paris. Les procédés sommaires qui étaient les siens ne se justifiaient que durant les premiers jours d'affolement. C'était tout de suite après la prise d'Anvers, dans la première quinzaine d'octobre, des milliers de familles débarquèrent à Paris. On commença par les parquer au Cirque de Paris. De même qu'après la bataille de Charleroi, il y eut dans toute la population parisienne un grand élan de générosité qu'il s'agissait d'organiser, de canaliser et beaucoup de bonnes volontés se rencontrèrent là, venues avec le désir d'aider. Gide y alla un peu par hasard et tout de suite m'y entraîna ; il y rencontra dès le premier jour Charles Du Bos, qu'il connaissait à peine et qu'il ramena déjeuner au Laugier. Eux deux et quelques inconnus, assidus aussi, bientôt écœurés, indignés de la façon brutale et sans discernement dont se passaient les choses, décidèrent de fonder une autre œuvre.

Ils trouvèrent tout de suite, avenue de La Motte-Picquet, non loin du cirque, pour s'installer, le rez-de chaussée à louer d'un magasin. Une énorme bande de calicot avec de grandes lettres avertit les malheureux réfugiés qu'ils trouveraient là aide et protection et les passants, qu'ils pouvaient y apporter leurs dons. Les premiers jours, nous étions un peu comme un « salon des refusés » et la même fatalité nous amenait aussi le meilleur : je veux dire les plus abandonnés et les plus discrets. [...]

Parmi toutes ces bonnes volontés groupées par le hasard, Gide fut tout de suite le lien et dès ses débuts, l'œuvre du « Foyer franco-belge » (tel était son nom) porta sa marque ; c'est lui qui lui donna son élan et qui fit qu'elle ne ressemblât à aucune autre.

Une formule qu'il répétait volontiers : « Tous les cas sont particuliers » montre bien la direction qu'elle prit. Une pareille conception veut des esprits toujours attentifs et repousse la routine si commode, par où s'ossifient généralement toutes les associations de ce genre. Mais quelle dépense de soi cela exige ! Quand on pense que, durant des semaines, nous avons en somme pu donner sans compter et soulager toutes les détresses qui se présentaient et qui étaient soigneusement examinées, avec ingénio-

sité, délicatesse et un effort de compréhension dont Gide nous donnait l'exemple. Notre efficacité même nous fit un devoir de compter, de nous organiser, d'une manière plus serrée, pour mieux durer. Gide y mit non seulement tout son cœur, mais y appliqua son intelligence. L'œuvre elle-même le passionnait, son développement, ses difficultés. Il se découvrait un esprit d'organisation qui l'étonnait et l'enivrait un peu. L'absence d'idées préconçues, l'absence surtout de défiance a priori, vis-à-vis des êtres, laissaient son bon sens intact. C'est ainsi qu'il fut le premier à adopter le système des subventions en argent, qui était considéré, par les autres œuvres, comme une folie. [...]

Je travaillais à la même table que lui, le doublant en quelque sorte. J'étais donc bien placée pour voir de quelle manière il procédait, tout ce qu'il donnait de lui. Certes, la pitié le prenait tout entier, c'est plusieurs fois par jours qu'il avait les larmes aux yeux ; mais plus encore, je crois, l'indignation, une indignation frémissante contre ceux qui éconduisaient les réfugiés par de faux renseignements, pour s'en débarrasser, contre tous ceux qui, en sûreté derrière un guichet, étaient brutaux, iniques, sans scrupules. On le voyait, à chaque instant, enfiler son manteau, sortir pour aller essayer de confondre un être sans conscience, ou pour accompagner une de ces pauvres épaves et la protéger contre les décisions aveugles de quelque administration... [...] Le merveilleux, c'est qu'on n'avait pas du tout l'impression, jamais, qu'il faisait des choses pénibles par dévouement, non, il s'amusait royalement. Mais qu'il ait pu trouver là une source de bonheur, au point d'y engager pendant deux ans sa sensibilité et son imagination, montre bien sa puissance de sympathie, son humanité foncière. Car, nous menions une vie exténuante : à 8 h 1/2 le matin, nous arrivions pour préparer le travail et dès 9 heures, la porte s'ouvrait devant une foule de réfugiés qui formaient une queue parfois énorme. Certains jours, l'affluence était formidable ; nous étions littéralement étouffés. Il fallait beaucoup de force pour supporter chaque jour le pathétique défilé. J'étais stupéfaite de sa résistance physique. Nous déjeunions dans le quartier pour gagner du temps. À 2 heures, cela recommençait. L'encombrement, la multiplicité des besognes étaient ahurissants. Nous ne dînions souvent qu'à 9 heures et chaque soir, nous faisons encore, aidés par Théo, la comptabilité de notre bureau ; sans compter les comités du samedi qui nous tenaient généralement jusqu'à minuit. [...]

Sans avoir de fonction prédominante (il avait refusé la présidence pour la laisser à un Belge, un certain baron Delmarol ; il était vice-président avec Du Bos), il était le grand recours et la vraie autorité. Il l'exerçait doucement, adroitement, sans en avoir l'air et arrivait à obtenir

de tous ces collaborateurs bénévoles, de la discipline et de la tenue. [...]

Le premier local n'avait pas tardé à devenir insuffisant ; nous emménageâmes au début de l'hiver 14, dans les salles Druet, rue Royale, mises gracieusement à notre disposition, et l'hiver suivant, dans le vaste rez-de-chaussée d'un immeuble inachevé, au coin des Champs-Élysées et de la rue Pierre-Charron, prêté par Madame de Beaulieu.

Les démarches, les moyens imaginés pour obtenir de l'argent n'étaient pas le moins pénible de nos efforts. À un moment donné, nous vivions sur le pied de 45.000 fr par mois et n'en avions que 16.000 de fixe, car ce ne fut que tout à la fin que nous eûmes une aide du Secours National. Nous eûmes, à notre bénéfice, des concerts (d'Indy, Bathori), une représentation avec conférence (Claudel, Copeau), des appels dans les journaux, ce *Book of Réfugiés* de Mrs Warthon, publié en Amérique, et des articles. Gide eut bien du mal à faire le sien. Il disait très drôlement : « Ce ne sont pas les idées qui me manquent, mais la forme pour ça³ ! »

Le 2 mars 1915, *L'Intransigeant* annonçait en effet, avec un peu d'optimisme :

« Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs la collaboration régulière de M. André Gide, que ses œuvres d'une psychologie âpre et forte ont placé au premier rang des écrivains de notre jeune école. Depuis le début de la guerre, M. André Gide s'est consacré à l'œuvre du Foyer Franco-Belge, qui apporte son secours à tous les réfugiés.

Nous publierons demain le premier article de M. André Gide. »

Le 3 mars parut en effet le premier, mais aussi dernier article consacré par Gide à la cause du Foyer⁴.

RÉFUGIÉS

En face de moi, de l'autre côté de la vaste table où s'entassaient registres et cartonnières, le petit vieillard attendait son tour d'audience, assis auprès d'autres réfugiés. Il souriait à mon regard et je souriais au sien : il se tenait très

3. Extrait du *Cahier III bis* de Maria Van Rysselberghe, inédit ; v. l'avant-propos de Claude Martin à son édition des *Cahiers de la Petite Dame*, t. I (Paris : Gallimard, 1973), p. XIV.

4. Cet article fut repris, accompagné de sa traduction en anglais par Edmund Gosse, dans *The Book of France*, ouvrage collectif « vendu au profit du Comité de secours aux réfugiés des régions occupées ».

droit, avec un peu d'affectation peut-être et comme désireux de donner à entendre qu'il ne faisait pas partie du commun, de ceux que je pourrais envoyer à l'un de nos dortoirs.

Puis, aussitôt que m'eut quitté le réfugié dont je m'occupais d'abord, il vint tout contre moi et, mystérieusement, penché sur mon épaule :

— Je sais que vous écrivez beaucoup...

— Oh ! fis-je en l'interrompant avec un geste de réticence, ce n'est ni le lieu ni le temps d'en parler...

— C'était si j'avais pu vous aider dans vos écritures, j'en aurais été bien heureux, Monsieur Gille. Je m'en vais vous dire : je ne suis pas habitué à ne rien faire. Toute ma vie, j'ai travaillé, mais, maintenant, on ne veut de moi nulle part, et demain je n'aurai plus rien.

— Vous êtes seul à Paris ?

— Si j'étais seul, je ne viendrais pas demander, reprit-il en se redressant. Un homme seul, ça se tire toujours d'affaire, et puis, seul, j'accepterais bien d'aller dans un dortoir, comme on m'a déjà proposé, mais j'ai ma fille et ses petits enfants avec moi. C'est comme aussi pour la nourriture ; moi je mange bien n'importe quoi ; mais ma fille, je m'en vais vous dire, elle est un petit peu délicate...

Se sentant écouté, il entra dans une histoire lamentable, au demeurant ni plus ni moins triste que celles que j'entends ici chaque jour du matin au soir.

— Vous touchez l'allocation ? lui demandai-je.

— Oui, monsieur, un franc vingt-cinq ma fille, moi et l'aîné de mes petits-enfants qui a passé seize ans, cinquante centimes chacun des trois autres. Il ne nous manque pas beaucoup.

— Si je trouvais à vous loger gratuitement ?

— Oh ! alors, nous pourrions nous suffire ; mais nous ne voudrions pas quitter là où nous sommes, parce que la propriétaire nous connaît. Elle nous prête de la vaisselle et même un petit poêle où ma fille peut cuisiner. Elle est bonne pour les enfants. Elle n'est pas riche elle-même, parce que d'autres locataires, qui ne sont pas des réfugiés, ont obtenu de ne la payer que plus tard. Tant que j'ai pu, j'ai donné soixante francs pour deux pièces ; à présent, elle consent à les laisser pour quarante. Mais nous n'avons plus rien. Si je trouvais un peu de travail...

— Notre bureau de placement va vous inscrire. En attendant que vous trouviez un emploi, peut-être pourra-t-on vous aider pour le loyer. Mais, puisque vous êtes Belge, ajoutai-je, il faudra d'abord aller vous faire inscrire au Comité Central ; je vais vous donner une carte...

Le vieux devint soudain très rouge ; il hocha la tête en me regardant. Ses yeux étaient demeurés secs tandis qu'il racontait sa ruine, la maison bombardée, brûlée, la fuite à travers champs avec les siens, mais les larmes débordèrent ses paupières quand il me dit docilement :

— C'est bien, monsieur, j'y retournerai.

Alors je m'avisai soudain que déjà je tenais entre mes mains la carte qu'il était allé faire viser là-bas. Je m'excusai :

— Qu'est-ce que vous avez bien pu croire ? lui dis-je en lui prenant la main.

Et, brusquement, il éclata. Il dit ses courses inutiles depuis huit jours de comité en comité, d'œuvre en œuvre, la plupart déjà tout encombrées, ne proposant d'ailleurs que le dortoir ou que le restaurant, qui ne pouvait non plus leur convenir. Mais notre œuvre précisément, attachée à l'étude attentive de chaque cas, répugne aux cadres fixes et n'admet que solutions particulières. Le vieux raconta donc tout au long ses déboires, puis, revenant à ma question :

— Ce que j'ai cru, monsieur ?... J'ai cru que ça allait recommencer.

* * *

Je n'ignore pas que le secours en argent, si apprécié par ceux qui le reçoivent, est le plus souvent réprouvé par ceux qui s'occupent d'œuvres philanthropiques et par le public ; condamné même au point qu'il me faut quelque courage pour le défendre.

Pareillement à la plupart des autres œuvres, et grâce aux généreuses initiatives d'un comité auxiliaire américain, le Foyer franco-belge a pu mettre à la disposition des réfugiés quelques immeubles où ils trouvent nourriture et logement. Dans notre seule maison de la rue Taitbout se donnent plus de cinq cent vingt repas par jour. Mais dès qu'une famille est nombreuse la subvention devient avantageuse, qui permet à cette famille de faire la cuisine elle-même, car elle parvient ainsi à se nourrir à moins de frais et d'une manière

plus conforme à ses habitudes et à ses convenances. Mais l'avantage, je veux qu'il ne soit pas seulement matériel : il n'est pas bon que des femmes et des petits enfants soient contraints d'aller chercher leurs repas au dehors, souvent par le froid et la pluie. Il n'est pas bon que la ménagère perde l'habitude du foyer et des soins qu'entraîne la préparation des repas. Ce régime de dortoir, ou des repas pris en commun, encourage déplorablement la paresse de certains membres de la famille qui, peu à peu, se décompose dans cette promiscuité forcée.

La subvention régulière qu'accorde à un grand nombre de familles le Foyer franco-belge obvie à ces inconvénients. Elle doit être considérée comme un appoint, soit à l'allocation, soit parfois au salaire lorsque celui-ci est reconnu insuffisant. Payable de semaine en semaine, elle permet à l'œuvre de suivre les réfugiés et de se maintenir en contact constant avec eux. La somme accordée est modifiable et sans cesse modifiée, selon l'état de santé des membres de la famille, réduite selon la possibilité de travail, ou même supprimée en cas de négligence reconnue dans la recherche d'une occupation. Il va sans dire que ce mode d'assistance exige d'abord une étude particulière de chaque cas, souvent une visite domiciliaire, puis une attention soutenue, qui proportionne l'assistance exactement aux besoins de chaque famille. Plus encore : citerai-je ici le vers de Verlaine ?

C'est une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour.

* * *

Le Foyer franco-belge est né tout doucement ; il a grandi sans bruit. Ce n'était tout d'abord que le bourgeonnement d'une autre œuvre. Installé avenue de La Motte-Picquet, dans une boutique incommodément aménagée en bureau, il n'a quitté ces premiers locaux qu'après qu'ils étaient devenus manifestement insuffisants. M. Druet a mis généreusement à la disposition de l'œuvre sa galerie de peinture, 20 rue Royale, où chaque jour les réfugiés, anciens et nouveaux, français et belges, sont accueillis.

D'où viennent-ils si nombreux encore ? L'invasion n'est-elle pas endiguée ? Qui sont-ils ?

Les plus touchants, les moins plaignants, bien que peut-être les plus à plaindre. Ceux pour qui la différence est la plus grande entre l'état d'hier et l'état d'aujourd'hui ; ceux

qui n'osaient pas d'abord demander. La fierté les a jusqu'à présent soutenus, retenus. Ils ne pensaient pas que cela durerait si longtemps. Les maigres billets qu'ils avaient emportés dans leur fuite, assurément devaient suffire : le maire leur avait promis qu'on rentrerait avant deux mois. Les journaux encourageaient à qui mieux mieux leur confiance ; même, ils ont dépensé d'abord sans trop compter ; puis tout s'est arrêté, les jours et les mois ont passé. Franc par franc, sou par sou, ils ont vu diminuer leurs ressources ; ils ont prié, pleuré, jeûné ; ils ne se laissent venir à nous qu'épuisés.

Et puis il y a ceux de Reims.

Il s'agit de savoir à présent si ces attardés vont devoir rester lamentablement à la porte, victimes de leur discrétion, ou s'il nous faudra, pour pouvoir les accueillir à leur tour, repousser ceux que nous avons secourus jusqu'à ce jour.

André Gide.

Le besoin de subsides obligeait en effet Gide à ne négliger aucune publicité, aucun soutien. Edith Wharton, la romancière américaine, qui vivait principalement en France depuis 1907, fut d'abord la seule dispensatrice des ressources américaines, avant que ne fût créé un comité américain ; Gide la connaissait bien, car elle était elle-même en vue dans les milieux littéraires, familière de Cocteau, de Bourget et de Jacques-Émile Blanche. Aussi s'adressa-t-il à elle, en septembre, de manière quasi officielle :

ANDRÉ GIDE à EDITH WHARTON

Paris, le 1^{er} septembre 1915.

Madame Wharton

53, rue de Varennes, Paris

Madame,

Je voudrais répondre à votre désir et distinguer, parmi la masse confuse des réfugiés qui assiègent quotidiennement nos bureaux, quelques lignes particulièrement curieuses ou pitoyables et susceptibles de réveiller, au cœur de ceux dont

la guerre n'a pas atteint les foyers, cette pitié active que méritent les « homeless », pitié qui n'a jamais fait défaut, ni dans votre pays, ni dans le nôtre, mais qui parfois reste sommeillante pour ne savoir trop comment s'employer ou ne se faire point une image suffisamment vive et précise de la misère.

Mais ne vous y trompez point ; les détreesses que nous secourons au *Foyer Franco-Belge*, sont la plupart du temps informes et, pour ainsi dire, désindividualisées. Le pittoresque dans l'horreur, c'est plus avant qu'il faut le chercher ; la masse des gens qui vient à nous, terne et monotone désolée, je la compare à ces *moraines* que repousse sur ses bords le flot envahisseur d'un glacier, aux roches détachées on ne sait d'où, broyées, lavées, sans plus d'arêtes, pierres sans mousse qu'une force mauvaise a roulées ; amas confus de petits cailloux sans aspect.

De plus, les détreesses qui sollicitent de nous quelque secours, ou même simplement parfois, quelque conseil et surtout de la sympathie, ne viennent pas toujours à nous sans apprêt ; combien d'entre ces malheureux croient devoir ramener sur eux, avant de nous aborder, les plis de ce grand linceul de misère. Mais une pitié un peu ironiquement attentive a vite fait de discerner, sous le banal manteau, couleur de cendre, les particularités qui pour le cas de chacun d'entre eux, exige une spéciale assistance. Avant les cas individuels, voulez-vous les catégories ? Il y a ceux qui toujours ont été pauvres, dont l'exil n'aggrave pas beaucoup la misère, comme la vieille qui me disait : « J'ai toujours été malheureuse. Le poisson dans l'eau ne s'aperçoit pas quand il pleut », et ceux qui brusquement arrachés à leur confort, s'étonnent inlassablement de la profondeur de leur chute, comme la riche dame qui s'écriait : « À Waterloo nous étions si fiers. » Il y a ceux qu'on a fait évacuer et qui sont partis brusquement, pêle-mêle, qui n'ont presque rien emporté, soit parce qu'ils n'ont pas eu le temps ou les moyens de rassembler beaucoup d'affaires, soit parce que, très misérables déjà dans le village où ils vivaient, ils n'avaient presque rien à prendre. J'ajoute qu'il advient que nombre de ceux-ci trouvent quelque avantage à la situation présente. Il y a ceux, au contraire, qui sont partis par prudence, par peur, avec des ressources qu'ils s'imaginaient

suffisantes et qui, besogneux à présent, se répètent tout le long du jour qu'ils auraient mieux fait de rester. Heureux encore, dans le malheur, s'ils ont pu partir en famille ; mais il y a des isolés, ceux dont un sursaut affreux a brusquement rompu tous les liens. C'est un enfant parfois.

C'est Jean D... parti de Belgique à bicyclette avec son frère, qui tout à coup le perd à un carrefour encombré d'autres émigrants ; il revient en arrière, s'informe et tandis que l'autre assurément, cherche de son côté, cherche en vain. Il vient à nous un beau matin, mais plein de santé, de résolution, de courage, je dirais presque de gaïté, car je ne suis pas bien certain qu'au fond il ne soit pas assez amusé de l'aventure qui le jette en avant dans la vie. Et comme précisément nous étions embarrassés de n'avoir à offrir à une famille d'excellents réfugiés qu'un appartement un peu trop juste (car il s'agit d'être économe), nous leur proposons d'adopter cet enfant, qui vit maintenant avec eux et s'apparente à neuf pour sa plus grande joie en attendant qu'il retrouve ses vrais parents demeurés à Gand, dont il est depuis huit mois sans nouvelles.

Par contre, tel autre pareillement esseulé ne se peut consoler et m'écrit : « Depuis que j'ai quitté mes parents, frères, soeurs, eh bien ! j'ai perdu tout mon bien, mes forces, mon caractère et amusement »... Quelque jour de loisir je vous raconterai tout au long sa tragique et déplorable histoire.

Parfois après la séparation, des retrouvailles merveilleuses. M. C., gros propriétaire de Bourges, rencontre sous le porche d'une église d'où il sort et où elle s'apprête à entrer, sa vieille mère qu'il croyait morte ; elle est si mal vêtue, si changée qu'il n'ose d'abord la reconnaître. « Vous n'êtes tout de même pas Madame C. », dit-il d'abord craintivement, et ce n'est que lorsqu'elle l'appelle par son petit nom qu'il la presse dans ses bras en pleurant.

Et comment s'étonner si certains de ces isolés s'accrochent désespérément à des familles de rencontre qui parfois en sont excédées : la vieille Madame Cornet ne peut se passer de société car faire la causette est pour elle une fonction vitale ; nous l'avons confiée à l'un de nos dortoirs pour le grand soulas de la famille, évacuée avec elle d'un petit village des Ardennes belges, et dont elle s'était faite parasite-crampon depuis les premiers jours de l'invasion. D'abord

elle s'échappe du dortoir, déclare qu'elle y tomberait malade et qu'elle n'y veut point frayer ; son idée fixe c'est de se ré-installer au sein de l'autre famille, dans le petit appartement que nous lui avons procuré. Mais quand Madame Cornet comprend qu'il n'y aura plus place pour elle et qu'elle va être obligée de vivre seule, elle revient à nous en pleurant, supplie qu'on la réadmette au dortoir : « J'vous demande bien pardon, je n'sais pas c'qui m'a pris d'en partir. J'y étais tout de même très bien. » Elle s'y acclimate, y séjourne trois mois puis repart de nouveau, appelée mystérieusement en Normandie par une de ses filles. « J'ai idée qu'elle doit être enceinte... ou queque chose comme ça. »

Quant à la famille qui la supportait tout d'abord, que vous en dire ? Ce sont de braves cultivateurs, déjà vieux, mais avec deux filles d'âge à pouvoir travailler, ce qu'elles font aujourd'hui bien vaillamment. Aucun d'eux n'avait auparavant connu d'autre sol que celui de leur petite ferme, d'autre village que celui où ils allaient vendre beurre et œufs, acheter le « noir pain » et l'épicerie.

Arrivés à Paris en épaves après des marches, des contre-marches, des tribulations insensées, ils se laissaient tout simplement mourir de faim, ne sachant que pleurer tout le jour et n'ayant même pas l'idée d'aller toucher notre allocation à laquelle la situation de réfugiés leur donne droit. Quand ils sont complètement à bout de ressources, une des filles pourtant se décide à venir à nous ; je ne sais trop qui lui avait donné notre adresse. Jugeant assez imparfaitement leur détresse, d'après le récit qu'elle me fait, je vais les visiter. Dans la petite pièce où l'on m'introduit, je m'attends à trouver quatre personnes, j'en trouve dix (dont Madame Cornet), oui, tout un nid de réfugiés, plus un gros chien dont la famille en question n'a jamais consenti à se séparer et qui ne mourra de faim qu'après eux. Ils sont là étroitement collés les uns aux autres pour sentir un peu moins le froid, le dépaysement, la misère. Ah, quel plaisir ils ont à raconter leurs aventures et leur fuite subite à l'approche des Allemands ; à parler surtout de tout ce qu'ils ont laissé là-bas, de leurs trois vaches et de la chèvre que les brutaux ont tuées pour sûr, et ce qui les désole le plus c'est de penser que ces sauvages auront mangé la belle tarte sortant du four et qui devait fêter l'anniversaire du mariage des vieux !

Les voici bientôt devenus nos pensionnaires, nos amis ; ils reprennent vie et espoir. Quelqu'un des nôtres qui veut les gâter s'inquiète de ce qui ferait le plus de plaisir à la vieille ; elle se trouble, n'ose parler et c'est la fille qui nous avoue qu'elle se languit de ne savoir point à Paris où trouver « de la cassonade, pour prendre avec le noir café ».

Hélas, je sens combien les silhouettes que je trace ici vont vous paraître insignifiantes et combien incolore, auprès du récit des horreurs de la guerre, celui des misères de nos réfugiés !

Il faut, je vous le dis, pour distinguer encore sous tant de cendres quelque peu de leur couleur propre, se pencher tout près d'eux et pour être touché par eux, les toucher ⁵.

Cette sollicitude, la Petite Dame n'était pas seule à y être sensible. Jeanne de Beaufort, qui travaillait au Foyer après avoir été quelque temps la secrétaire de Gide, en témoigne également :

Je le revois, je le reverrai toujours, la tête perdue dans ses mains, penché tantôt à droite, tantôt à gauche, pour mieux écouter, être là davantage. Il faisait penser à un confesseur croulant sous le poids de confidences irrémédiables. De temps en temps, il relevait la tête, mais son regard harassé ne voyait rien, ni êtres ni choses... seulement la peine qui venait de lui être révélée et qu'il fallait guérir... Je me souviens qu'un soir, Albert Flament, de L'Intransigeant, venu l'interviewer, s'arrêta net dès l'entrée, le contempla longuement, puis ressortit sur la pointe des pieds sans même vouloir qu'on fût passer son nom, en murmurant, émerveillé : « Saint Augustin ⁶ »...

En effet, le 30 janvier 1915, *L'Intransigeant* publia en première page un long article d'Albert Flament, dont voici les principaux passages :

Choses vues
UN FOYER !

— Monsieur Gide !...

Une dame soumet à M. Gide un carré de papier qui porte l'estampille

5. Ce brouillon de lettre, inédit, figure dans le dossier relatif au Foyer Franco-Belge déposé à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet.

6. Jeanne de Beaufort, *Quelques nuits, quelques aubes* (Madrid 1973), p. 11.

du Comité central de secours franco-belge. M. André Gide fronçe le sourcil, son visage rasé, qui fait penser à celui d'un prélat romain, exprime un certain mécontentement. Il fait entendre un petit claquement de la langue contre les dents. Tieu, tieu, tieu...

— Monsieur Gide, voulez-vous bien me dire si...

Une jeune femme qui va et vient dans le hall, d'un bureau à l'autre, amène à l'auteur de l'Enfant prodigue toute une famille de réfugiés, quatre personnes, des blonds, des jeunes, des ouvriers, deux garçons, une femme, un enfant, le regard clair et franc, la peau fraîche, sans linge apparent, mais dont l'allant est sympathique. Ah ! ils ont beaucoup roulé depuis quelque temps. On se les renvoie un peu comme des balles, ces Belges chassés de chez eux par l'ennemi, qui ont les mains ouvertes et vides, à l'extrémité des bras, et des regards étonnés et peureux...

Il n'est que deux heures et demie, et le hall de la rue Royale — prêté par M. Druet, le marchand de tableaux — est déjà rempli. M. André Gide, abandonnant tous travaux littéraires et tout répit, a installé là le siège du Foyer Franco-Belge. Du matin à la fin du jour, les réfugiés des départements envahis, de Flandre et du Brabant, s'y pressent, de toutes conditions, battus par la tempête et qui, déjà, d'être là, semblent prêts à sourire.

M. Gide, derrière sa petite table, avec son masque de diplomate familialier du Vatican, son regard où l'on trouverait saint Augustin, écoute, la tête penchée à gauche, le regard fixé devant lui sur d'autres visages qui attendent, qui le boivent de leurs yeux enfantins et, au moindre mouvement qu'il esquisse, suivent la trajectoire de la main comme si la manne et l'or en allaient s'échapper soudain et pour jamais.

Une petite femme, tête nue, assise à côté de M. Gide, les coudes au corps, une main dans l'autre, lui parle en le regardant. Vous diriez une gitane, moins le teint ; elle paraît échappée de l'Albaycin ; elle a peut-être 24 ans, peut-être moins. Ses yeux, bridés comme ceux d'une Japonaise, sont ingénus.

— Je veux que vous sachiez bien, Monsieur... Je ne voudrais pas que vous puissiez croire...

Pauvres êtres, ils ont tous aux lèvres les mêmes mots. Ils ont été souven repoussés, sans doute : malgré le halo de pitié dont leur infortune les enveloppe, ils n'ont pas rencontré la somme de bonté, d'égards à laquelle ils auraient bien droit cependant. Et puis, ils ne savent pas. Même réelle, la pauvreté qui mendie s'est créé peu à peu un vocabulaire choisi, qui sait, d'après les genres, les « espèces », saisir le mot précis, qui fait mettre la main à la poche. Eux, ne connaissent pas encore ce clavier ou ne sauront jamais en faire jouer toutes les notes.

La petite femme brune aux yeux piqués d'une lueur pareille à celle qui bleuit la facette d'une perle de jais, explique qu'elle a la grand'mère avec elle, 73 ans, son père rhumatisant, sa fille, 22 mois... La logeuse exige le loyer d'avance. Elle a payé 20 francs pour 4 semaines. La petite est malade... La doctoresse de l'œuvre du Foyer conseille du bouillon, etc., etc...

[...]

— *Monsieur Gide, Monsieur Gide !*

Il faut signer un bon, pour le caissier. Cinq francs à cette pauvre femme qui serre son gamin contre elle, une grosse tête ronde d'innocent.

— *Vous sépareriez-vous de lui ? demande M. Gide. Au mouvement que fait la mère, comme si on lui avait enfoncé une longue épingle dans la peau, il ajoute, il se reprend :*

— *Pour quelques semaines seulement. Nous connaissons des dames charitables qui se chargeront de lui. Nous avons reçu des offres tout à fait sérieuses, de personnes honorables dont le cœur... Mais la femme n'entend pas. Elle croise ses mains d'ouvrière d'usine sur le crâne de l'enfant qui regarde droit devant soi. [...] Non, elle ne veut pas se séparer de lui. [...]*

Que faire ? M. Gide signe encore un papier...

La femme ne demande qu'à s'employer dans une usine, chocolaterie ou autre. Avec le petit bon, elle ira demeurer dans l'une des maisons prêtées à l'œuvre du Foyer Franco-Belge, où l'on héberge soixante personnes.

— *Nous avons ainsi deux maisons, ce qui fait cent vingt autres réfugiés, me glisse à demi-voix André Gide.*

Mais déjà voici M. Gide, comme un prélat qui confesserait des moniales, recevant une jeune fille à l'accent prononcé. [...] Elle pleure, dans l'ombre de son feutre défraîchi, sous sa voilette. [...]

Vite, un ticket de métro... Allez tel numéro, quai d'Orsay, avec cette lettre... On explique le chemin... Vous aurez là ce que vous cherchez...

— *Tieu, tieu, tieu, fait machinalement le bienfaiteur au grand front.*

On lui parle d'écrire aux journaux, de faire une conférence, d'envoyer des notes... Il lève les yeux au ciel. Il faudrait avoir le temps ! M. André Gide n'est plus homme de lettres, l'un des chefs de la jeune école d'aujourd'hui. Il a dépouillé toute sa personnalité pour n'être plus que le directeur, l'âme d'une œuvre admirable dans laquelle il a su rencontrer des collaborateurs dévoués... Certaines œuvres se bornent à de ronflants communiqués, à des articles de journaux, à des fêtes... Ceux qui les dirigent ont le temps d'écrire, de parler et même de parler d'eux. Tel n'est pas le cas de M. André Gide.

Je lui avais promis d'expliquer aux lecteurs de L'Intransigeant ce qu'était le Foyer Franco-Belge. Je m'aperçois que je n'ai pas expliqué grand'chose. Mais l'esprit du lecteur est plus prompt et moins difficile sur le choix des moyens employés, lorsque c'est à son cœur seul qu'on s'adresse. [...]

Albert Flament.

Au Foyer se croisaient, parmi les aides bénévoles, bien des figures françaises, belges ou même plus exotiques de la littérature, de la musique, de la peinture, de la politique...

Immédiatement à droite suivait la grande table d'immatriculation que Raymond Crombez de Montmort, attaché à l'Ambassade de Belgique, dirigeait avec une bonne humeur et une gentillesse parfaites, secondé par Stanislas Godebski, frère de la très belle et très célèbre Madame Edwards (Misia), lui-même grand ami de Gide. Venait ensuite un vieux bureau à coulisses, servant de caisse à M. Martinon qui payait nos chèques et les allocations hebdomadaires des réfugiés. En face, deux tables : celles du Placement. Mme André Ruyters, femme d'André Ruyters, le premier traducteur de Joseph Conrad, et Guy de Possesse le dirigeaient. [...] Puis venaient les services de l'Assistance Légale ; Monsieur Auger, du Conseil d'État, et son fils s'y relayaient. [...] Madame Van Rysselberghe, M. Gide et Charles Du Bos y tenaient leur table d'accueil, ce dernier assisté de Darius Milhaud. Le comte de Lauris, l'un des plus anciens et des plus fidèles amis de Marcel Proust, travaillait également à l'une de ces tables ⁷.

Georges de Lauris a pour sa part évoqué cet épisode dans ses souvenirs :

Je revois la physionomie si vive sous ses courts cheveux gris de Mme Van Rysselberghe, femme du peintre. Elle est près d'André Gide qui, le menton appuyé sur sa main, interroge un réfugié. Il se dépensait au « Foyer » avec un désintéressement qui n'excluait pas, sans doute, bien des curiosités devant une pareille expérience. Il s'attachait même aux problèmes qui s'exprimaient par des chiffres, trop intelligent pour ne point voir tous les aspects d'une question, mais il ne partageait pas sur bien des réfugiés les illusions par lesquelles passait souvent du Bos. [...] Toute son intelligence, tous ses sentiments, sans oublier ceux d'artiste, étaient en mouvement et ce qu'il apportait ainsi à l'œuvre du « Foyer »

7. *Ibid.*, p. 7.

était personnel, original, sincère, efficace. Il nous animait, à son exemple, chassait l'ennui qui se glisse si aisément dans les besognes quotidiennes. Sur quel ton des jeunes filles, nos dévouées secrétaires, prononçaient : « Monsieur Gide⁸ »...

Au Foyer travailla également quelque temps Paul Grosfils, éditeur belge que Gide connaissait bien⁹ ; après avoir édité *Antée*, il était venu à Paris s'associer à l'entreprise de *La NRF* ; cette revue s'étant interrompu à partir de septembre 1914, il se trouva naturellement entraîné dans l'aventure du Foyer. Il fit ainsi partie du Comité, avant de partir pour la Russie. De cette collaboration, une lettre¹⁰ de Gide nous apporte le témoignage :

ANDRÉ GIDE à PAUL GROSFILS

Le Foyer Franco-Belge

Assistance aux réfugiés des Provinces envahies

20, rue Royale, VIII

18 juin 1915.

Mon cher Grosfils,

Je regrette de n'avoir pu vous dire adieu hier ; à vrai dire je croyais que vous ne partiez qu'aujourd'hui. Ce mot simplement pour vous annoncer la réussite de la démarche de Mithouard¹¹ ; l'allocation est maintenue, il est vrai à 10 000 fr., mais il nous est accordé, en surplus, 6 000 fr pour les 3 mois d'été ; ce qui revient à dire que nous avons 12 000 pour ces 3 mois.

Avez-vous renoncé à nous présenter cet état proportionnel des dépenses, par services, dont il avait été convenu que vous voudriez bien vous charger, me semble-t-il ? Ou devons-nous le confier à quelqu'un d'autre ?

Présentez, je vous prie, mes cordiaux souvenirs à Mada-

8. Georges de Lauris, *Souvenirs d'une belle époque*, Paris : Amiot-Dumont, 1958.

9. Sur Paul Grosfils et ses relations avec Gide, v. Victor Martin-Schmets, « Sur les traces... perdues de Paul Grosfils », *BAAG* n° 97, pp. 43-55.

10. Cette lettre, communiquée par Victor Martin-Schmets, est publiée avec l'autorisation de M. Jean-Pierre Grosfils ; il possède trois lettres de Gide à son père, reliées dans un exemplaire de *Si le grain ne meurt* de 1924.

11. Adrien Mithouard (1864-1919), écrivain et homme politique, était en relations avec Gide au moins depuis 1901 ; il présida le Conseil municipal de Paris de 1914 à 1918.

me Saville ¹². Bien votre

André Gide.

Pour ses amis belges tout spécialement, le Foyer fut un lieu de retrouvailles. Nous n'en retenons pour finir que celle-ci, sans doute l'une des plus belles, dont nous devons l'évocation à la Petite Dame :

Comment ne pas rappeler aussi le passage de Verhaeren parmi nous. C'était en février 15. Il revenait de Londres où il s'était réfugié au moment de la guerre. Il avait, à ce moment-là, dépassé cette période de haine et de morne désespoir. Il était toute douceur, toute chaleur, plein de ferveur, habité par l'héroïsme de la guerre. Je sentais Gide en jouir jusqu'au fond et souvent ils communiaient dans l'enthousiasme. Il vint plusieurs fois nous voir au Foyer et souvent dîner au Laugier. Il parlait beaucoup de la Russie dont il était revenu peu de temps avant la guerre. [...] Il racontait délicieusement mal, ne prenant pas la peine de situer les choses, hanté pourtant d'images justes qu'il jetait à la volée, impatient, emporté, tout gonflé de son sujet et ne consentant à s'attarder qu'au point culminant, au trait qui l'avait touché. Nul être n'a possédé une pareille puissance de sympathie ¹³.

Gide maintint jusqu'en mars 1916, avec quelques interruptions, sa participation au Foyer Franco-Belge. Il avait cessé dès octobre 1915 d'en tenir le journal particulier, reprenant le 24 septembre la tenue de son *Journal* habituel, par désir de « ressaisissement ». Son retrait définitif correspondait à un besoin de renouveau, mais aussi à son refus de voir « son » œuvre transformée en une machine bureaucratique où les réfugiés seraient traités anonymement. Tout « dévoré de sympathie », il préférerait renoncer à son aigle, plutôt que de lui voir couper les ailes...

12. Miette Saville, ancienne épouse d'Henri Vandeputte et compagne de Grosfils.

13. V. *supra* note 3.

Rappel :

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE
N° 97 — JANVIER 1993

*André Gide
et ses amis belges*

I
LES AMITIÉS SYMBOLISTES
(1891-1914)

études et documents de

CLAUDE DE GRÈVE
JACQUES DETEMMERMAN
YUN SUN LIMET
MIRANDE LUCIEN
VICTOR MARTIN-SCHMETS
PIERRE MASSON
FABRICE VAN DE KERCKHOVE
MARIA VAN RYSELBERGHE

Numéro encore disponible (158 pp.) : 70 FF

Louis Gérin, écrivain prolétaire

par

PIERRE MASSON

Il y a quelque chose de pathétique dans l'histoire des relations entre Gide et Louis Gérin. Quelque chose qui tient plus aux pesanteurs sociales qu'aux caractères des protagonistes — même si, à ne juger Louis Gérin que d'après ses lettres, on est tenté aujourd'hui d'être sévère pour lui — et qui fait de cette histoire un petit drame exemplaire, la chronique d'un échec annoncé.

Il y a d'abord un échec affectif, celui-là presque inévitable, qui fait que fatalement la générosité du donneur finit par écraser — ou déformer — le receveur ; on n'a pas encore tenté d'effectuer le recensement de toutes les œuvres et de tous les hommes que Gide soutint de ses deniers — mais on peut affirmer qu'il serait impressionnant. Or Louis Gérin semble bien avoir été l'un de ceux qui reçurent le plus longtemps la plus substantielle manne. Gide était pourtant capable de dire non, même à des amis plus proches, comme par exemple Robert Levesque. Gérin demandait sans cesse, et en répondant sans cesse, en précédant même la demande, Gide créa peut-être une relation de dépendance qui pouvait devenir pesante à la longue. Comme pesant était l'état d'adoration extatique dans lequel Gérin s'entretenait à son égard, produisant à satiété les mêmes lettres ampoulées et vaines. Il y avait peut-être trop de distance à l'origine entre ces deux hommes, l'un riche et célèbre, l'autre obscur et nécessiteux, auxquels la camaraderie politique tint lieu, bien peu et bien faiblement, de connivence culturelle.

Mais par delà, il y a un autre échec, celui de Louis Gérin, mineur et

écrivain, qui avait réussi par sa plume à se faire remarquer des instances de reconnaissance (Gide, puis Emmanuel Berl, André Chamson...) et qui put croire légitimement qu'il allait vivre désormais comme un travailleur intellectuel. C'était, peu avant lui, le rêve d'un Henri Bachelin, d'un Charles-Louis Philippe, et à l'époque du Front Populaire et de l'École prolétarienne d'Henri Poulaille, ce rêve pouvait plus que jamais paraître légitime. Louis Gérin n'est pas Lucien de Rubempré, sa désillusion a sans doute moins d'élégante langueur, mais elle n'en demeure pas moins exemplaire de la difficulté, voire de l'impossibilité, de démocratiser l'activité qui, par essence, est pourtant l'un des lieux où s'exerce la démocratie, nous voulons dire l'écriture et la création littéraire.

Les rapports entre Gide et Gérin se nouèrent comme souvent à cette époque de la vie de Gide : un jeune inconnu lui envoyait un poème, un manuscrit, et Gide, quand il le pouvait, répondait, habile à deviner les jeunes talents ou les personnalités intéressantes. Le 23 décembre 1933, Gérin se jette à l'eau : il a dix-neuf ans, il est mineur et, à l'exception des *Faux-Monnayeurs*, il a lu toutes les œuvres de Gide. Il lui envoie le manuscrit d'un roman qu'il voudrait lui dédier : « Je sais qu'il n'est pas de fort haute valeur littéraire, qu'il est un peu gris, monotone. Mais je ne suis qu'un ouvrier qui s'essaye à l'art après les dures heures de travail. »

Gide répond, le 12 janvier 34, par une lettre d'une longueur exceptionnelle (pour lui) et avec une chaleur inespérée : le roman est excellent, malgré son manque de gradation, et il songe à le proposer à l'éditeur Lévy, et aussi à *La NRF*. Émerveillé de savoir que Gérin n'a que dix-neuf ans, il désire le rencontrer, se dit prêt à venir à Bruxelles, s'informe de ses conditions d'existence. Pour finir, tutoyant son interlocuteur, il le prie de ne l'appeler ni Monsieur, ni Maître :

« Ne disposes-tu pas de ce beau nom de "camarade", qui déjà me plaisait tant, bien avant qu'il n'ait pris une signification particulière ? »

Gérin va obtempérer... une seule fois ; par la suite, il ne cessera d'appeler Gide « Maître », pratiquant l'escalade dans l'emploi des superlatifs, pour le plus grande exaspération du « camarade ». Gérin lui signalant qu'il avait précédemment essuyé un refus de la part de Gallimard en proposant son manuscrit, Gide opère une marche arrière qu'il compense par une générosité imprévue :

« J'ai parlé longuement avec les directeurs de *La NRF* et à Paulhan. J'espère les avoir décidés à t'assurer (t'envoyer) mille francs par mois, pendant deux mois, pour te permettre de mener à bien un second livre. Je leur ai dit ton âge et la grande confiance que tu m'avais inspirée. Mais je suis d'avis avec eux qu'il est imprudent de chercher à publier ce premier

livre. [...] L'insuccès certain de cette publication risquerait de décourager et l'éditeur et toi-même. » (28 janvier 34).

Galvanisé, Gérin se remet au travail, projetant toute une série de romans « exaltant le travail humain », à propos du charbon, du fer, du verre, de la terre... Au passage, il signale à Gide que ses livres sont les plus demandés dans la bibliothèque publique de son village... Ses lettres s'enchaînent alors comme les versets d'une litanie dévote :

« Maître, vous ne vous représentez pas, vous, ce que peut faire le nom qui est le vôtre. André Gide ! André Gide ! Ces syllabes que je répète soir et matin sont bien la plus délicieuse chose que je connaisse. » En témoignage, il offre à Gide la lampe de mineur de son grand-père, tué jadis dans un coup de grisou. Gide est ému, il lui répond : « Je voudrais que tu me sentes penché sur ton épaule, lorsque tu écris. » (22 février 34).

Puis, à partir d'avril, c'est Gérin qui sollicite de l'argent, les envois de Gallimard ayant cessé, alternant alors dans ses lettres les actes de contrition et les remerciements éperdus, tout en procédant à des commentaires admiratifs — et assez pertinents — sur les livres de Gide que celui-ci lui envoie :

« Je pense qu'après votre mort, il se fera, sur votre œuvre, un silence qui durera bien 20 ou 30 ans. Puis, les nouvelles générations vous découvriront, et vous placeront à votre vraie place, dont les siècles ne vous feront plus bouger. Pourquoi ce jugement ? Parce que vous êtes un génie. » (27 avril 34).

Début mai, envoi d'un nouveau manuscrit ; à la suite de quoi Gérin se met à écrire toutes les semaines pour réclamer une réaction de Gide à propos de ce livre dont il attend, comme il attendra par la suite à chaque nouvelle tentative, qu'il le mette à l'abri du besoin. Et c'est sans doute pour mieux en parler que Gide le fait venir à Paris pour un bref séjour dont la Petite Dame se fait l'écho :

17 [mai 1934]. [...] Aujourd'hui il a reçu la visite du jeune L. G., ce mineur du Borinage. « Vous savez bien, me dit-il, celui dont je vous ai parlé et que je suis déjà allé voir en Belgique. » C'est la première fois que j'en entends parler et je tâche d'entrer tout de suite dans son histoire : vingt ans, marié, chômeur momentané, s'est mis en tête d'écrire un grand roman pour révéler ce qu'il a vu dans la mine et parmi ses compagnons. Malgré une instruction toute élémentaire, il travaille à la mine depuis l'âge de quatorze ans, il a beaucoup lu, l'instituteur lui prêtait des livres, c'est par la lecture qu'il a connu Gide, il a pour lui une admiration éperdue et a lancé vers lui des cris de détresse voici sept à huit mois. C'est la première fois qu'il vient à Paris. Gide me l'amène le soir, éton-

namment distingué et fin, niveau ahurissant quand on songe à ses origines et à sa vie, accent belge, grande simplicité. Il est très ému de voir le portrait de Verhaeren qu'il reconnaît tout de suite. Gide lui en montre d'autres qui sont à mes murs, les noms de Rimbaud, Flaubert éveillent chez lui quelque chose de précis, cela se lit sur sa physionomie. Il dit très simplement qu'il croyait que Gide habitait à Paris un petit hôtel entouré de fossés ! Gide a fait dresser pour lui un lit dans la chambre à côté de la sienne. Je songe avec émotion à la joie qu'il doit éprouver devant cet accueil et la gentillesse des procédés de Gide.

18. — *Gide est parti pour Cuverville et G. rentre en Belgique¹. »*

C'est au cours de ce séjour que Gide et Yves Allégret demandent à Gérin de leur organiser une descente dans une mine. Pour autant, le roman de Gérin ne donne pas encore satisfaction, et Gide, pour atténuer sa déception, l'invite à faire appel à lui en cas de besoin. Dans sa réponse, Gérin pour la première fois se demande s'il ne serait pas un « raté-né » ; mais dès le lendemain, il propose à Gide un nouveau sujet de roman, à propos d'un chef-portion mégalomane. En réponse, il reçoit, le 3 juin, des livres et un mandat. Mais dès le 14, n'ayant pas d'autres nouvelles, il s'inquiète, se plaint d'un silence qui lui fait craindre que la main de Dieu se soit écartée de lui...

« Je vous prends votre temps, je vous prends votre attention, et je vous récompense comment ? En manquant à toutes mes promesses, à tous les espoirs que je vous donnais. Ah ! votre appui m'a fait méprendre sur moi-même. Je me crus destiné à de grandes œuvres, et je me dis : Rimbaud a existé par Verlaine. J'existerai par Gide. »

Une semaine plus tard, nouvelle relance : Gérin voudrait consulter Gide sur la question de son service militaire qu'il doit faire dans deux mois ; se disant communiste, il refuse l'armée, mais hésite devant l'objection de conscience pour laquelle il ne se sent pas la vocation du martyr. Une nouvelle rencontre va se produire à Paris, sur laquelle nous avons deux témoignages, ceux de la Petite Dame et de Robert Levesque :

6 [juillet 1934]. — *Ce soir, au moment d'aller dîner chez Mme Sternheim, il reçoit une lettre de ce jeune mineur de Charleroi, qui est dans une grande détresse et veut absolument le voir. On dresse un lit, on met une clef sous le paillason et une lettre piquée sur la porte. Ce jeune L. G. est à la veille de faire son service militaire, il est travaillé par l'idée de l'objection de conscience, il en parle fort bien².*

1. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, p. 382.

2. *Ibid.*, p. 394.

Paris, le 9 juillet [1934].

[...] J'avais convenu avec Gide que, pour pouvoir lire à mon aise le *Journal* dans ses Œuvres complètes, je viendrais m'installer tôt un matin chez lui. J'y fus donc ce dernier samedi (le 7) à sept heures du matin. Je le trouvai encore au lit. [...] Nous prîmes le petit déjeuner avec un jeune Belge, hôte de Gide, qui était venu exprès de Bruxelles pour le voir. Il est mineur, jeune marié, attendant un enfant... et sans travail. Il avait fait tenir des manuscrits à la NRF, qui ne furent pas publiés. Gide lui envoya plusieurs fois de l'argent, ce qui lui fit croire que c'était de la part de l'éditeur. Garçon vraiment sympathique, et dont l'allure et les manières, non sans ressemblances avec celles de Becker³, me font comprendre ce qu'ils ont tous deux de belge. Ce mineur, Louis Gérin, au courant de l'Ordre nouveau de B., dit qu'ils semblent tourner à la réaction (révolution avortée) et que, pour admettre un ouvrier parmi eux, ils lui demandent un mot de son curé. Quant à la situation du Borinage, il la dit effroyable. [...] [Après déjeuner] Disant adieu au mineur qui repartira le soir même (et non sans larmes), je cours à la préfecture⁴. »

Le 15 juillet, Gérin étant dans la gêne, Gide lui envoie un mandat de 1500 f. Gérin répond par une lettre dont nous comprenons l'absence, et la teneur, par ce passage du *Journal* de Gide :

« 22 juillet [1934]. [...] Une lettre de Louis Gérin qui me désole, et que je déchire aussitôt. Si, plus tard, on la retrouvait, elle nous couvrirait tous deux de ridicule. Comment lui faire comprendre et sentir que rien ne peut m'être plus désobligeant que cette sorte de culte qu'il me voue ? J'en viens à souhaiter que son adoration soit jouée, et je vais, en retour, devoir jouer la froideur. Tant pis pour lui ; je l'ai suffisamment averti. C'est lui qui met entre nous de la distance ou plutôt qui me force à en prendre, car je ne puis endurer l'encens. Peut-être aura-t-il, plus tard, connaissance de ces lignes. Je les écris pour l'éclairer⁵. »

Et dans sa lettre suivante, Gide enfonce le clou, menaçant de cesser les échanges si le ton de Gérin reste au niveau d'« une canonisation ». Il va même jusqu'à lui recopier les lignes du *Journal* qui le concerne — ce qui permet de constater qu'un autre paragraphe, plus indulgent, ne figure pas dans la version publiée... Mais en même temps, il accepte la proposition de Gérin, d'être le parrain de son enfant à naître, et apparemment

3. Sur Raymond De Becker, v. dans le présent numéro l'article qui lui est consacré.

4. Robert Levesque, *Journal*, BAAG n° 63, juillet 1984, p. 459.

5. Gide, *Journal 1889-1939*, pp. 1208-9.

joint un nouveau mandat. Suivent de longues pages d'adoration souffrante ; Gérin essaie aussi de placer des contes dans des journaux, mais en vain, et travaille à un reportage qu'Emmanuel Berl lui a commandé pour *Marianne*.

En septembre, Gérin parle de sa « misère » ; il est au chômage, et sa femme va l'être le mois prochain. Mais il parle aussi d'articles en préparation, pour lesquels il rêve de *La NRF* ou de *L'Humanité*. Il vient déjà de placer dans un journal de Lausanne un roman de jeunesse sur la mine, qui doit paraître en feuilleton. (Il s'agit d'*Une Femme dans la Mine*, publié ultérieurement aux Éditions de la Revue Mondiale). Gide aussitôt envoie 2000 fr., et évoque la possibilité d'engager Gérin comme secrétaire :

« Il se peut [...] que je me lance bientôt dans un travail que je ne pourrai mener à bien qu'à l'aide de tes indications et renseignements. » (21 septembre).

L'article pour *Marianne* est accepté, et payé ; Gérin se demande à qui il doit ce bonheur... Puis il est incorporé. À l'armée, il mène « une vie de chien », fait du cachot pour insubordination. Gide parle de venir le voir en Belgique, mais Gérin lui demande de différer un peu ce projet. Puis c'est Gide qui est un peu malade, Gérin aussitôt s'alarme. Gide à nouveau de protester contre « ce flots d'effusions dévotes qui feraient rougir même Hitler ou Mussolini » (14 novembre). Mais en même temps, il s'inquiète de l'état des finances de son protégé. De fait, peu après, celui-ci appelle au secours (loyer impayé, plus de charbon, les contributions...). Peu après (15 janvier 35), Gide envoie un mandat, en laissant prévoir un complément, réitère son projet de visiter le Borinage, et d'engager Gérin comme collaborateur. De fait, le mois suivant, il peut écrire à Roger Martin du Gard :

« [...] Je reviens de Belgique, où j'ai passé 10 jours en compagnie d'Yves Allégret et disposant de la voiture de Marc qui, de son côté, était allé faire du sport et se reposer un peu dans le Tyrol.

J'ai vu chaque jour le petit mineur dont je crois que je vous ai parlé ; qui, présentement, fait son service dans l'artillerie. Le mois dernier, révolte à la caserne. [...] Le plus étonnant, c'est qu'il semble qu'on n'ait osé recourir à aucune sanction contre les révoltés. Parmi ceux-ci, Louis Gérin, mon jeune mineur ; mais qui du reste n'a été, dans toute cette affaire, que spectateur. Je vous ai dit, je crois, qu'il est marié. Sa jeune femme (charmante) attend un enfant dans deux mois. Gérin sera libéré du service dans quatre mois. Je songe sérieusement à collaborer avec lui. Un jour de permission lui a permis de descendre avec Yves et moi dans la mine ; et pas pour une simple visite aux galeries ; je me suis admiré de

pouvoir, à mon âge, faire le ver de terre trois quart d'heure durant, dans un petit boyeau d'extraction de soixante centimètres de haut, sans aération, dans une étouffante poussière de charbon sous une température de près de 35° ; ceci à 700 mètres de profondeur. La visite entière a duré plus de trois heures. Deux jours après, longue visite aux familles des chômeurs ⁶. »

Les relations de Gide et de Gérin sont alors au beau fixe ; Gérin prépare un article sur l'aventure du Borinage, et Gide se déclare content de leur rencontre, mais aussi du ton des dernières lettres de Gérin. Fin février naît la petite Andrée-Hélène, à laquelle Gide « sourit de tout [s]on cœur » en envoyant coup sur coup deux mandats (le second de 2 000 fr). Mais cette fois, il avertit Gérin que sa « réserve s'épuise » et qu'il ne pourra suffire à toutes les charges futures de la jeune famille ; il donne quelques conseils d'économie, et des incitations au travail.

Gérin saisit alors la balle au bond en affirmant son désir de devenir journaliste, mais en précisant qu'à ses yeux un tel métier ne peut s'exercer profitablement qu'à Paris, où Gide pourrait bien lui trouver une place. C'est le projet qu'il ne va alors cesser de développer, évaluant le produit de la vente de ses meubles, le coût d'une installation, la rente mensuelle qui lui serait nécessaire au début... Le 11 juin, il développe longuement sa conception de la littérature prolétarienne, attaquant l'ensemble des écrivains, dont Racine, qualifiés d'« émasculés » parce qu'ils parlent d'amour et non du pain quotidien, et aussi la littérature populiste, appelée « fumisterie de bourgeois habitués à pisser avec leur porte-plume »... Nous connaissons par la Petite Dame la réaction de Gide :

12 [juin 1935]. — [...] Puis il nous lit une lettre de Louis Gérin (le mineur) si caractéristique du malentendu fatal de la plupart des ouvriers devant l'œuvre d'art, et tout cela je le sens parce que ce sont des éléments qui entreront dans le discours qu'il prépare pour le Congrès ⁷.

Le Congrès des Écrivains se tient en effet à Paris du 21 au 25 juin 1935 ; c'est pour Gérin, libéré du service militaire, l'occasion d'une nouvelle rencontre avec Gide :

26 [juin 1935]. — Durant ces cinq jours, [...] ce fut [...] un véritable embouteillage, un hourvari, pour employer une expression qui lui est familière : chez Marc quatre dactylos en permanence, tapant sans arrêt

6. Gide-Martin du Gard, *Correspondance*, t. II (Gallimard, 1968), p. 15 (16 février 1935).

7. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, p. 456

— tous les rendez-vous de Marc débordant fatalement dans le studio de Gide, chez qui logeaient déjà, venus pour le Congrès, le sympathique Jef Last et ce jeune mineur Louis Gérin ⁸."

Le 27, Gérin est encore là, qui assiste en compagnie de Jef Last, de Marcel Gavillet et de la Petite Dame à la lecture par Gide d'une lettre prenant la défense de Victor Serge. Gérin part le lendemain. Le 29, Gide raconte à la Petite Dame « qu'il a laissé sa pièce à Louis Gérin qui prétend être à même de lui faire des suggestions au point de vue des réalités ⁹ ! »

Durant ce séjour, Gide a dû manifester quelque agacement devant la passivité de Gérin, d'où plusieurs lettres affolées de celui-ci, que Gide alors rassure, tout en lui annonçant l'envoi prochain « de nouveaux subsides » :

« Je crois que tu te méprenais un peu lorsque, à Paris, je te blaguais sur les airs de noyé que tu prenais. Tes inquiétudes, tes angoisses, je les ressens de reste ; j'espérais, en te blaguant un peu, t'aider à reprendre du cran. Tu finirais par me faire douter de toi, lorsque je vois que tu t'abandonnes. Je ne puis t'aider que si je te sens résistant. » (30 juillet).

En août, Gérin se sent en effet plus « résistant » : un éditeur parisien, Lévy, vient de lui envoyer une avance sur son prochain roman ; du coup les projets parisiens se précisent, Gérin demandant à Gide, qui semble peu enthousiasmé par l'entreprise, sur un ton plus dégagé désormais, s'il pourra lui verser une sorte de pension mensuelle destinée à faciliter son installation à Paris. Il souhaite le revoir pour en parler, et discuter de *La Ligne générale* (le futur *Intérêt général*), la pièce « sociale » à laquelle Gide travaille et dont il lui a prêté le manuscrit. Il hésite, pour son prochain livre, entre une fiction et un reportage sur les bassins houillers français.

En septembre, c'est le grand saut : Gérin arrive à Paris, prend des contacts avec diverses revues, *Vendredi*, *Esprit*, et... appelle au secours, réclamant 2 000 fr pour pouvoir louer un appartement. Gide a passé le début août à Lenk, et séjourne à Cuverville jusqu'en fin septembre ; le 20, il promet son aide, prodigue ses encouragements et annonce son retour à Paris pour le 25. Ils se retrouvent le 27 ; Gide, justement, devait rendre compte de sa journée du 27, à la demande de Gorki qui voulait réaliser un livre sur *Une journée du monde entier*.

« Deux amis vinrent partager mon déjeuner du matin. L'un belge, ouvrier mineur du Borinage, chargé d'enquête dans nos départements du

8. *Ibid.*, pp. 462-3.

9. *Ibid.*, pp. 469-70.

Nord, s'apprêtait à partir le soir même et souhaitait me consulter sur quelques points. L'autre, mon compagnon de voyage au Congo ¹⁰. »

À partir de là, il est plus difficile de suivre l'emploi du temps de Louis Gérin, qui ne date plus guère ses lettres, et à qui Gide écrit moins. Globalement, l'accueil parisien ne va pas être aussi triomphal que Gérin le pensait ; Lévy le lâche, certaines revues le trouvent « trop à gauche »... Les soucis financiers ne vont plus le lâcher, le conduisant un jour à retourner brusquement en Belgique où, au moins, il peut vivre « à l'œil », sans doute chez ses parents. C'est à Bruxelles qu'il va revoir Jef Last, en octobre 1935 ; à la suite de cette rencontre, Last écrit à Gide :

« Gérin est un homme très intéressant et très aimable, je crois que je l'ai aidé un peu, mais je crains bien que cela ne marche pas mieux à Paris qu'à Bruxelles. Le problème n'est pas dans la ville, mais dans son mariage, et il n'a pas le courage de résoudre ce problème ¹¹. »

Un épisode sentimental va en effet occuper plusieurs mois les échanges de Gérin avec Gide : il est tombé amoureux de la secrétaire de la revue *Vendredi*, il fait de Gide le confident de ses incertitudes d'abord, puis de ses déboires ; après avoir failli quitter sa femme, il découvre que la secrétaire est volage, et il revient à sa femme ; Gide, dans ces démêlés, l'exhorte à la prudence et, au moins, à la sincérité vis-à-vis de la secrétaire, à qui Gérin a caché qu'il est marié... Les conseils ne sont pas seulement épistolaires, comme nous l'apprend le *Journal* de Gide :

« 7 septembre [1936]. [...] Ce matin j'achève un article sur Dabit et le dicte à Madame Auroousseau. J'avais reçu la visite de Louis Gérin, à qui j'avais "fait de la morale". Il l'a du reste fort bien pris ¹². »

Durant cette année 1936, tandis que s'entremêlent pour Louis Gérin péripéties amoureuses et tractations avec des revues, tantôt fructueuses, tantôt décevantes, mais jamais suffisantes financièrement, il n'y a guère de mois où il ne réclame à Gide de l'argent, que celui-ci envoie tant bien que mal, gêné à la fois par la manière dont cet argent est reçu, et par le relatif épuisement de ses réserves. Une longue lettre, pleine de ratures, est particulièrement marquante (lettre sans date) :

« Comment t'y prends-tu pour créer, entre nous, toujours plus de gêne à propos de cette question d'argent ? Au début j'acceptais cela parce que tu ne me connaissais pas encore ; mais tu n'as fait, à ce sujet, aucun pro-

10. Gide, « La Journée du 27 septembre », *Littérature engagée* (Gallimard, 1950), p. 103.

11. Gide, *Correspondance avec Jef Last*, Presses Universitaires de Lyon, 1984, p. 25.

12. Gide, *Journal 1889-1939*, p. 1256.

grès. [...] Je n'ai, durant toute ma vie, guère eu que des amis pauvres ; j'ai vécu avec eux, voyagé avec eux... Jamais, entre nous, la question d'argent n'a soulevé la moindre gêne. Ils m'estimaient assez pour qu'il n'y ait, d'eux à moi, jamais été question même de reconnaissance. Ils comprenaient que ce n'était pas ma faute si j'étais plus fortuné qu'eux ; pour eux comme pour moi, l'amitié restait plus importante que l'argent, et l'amitié n'est possible qu'entre *égaux*. » (12 janvier).

De son côté, sous l'effet de certaines déceptions et du manque d'argent, mais aussi d'une évolution personnelle qui va le ramener à un conservatisme religieux, Gérin en vient à proposer sa collaboration à des revues de droite. C'est en l'annonçant à Gide qu'il pousse un de ses cris les plus sincères, les plus révélateurs aussi du piège dans lequel il s'est lui-même enfermé :

« Maintenant, parce qu'avec vous je suis comme un livre ouvert, je vous signale que j'ai fait des offres de collaboration à *Gringoire*. J'ai refusé celles de *Candide*, pour une question personnelle et non de principe. Je ne trahis pas, et je n'écrirai pas une ligne qui soit contre ma pensée, Dieu le veuille, parce que, dans la voie où je suis, on descend vite.

» [...] Maintenant, je suis incapable de retourner à la mine, où du reste il n'y a pas de place ; je n'ai plus qu'à essayer d'écrire, écrire n'importe quoi pour n'importe qui. [...] L'argent m'aura empêché d'être un grand écrivain. Il n'y a pas moyen de concilier le vivre pour écrire et l'écrire pour vivre. Tant pis pour moi d'avoir choisi le second. »

Jusqu'à la fin de l'année, leurs relations restent amicales ; Gérin semble avoir du travail, mais recourt encore à la générosité de Gide qui compte sur le succès de son *Retour de l'URSS* pour « regonfler un peu [s]a réserve ». Mais au début de l'année suivante, une affaire embrouillée les oppose, pour la compréhension de laquelle nous n'avons que les lettres de Gérin, et cette note de la Petite Dame :

23 [janvier 1937]. — *Tout ce matin, j'ai senti une grande agitation à côté, sans y être mêlée, et j'apprends au déjeuner que c'est une fort sottie histoire entreprise par Louis Gérin pour se pousser. Il veut interviewer tous les écrivains de tous les pays sur ce qu'ils pensent du Retour de l'URSS, et sans en rien dire, il a signé un contrat avec un éditeur ! Comme Gide lui refuse son consentement (ce livre doit aussi contenir des pages inédites de Gide), il lui répond une lettre aussi absurde qu'irritante. Tout cela est sans grand intérêt, mais il s'agit de ne pas déchaîner cet être qui manque un peu de niveau et de délicatesse* ¹³.

13. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, pp. 631-2.

Gérin, de son côté, parle de malentendu et même d'une « persécution anonyme » qui, depuis qu'il est à Paris, vise à le brouiller avec Gide. Il semble qu'il se soit laissé manipuler par un éditeur qui, sous couvert de publier un recueil de témoignages sur Gide, cherchait uniquement à s'assurer, par l'entremise de Gérin, la propriété gracieuse de pages de Gide lui-même, pages qu'il aurait pu ensuite publier de manière lucrative.

L'affaire dut s'apaiser, au moins superficiellement. Mais Gide avait désormais repris ses distances. Peu après, un nouveau litige allait éclater, avec l'article que Gérin voulait donner aux *Nouvelles Littéraires*, article dont il espérait un bénéfice important, et qui relatait la visite de Gide au Borinage, en 1935. On connaît ce texte ¹⁴. Le 25 juin, Gérin en envoie le manuscrit à Gide, lui demandant d'y apporter des corrections. Or Gide saute sur sa plume pour demander, non des corrections, mais une refonte complète, accusant Gérin d'exagération et même d'invention :

« Je t'assure que ça prête à la rigolade. En tout cas je te prie de supprimer les paroles d'héroïsme supérieur et tranquille (et à bon marché) que tu me prêtes et que j'ai biffées. Si tu m'avais accompagné au Congo, sans doute aurais-tu éprouvé le besoin de raconter que nous circulions parmi des tribus d'anthropophages... » (27 juin).

Malgré les suppressions réclamées, la publication de cet article fut peu du goût de Gide ; Gérin eut alors l'idée malheureuse de solliciter de lui une avance de 400 fr, somme que lui devaient *Les Nouvelles Littéraires...* pour son article, et qu'elles ne devaient lui payer que le mois suivant (lettre du 3 juillet). Le 7, de Cuverville, Gide répond par une lettre de rupture explicite :

« J'espérais un peu qu'une fâcheuse aventure précédente t'aurait guéri du désir de tirer parti de nos relations amicales. Ou aurais-tu si mal compris ce qui m'a forcé de mettre fin à celles-ci ? »

Et à Paris où il revient le 8, la Petite Dame est témoin de sa réaction :

Il se laisse aller à me parler avec une certaine amertume de Louis Gérin, cet ex-mineur. S'étant stupidement figuré qu'il pourrait vivre de sa plume à Paris et n'ayant vraiment rien à dire en dehors de son expérience de la mine, il exploite sans tact ni mesure son amitié avec Gide, fait des articles pénibles en racontant des choses sur lui, en citant ses paroles, et menace aussi de vendre ses lettres. Tout cela est à la fois gro-

14. « À douze cents mètres sous terre », de Louis Gérin, parut dans *Les Nouvelles Littéraires* du 3 juillet 1937 ; il a été reproduit dans le *BAAG* n° 37 de janvier 1978.

tesque et gênant ¹⁵.

Gérin, qui s'était dit d'abord « assommé », reprend vite confiance à la réception des *Retouches*, qui viennent de paraître, et d'une « bonne lettre » de Gide, qui malheureusement nous manque ; il commente longuement « la faillite de la Révolution », mais, en post-scriptum, réitère sa demande d'argent.

La suite de cette correspondance nous manque, ou bien elle n'existe pas. Cela ne signifie pas forcément que la brouille ait été totale. Même en n'ayant plus de relations avec Gide, Louis Gérin semble en tout cas ne pas avoir renié son idole, puisque, lorsque le *Mercur de France* publie en 1943 son second roman, *Profondeur 1400*, il met en exergue à ce livre une citation (inexacte) du *Prométhée mal enchaîné* (« Je n'aime pas l'homme : j'aime ce qui le dévore. »), ainsi qu'une dédicace : « À André Gide, en témoignage d'inaltérable gratitude ».

Mais plus généralement, nous perdons toute trace de Louis Gérin. En Belgique même, on ne sait aujourd'hui presque rien de lui. Comme si, éveillé à la vie par les livres, puis par la protection de Gide, il avait cessé d'être le jour où son Mentor se détourna de lui ¹⁶...

15. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. III (Gallimard 1975), pp. 27-8.

16. Les lettres de Louis Gérin sont déposées à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet, celles de Gide au Musée de la Littérature de Bruxelles. Nous remercions Mme Catherine Gide de nous avoir autorisé à en publier des extraits. Le BAAG envisage de donner ultérieurement l'édition intégrale de cette correspondance.

Autour de Raymond De Becker

par

PIERRE MASSON

J'ai fait la connaissance de R. De Becker en 1932 lors d'un camp de scouts à Tamié, en Savoie, chez les Trappistes.

R. De Becker logeait à côté de l'abbaye dans une petite maison qu'il appelait « la Porte du Ciel ». Il y vivait avec deux de ses disciples pour préparer « un monde meilleur » purement chrétien, contre le communisme et le catholicisme.

L'un de ses disciples était Henri Bauchau. Je ne me souviens pas du nom de l'autre, peut-être Théo Léger. Ces deux garçons étaient absents et faisaient leur service militaire en Belgique.

Ainsi s'exprimait naguère Michel Levesque, évoquant cette période avec plus de sûreté qu'il ne le pensait lui-même : à Tamié, c'est bien ce trio assez exceptionnel qu'il lui fut donné de rencontrer, et qu'il contribua à faire connaître à André Gide dont il était lui-même, en compagnie de son frère Robert, un familier. Si peu de gens, même en Belgique, connaissent Théo Léger¹, poète rare et inspiré, le romancier Henri Bauchau²

1. Théo Léger est né à Bruxelles en 1912. Après ses études, il fit deux séjours à Tamié, le second seul, puis voyagea en Italie et en Grèce ; à Paris, il se lia avec Éluard et Valentine Hugo. Son recueil *Andromède éblouie* a reçu à Bruxelles en 1942 le Prix des Poètes.

2. Henri Bauchau, né en Belgique en 1913, vit à Paris depuis 1975. Psychothérapeute, il est aussi poète, dramaturge et romancier, auteur de *Gengis Khan* (1960), *La Déchirure* (1966), *Edipe sur la route* (1990).

a conquis la notoriété ; quant à Raymond De Becker, son histoire reste à écrire, car il semble que son passage du christianisme prophétique au fascisme virulent ait fait de lui un personnage non seulement sulfureux, mais tabou³.

C'est avec ce dernier que Gide fut véritablement en relation, à un époque où l'aspiration à un renouveau pouvait amener à dialoguer un sympathisant communiste et un chrétien dissident. En fait, on le verra, c'est surtout De Becker qui chercha un moment la caution et l'appui de Gide, celui-ci considérant le jeune Belge avec prudence et ironie. Dans le puzzle qui va suivre, nous n'avons pas prétendu reconstituer un itinéraire qui n'exista pas, simplement évoquer quelques unes des silhouettes contrastées que Gide, pris dans le tourbillon de l'Histoire, fut amené à croiser.

C'est à nouveau Michel Levesque qui parle ; ce sont des notes anciennes que nous citons cette fois :

Tous nous cherchions la vraie révolution. Un de nous apprit que trois jeunes Belges catholiques s'étaient retirés du monde pendant trois ans pour élaborer en paix un plan de révolution chrétienne. Ils s'étaient fixés près de la Trappe de Tamié en Savoie. Au mois d'août, comme nous allions camper dans la région, nous fîmes un détour pour aller les voir. [...]

Le lendemain après la messe nous étions assis dans un champ, attendant le petit déjeuner, quand B. s'avance sinueusement vers nous. [...] Je suis fasciné par ce type qui, comme si de rien n'était, commence déjà à nous exposer ses projets. Il parle avec beaucoup de facilité. [...] Il a envisagé toutes nos questions et prévu nos demandes. Il critique impitoyablement le catholicisme actuel. Le christianisme seul, dit-il, peut rétablir l'ordre. Un état chrétien s'impose. Mais avant de faire la révolution dans le monde, il faut la faire en soi. Il s'agit de retrouver le christianisme du Moyen-Âge et de l'adapter à notre époque.

À la fin de cet exposé enflammé, il nous distribue à tous un cahier rouge où tout ce qu'il nous a dit est écrit. Ce Belge est naturellement fort sympathique, mais il me fait penser un peu à un camelot qui, après avoir fini son boniment, distribue ses prospectus.

[...] L'entretien risquant de s'arrêter là, je risquai ceci : « Pour moi,

3. Raymond De Becker est né en 1912 à Ostende. D'abord militant de l'Action catholique, il évolua vers un anarchisme chrétien, puis vers une admiration croissante pour le national-socialisme et l'Allemagne hitlérienne. Auteur de *Pour un Ordre nouveau* (1932), *La Vie difficile* (1939), *Livre des Vivants et des Morts* (1942).

ce n'est qu'une question d'hommes. J'ai à choisir entre Gide et toi. » Cette brusque confiance paraît soulager beaucoup mon ami. Il sait maintenant où il lui faut viser. Je lui ai fourni une arme terrible pour me conquérir. Il en est tout joyeux. Pour mieux préciser son attaque il me demande quels livres j'ai lu de cet auteur. « Aucun, répondis-je. Je ne connais pas Gide par son œuvre, je connais sa personne même. [...] — Oh ! prends garde. J'ai été séduit moi aussi par son humanisme, mais j'en suis vite revenu. Gide n'a pas compris l'Amour. Il ne fait que prendre et ne donne jamais. Il ne vise qu'à l'enrichissement de son moi. C'est un individualiste. »

[...] Je suis de plus en plus troublé et médusé par ce nouvel ami. Je voudrais rester toujours avec lui.

À partir de là, des relations s'établissent entre Raymond De Becker et la famille de Michel Levesque :

Becker est venu dans notre famille à Paris dès l'automne 1932. Il y a fait plusieurs séjours. Il arrivait sans bagages (avec son peigne et sa brosse à dents). Il se plaisait chez nous et avait fait la conquête de mes parents. C'est ainsi que mon frère Robert fit sa connaissance. De là à lui faire connaître Gide...

R. de B. profitait de ses passages à Paris pour aller souvent à la revue Études où il voyait le père Doncœur. À l'un de ses voyages il était accompagné d'Henry Bauchau. [...] Robert avait présenté ce dernier à plusieurs de nos amis, entre autres à Stoisy Sternheim. [...] R. De Becker venait encore à Paris en 1933-34 mais ne prenait plus pension chez nous. Il était de mieux en mieux habillé et respirait de plus en plus l'aisance matérielle. Il continuait ses relations avec la revue Études et le père Doncœur.

C'est donc à Robert Levesque qu'il convient de passer la parole :

8 novembre [1933]. Semaine toute métaphysique, grâce au passage de De Becker à la maison. Je ne saurais reprendre la matière de nos entretiens, ni même résumer la doctrine catholique révolutionnaire qu'il apporte. Il veut unir le vrai christianisme et l'homme nouveau, non pas dans l'Église, mais à côté d'elle. Garçon de 22 ans, il en paraît davantage. À 16 ans, il s'occupait déjà en Belgique de la question sociale et de politique, vivant de plus avec une vie fort passionnée.

[...] Un matin, je fus avec Becker et Michel voir Gide, qui nous emmena déjeuner place Dauphine. C'était dimanche. Gide, aussitôt, fut prodigieux. « Vous êtes à Bluffy ! Oh ! Je connais. J'en parle même

dans mon premier livre. Je m'étais installé au bord du lac d'Annecy, à Menthon, et j'ai toujours voulu monter à Bluffy et à la Gièttaz, dont les noms m'avaient séduit. [...] Si, il y a quarante ans, j'avais rencontré en Savoie un mouvement comme le vôtre, ma vie aurait peut-être été différente... C'est cela qui me donne confiance dans l'avenir : de tous côtés, la jeunesse se réveille, se rend compte. » [...] Recommande à De Becker de raconter le début de son mouvement. [...] Convient volontiers que Marx est à peu près illisible (à l'exception de la partie historique), et avoue que c'est dans les livres de Henri de Man (rejeté par les communistes) qu'il trouva des programmes — d'ailleurs assez chrétiens — le plus près de son cœur. [...] Le déjeuner fini, [...] Michel et De Becker nous quittent. [...] Parlons de John, de Paul... [...] Me dit encore sa sympathie pour De Becker. [...]

5 janvier 1934. [...] Bref passage de De Becker à Paris, accompagné cette fois d'un jeune apôtre de sa bande. [...] Le jeune apôtre (Henry Bauchau) qui suivait De Becker était belge aussi. Grand, mince et blond, tout nordique. [...] J'ai peu parlé à ce garçon ; le soir qu'il a dormi à la maison, je n'ai pas osé prolonger la conversation quand De Becker a voulu monter se coucher. Cependant, je sentais la sympathie de H. ⁴.

Nous disposons d'un troisième témoignage sur les origines de cette relation ; il s'agit du récit de Raymond De Becker lui-même, tel qu'il figure dans son livre-bilan, *Livre des Des Vivants et des Morts* ⁵ :

De toutes parts d'ailleurs, les milieux de la jeunesse catholique étaient travaillés par l'idée de communauté. [...] À Issy-les-Moulineaux, les cadets du Père Donceur préparaient leurs examens dans une maison commune et, quoique se destinant au mariage, s'étaient liés les uns aux autres par une promesse assez analogue à celle que mes compagnons et moi avions prononcée à Tamié. [...]

À Paris, des intellectuels éminents s'intéressaient à ce remue-ménage. Outre Jacques Maritain et Nicolas Berdiaeff dont j'ai déjà parlé, André Gide, retour d'URSS, s'interrogeait sur les possibilités de rester communiste. C'est vers cette époque que je fis la connaissance de l'auteur des Nourritures terrestres et que nous eûmes l'occasion de nous entretenir des problèmes religieux et sociaux qui me préoccupaient. J'avais été mis en rapport avec lui par l'intermédiaire d'un jeune routier qui avait campé à Tamié pendant mon séjour là-bas. Son frère était ce Robert Levesque

4. Robert Levesque, *Journal*, BAAG n° 62, avril 1984, pp. 246-53.

5. Raymond De Becker, *Livre des Vivants et des Morts* (Bruxelles : Éd. de la Toison d'Or, 1942), pp. 167-8.

dont Gide parle à diverses reprises dans son Journal. C'était un garçon fort cultivé, qui avait quitté le catholicisme et avait acquis un esprit sceptique assez désagréable. [...] Pour lui, je ne pouvais être évidemment qu'un « cas » intéressant et c'est sans doute à ce titre qu'il me mit en rapport avec André Gide. J'allai deux ou trois fois chez ce dernier, nous déjeunâmes ensemble un jour et, dans la suite, nous échangeâmes quelques lettres qui n'eurent d'autre résultat que de montrer le monde radicalement différent dans lequel nous vivions l'un et l'autre. À Paris, nous avions parlé du communisme et de la Troisième Force, ainsi que d'Henri de Man dont Gide lisait à cette époque les ouvrages. Il était assez comique de s'entretenir avec lui de questions sociales et politiques, car sa naïveté à leur propos était déconcertante et son ignorance presque totale. Lorsque nous arrivâmes à parler de mon aventure de Tamié, son intérêt s'accrut aussitôt. Et comme je lui racontais que pendant les derniers mois de 1933, j'avais séjourné à Bluffy, il me rappela que dans son premier livre Les Cahiers d'André Walter, il parle de Bluffy et de son passage en cette localité. « Ah ! si je vous avais rencontré à cette époque », ajouta-t-il, « toute ma vie aurait sans doute été changée. » J'étais étonné de découvrir chez lui une sympathie si grande pour ses interlocuteurs et une compréhension si vive. Il donnait l'impression de se mettre réellement à la place de la personne avec qui il s'entretenait, mais cette attitude ne laissait pas de créer une certaine gêne, car trop facile et sans profondeur. L'on s'imaginait aisément qu'après le départ de son interlocuteur, Gide devait complètement oublier celui-ci et se retrouver le même qu'avant la rencontre. Sa sincérité ne pouvait cependant être mise en doute mais cette manière d'entrer dans la personnalité d'autrui sans jamais en être marqué tenait vraisemblablement au caractère passif et à la féminité de son tempérament.

À l'époque où il écrivait ses souvenirs, De Becker était loin de ses positions d'alors, et Gide, devenu l'un des boucs-émissaires dénoncés par Vichy, ne pouvait plus guère susciter sa sympathie. En cette fin de 1933, en revanche, Gide était un interlocuteur privilégié, capable de plus de favoriser les projets de publication du jeune Belge. Le contact entre Gide et De Becker était donc établi. Gide l'avait encouragé à raconter les origines de son mouvement. De Becker suivit ce conseil, envoyant un texte dont nous n'avons pas connaissance, mais qui fit réagir Gide suffisamment pour écrire à De Becker, et surtout pour considérer plus tard cette lettre comme suffisamment significative pour être publiée. Nous la re-

donnons ici, telle qu'elle figure donc dans *Littérature engagée* ⁶ :

À R. DE B.

Cuverville, 16 janvier 1934.

Mon cher R. de B.,

C'est dans ma retraite de Normandie qu'enfin j'ai pu trouver le temps de vous lire. Que je sois « de cœur » avec vous, il n'est pas besoin de vous le dire ; si vous ne le saviez déjà, vous ne m'auriez pas envoyé ces pages. Certaines m'ont ému profondément ; j'y souscrivais, en les lisant, mot après mot. Mais vous savez également ce que déjà je pensais avant de vous lire : vous indiquez, me semble-t-il, bien plus ce que le christianisme aurait pu être, aurait dû être (si l'Église ne l'avait point compromis), que ce qu'il pourra être encore. Et je crains que, pratiquement, vous ne soyez bientôt réduit à cette alternative : ou accepter de vous ranger dans des cadres déjà reconnus par l'Église et approuvés par elle, qui dévieront gravement vos premières intentions ; ou accepter d'être rejeté par elle. Depuis trop longtemps n'a-t-elle pas lié partie avec les pires puissances de ce monde ? Elle n'acceptera pas que vous cherchiez à l'en dégager. Même si le pape me paraît ici retenu par Elle, et obligé de « composer ». À peine, de-ci, de-là, dans ses dernières encycliques, quelques mots laissent-ils entrevoir combien plus généreuse serait sa propre pensée, son propre élan chrétien, si libre de s'abandonner à lui-même, je veux dire : à Dieu. L'Église est compromise. (L'orthodoxe Berdiaeff, dont vous vous recommandez, n'est peut-être pas ici très bon juge.)

Autre réflexion, beaucoup plus grave : — Oui, je suis de tout cœur avec vous... Je serais de tout cœur avec vous, si vous ne cherchiez pas à suspendre votre vie, votre raison de vivre, à des dogmes que l'esprit d'examen, développé par l'instruction, est appelé à ruiner, tôt ou tard. Est-il nécessaire, pour suivre les préceptes de Celui qui guide votre charité et en communion de qui vous voulez vivre, de croire qu'il est né d'une vierge, qu'il est ressuscité le troisième jour ⁷, etc. ? ... Et estimez-

6. Gide, *Littérature engagée*, pp. 44-6. Cette lettre avait déjà été publiée en appendice de *Pages de Journal (1929-1932)* (Éd. de la NRF, 1934), pp. 198-201.

7. Et, partant, de croire à la vie éternelle. Car, ici, tout se tient et, de ce tissu admirable, vous ne pouvez ronger une maille sans que tout, aussitôt, ne se défasse. « Si les morts ne ressuscitent pas, le Christ non plus n'est pas ressuscité », dit saint Paul ; et réciproquement. Or, de cette croyance à la vie éternelle, vous éprouverez par expérience, ainsi que j'ai pu faire, et lorsque vous aurez plus vécu,

vous vaine votre tâche sociale tant que vous n'aurez pas inculqué cette croyance au peuple que vous vous proposez de secourir ?... C'est ici que je me refuse à vous suivre. Je ne suis pas un sceptique. Je suis un croyant convaincu. Je crois fermement qu'ici vous vous trompez. Je crois que vous êtes dans la vérité tant que vous restez dans la région de l'amour. Je crois qu'avec les dogmes vous entrez dans les discussions du mensonge ou dans les mensonges de la discussion. Je crois que la grande crise de l'humanité d'aujourd'hui vient de ce que, pour la première fois, elle cherche à s'en délivrer. C'est une crise de croissance. Je tiens pour dangereux tout effort de ramener l'homme à un état infantin, si béni que celui-ci ait pu paraître. En attachant le Christ aux dogmes, vous forcerez les révolutionnaires (dont vous êtes) à rejeter avec ceux-ci le Christ même, ainsi qu'il advient.

Au revoir. Vous citez une bien étonnante parole de Lénine, et que je ne connaissais pas. Je vous serre la main bien affectueusement.

Il ne semble pas que De Becker ait réagi immédiatement à la lettre de Gide ; pour autant, il s'employait plutôt à resserrer ses liens avec lui, si l'on en juge d'après ces lignes tirées d'une lettre adressée par Gide à Robert Levesque le 24 juillet 1934 :

« Reçu une lettre de Becker, très désireux de me parler en me demandant à passer la nuit chez moi lorsqu'il viendrait à Paris pour deux jours. »

Nous n'avons pas la réponse de Gide, qui ne pouvait de toute façon accéder dans l'immédiat à cette demande, car il devait passer le mois d'août à Thun, après avoir terminé sa cure à Karlsbad. Vraisemblablement, c'est à l'automne que De Becker reprit contact avec lui :

RAYMOND DE BECKER à ANDRÉ GIDE

Bruxelles, ce lundi
[septembre 1934].

Cher Monsieur,

Un ami vient de me montrer votre Journal 1929-1932 dans lequel vous avez publié, en annexe, la lettre que vous m'avez envoyée à propos de mes projets.

Vous savez que je n'ai pas encore répondu à cette lettre... et que som-

qu'elle invite trop à l'acceptation pour que quelque révolution que ce soit demeure encore possible.

me toute je ne l'ai pas fait parce qu'il s'agirait en quelque sorte de vous exposer toute ma manière de concevoir le christianisme.

Me permettez-vous de vous envoyer une première réponse... que vous aurez la bonté de m'aider à publier ! Voici ce dont il s'agit : lorsque nous nous sommes rencontrés à Paris l'an dernier, vous m'avez conseillé d'écrire l'histoire de notre groupe, ou plus exactement l'histoire de notre vocation. J'ai retenu votre conseil, et je mets la dernière main cette semaine à un petit livre intitulé Confession d'un jeune catholique.

Ce travail se compose de deux parties distinctes : l'une, composée de notes de mon journal intime 1927-1932, l'autre d'un récit des événements extérieurs permettant de comprendre ces notes et de quelques commentaires. Il se divise en trois chapitres (Dieu et mon corps. Dieu par l'amour. Tentation du monde) qui sont suivis de conclusions et d'un cantique au Bien-Aimé.

Abordant d'une manière plus vitale qu'intellectuelle le problème de la sexualité, de l'amour (hétérosexuel et homosexuel), de la révolution, de l'Église, il est la première réponse que je puis envoyer à votre lettre. Au début de 35, paraîtra chez Desclée sans doute un autre livre intitulé Christianisme et Révolution, et qui constitue la seconde réponse à votre lettre.

En ce qui concerne les Confessions, je n'ai pas encore d'éditeur. Maritain voulait s'en charger, mais je préfère m'adresser à vous, car je ne tiens que très accessoirement à toucher les milieux catholiques. Si vous croyez que vous pourriez présenter le manuscrit à la NRF, je vous l'enverrais d'ici une quinzaine de jours.

Je ne ferai pas paraître ce manuscrit sous mon nom, mais sous celui d'un pseudonyme allemand. J'ai transposé en Allemagne tous les événements, et plus particulièrement tous ceux qui ont trait à l'activité que j'ai déployée dans le parti catholique belge avant mon départ de 1932. Je vous demanderai de bien vouloir m'aider à ne devoir dévoiler le nom exact de l'auteur qu'aux personnes à qui ce sera absolument nécessaire.

Vous sera-t-il possible de m'aider dans ce domaine ? De toute manière, vous avez toute ma reconnaissance.

J'espère recevoir de vos nouvelles le plus tôt possible, et vous prie de croire, cher Monsieur, à ma respectueuse affection en N. S.

R. De Becker

À partir de jeudi, mon adresse sera : 33, boulevard de Diest, à Louvain, où je vais installer une maison de notre groupe. En décembre, je vous enverrai également notre journal Communauté qui paraîtra à ce moment.

R. B.

ANDRÉ GIDE à RAYMOND DE BECKER

Cuverville

28 septembre 1934

Mon cher Raymond De Becker,

Je me réjouis fort de ce que vous me dites de votre travail et suis impatient de lire ces Confessions d'un jeune catholique et Christianisme et Révolution.

Mais je m'inquiète beaucoup de la transposition dont vous me parlez. Un pseudonyme, passe encore ! Mais ce n'est pas impunément que vous expatrierez les événements intimes que vous vous proposez de relater. Vous méprenez-vous à ce point sur leur importance ? Je ne peux pas être suspect à vos yeux d'un patriotisme exagéré ; mais je ne puis approuver que vous fassiez cadeau à l'Allemagne de ce qui appartient à la Belgique et à la France. Et quelle tablature vous vous préparez, lorsqu'il vous faudra, par la suite (ce qui arrivera nécessairement, si vous ne faites pas fiasco) rectifier, rétablir, restituer, remettre tout au point ! Tout cela doit être d'une sincérité, d'une authenticité parfaites.

Que puis-je voir moi-même dans votre désir de dépister ? Sinon une justification de ce que je vous disais dans une lettre. Vous craignez la désapprobation de l'Église, parbleu ! Mais y échapper par escamotage, c'est tricher.

Ne m'en veuillez pas de vous parler si franchement, mon cher Becker, et ne doutez pas de mes sentiments bien cordiaux.

André Gide.

RAYMOND DE BECKER à ANDRÉ GIDE

Louvain, le 2 octobre [1934].

Cher Monsieur,

Je vous remercie de votre lettre. Je ne vous enverrai que dans une quinzaine le manuscrit des Confessions. Je n'ai pu, en effet, le terminer aussi rapidement que je pouvais, ayant été bousculé ces dernières semaines par les soucis de mon installation ici et par de multiples tracas financiers !

Je n'ai encore pris aucune décision quant à ce que vous me dites au sujet de la transposition en Allemagne. Il est possible que je ne fasse pas cette transposition, mais dans ce cas je publierai ces Confessions sans aucun nom d'auteur et en laissant absolument dans le vide les indications de lieux. Les raisons qui me font agir de la sorte ne sont pas celles que vous pensez. En publiant ce livre, je ne crains nullement la désapproba-

tion de l'Église. Je crois avoir vécu jusqu'à présent mon christianisme d'une manière assez profonde pour le savoir orthodoxe : je ne me fais aucune illusion sur les difficultés que me susciteront certainement les hommes d'Église, et je suis bien décidé à passer outre, quoi qu'il arrive ; mais je sais également que ces divergences ont existé de tout temps entre les réformateurs et la hiérarchie, et qu'elles n'atteignent pas la profondeur de la vie de l'Église. [...] Mon jugement individuel n'a de valeur que pour autant qu'il participe à la conscience œcuménique de l'Église. L'Esprit Saint dirigeant l'Église, toute contradiction entre le jugement d'un chrétien et le jugement de l'Église (je ne parle pas de celui des hommes d'Église) indique chez ce chrétien une déficience de sa vie intérieure, car celle-ci, illuminée par Dieu, doit nécessairement coïncider avec le jugement de l'Église. [...]

Comprenez-moi, je ne me sens pas encore assez mûr pour être le drapeau d'un renouveau catholique. Pour l'instant, je ne désire que répandre des idées. Pour lier la réalisation de ces idées à ma personnalité, plus tard, plus tard...

Que l'expérience relatée ait été faite par moi ou par un autre, cela a la même valeur. Il n'y a aucune tricherie à ne pas donner mon nom. Je suis obligé de dire vrai dans ce que j'exprime, mais je ne suis pas obligé de dire tout à la fois. [...]

Vous connaissez toute mon affection pour vous et je suis peiné de ne pouvoir être de votre avis, mais une des meilleures manières d'aimer est encore de ne pas trahir sa conscience, tout en étant fidèle.

Croyez, cher Monsieur, à mes sentiments respectueux.

R. De Becker

33, bvd de Diest, Louvain

Les relations entre Gide et De Becker semblent s'être alors interrompues ; en tout cas, les livres annoncés par le Belge ne parurent point. En 1935 et 36, il participa à des décades à l'abbaye de Pontigny, mais Gide n'y était pas. En 1935, lors de la décade « Au sujet de l'ascétisme et de son pouvoir créateur », De Becker se sentait encore assez proche de son expérience de Tamié pour en faire le récit. Mais en 1936, il revenait d'un séjour en Allemagne, et son langage était bien différent :

« Lorsque je retournai à Pontigny et qu'à la demande de Paul Desjardins je racontai mes impressions d'Allemagne, la consternation se peignit sur de nombreux visages. Comme la conversation avait porté dans la suite sur le conflit entre les démocraties et les fascismes, je m'étais écrié : "S'il faut choisir un jour entre la démocratie capitaliste et le fascisme, nous choisirons ce dernier." Là-dessus, Madame la Secrétaire

re d'État Blum avait poussé un cri et s'était trouvée mal. Des jeunes gens de l'Action Française m'avaient témoigné leur sympathie⁸.

De cette évolution, Gide fut-il informé ? C'est probable. L'eût-il ignorée qu'une dernière lettre de De Becker se chargea de la lui faire connaître :

RAYMOND DE BECKER à ANDRÉ GIDE

Bruxelles, le 4 mars 1939.

Cher Monsieur,

Je vous ai envoyé il y a quelques mois un manuscrit intitulé La Vie difficile. Je ne sais si vous avez eu l'occasion de le lire ni si, l'ayant lu, vous l'avez trouvé digne d'être publié.

Si je vous écris une nouvelle fois à ce propos, c'est sans doute pour vous demander de m'aider, mais aussi et surtout pour vous donner une nouvelle que je crois vous devoir.

J'ai relu ces derniers temps la lettre que vous m'aviez envoyée au début de 1934 et que vous aviez publiée dans vos Pages de Journal. Dois-je vous dire que maintenant je me trouve d'accord avec cette lettre et que j'ai quitté le catholicisme ?

J'ai peur en si peu de mots de ne pas dire juste : à vrai dire, je n'ai pas le sentiment d'avoir échoué dans cette expérience ; au contraire, il me semble avoir trouvé ce que je cherchais ; mais l'ayant trouvé, je me découvre au-delà du catholicisme, ayant simplement abandonné en route un manteau qui s'est détaché sans que je m'en aperçoive.

Je ne veux pas vous dire si ceci est joie ou douleur ; l'un et l'autre sans doute, car c'est un peu un départ de tous ceux que j'ai aimés dans cette communion mais c'est aussi le fait de ne plus êtreindre que le réel. Mais je devais vous dire cela ; il m'a semblé que c'était mon devoir.

Maintenant, j'ai évidemment transformé dans ce sens La Vie difficile, dont le manuscrit se trouve à la NRF et au sujet duquel un des lecteurs, M. Brice Parain, a donné un avis favorable. Mais cela traîne cependant et, si ce n'est pas abuser de votre bonté, je voudrais vous demander s'il ne vous serait pas possible d'user de votre influence pour hâter les choses.

C'est pour moi un livre d'époque, dont je dois être libéré, pour pouvoir me consacrer à d'autres travaux, plus sûrs. Précisément, j'ai commencé un autre ouvrage qui sera l'explication de toute cette évolution, le récit de cette longue histoire, dont Tamié a été un des principaux jalons. Mais ce Livre de la Décision, qui ainsi sera intitulé, me demandera évi-

8. *Livre des Vivants et des Morts*, p. 202.

demment du temps, car je veux le faire avec soin et le désire totalement véridique.

Puis-je espérer un mot de vous, cher Monsieur ? Je l'attends en tout cas et, avec mes remerciements sincères, je vous prie de croire, une fois de plus, à ma respectueuse affection.

R. De Becker

180, avenue Émile Max, Bruxelles

Gide reçoit cette lettre peu avant de quitter la France pour la Grèce, où il va rejoindre Robert Levesque, alors professeur à Spetsai. À Athènes, fin mars, ils retrouvent Charles Brunard, un Belge ami de Gide depuis plus de quinze ans, et Théo Léger, que sa quête mystique a mené jusqu'au mont Athos ; ils évoquent alors les avatars de Raymond De Becker :

« Gide vient justement de recevoir une lettre de Becker, ami de Théo, annonçant qu'il plaque la religion et découvre la vie ; à cette occasion, il voudrait offrir un livre à la NRF⁹... »

Les relations de Gide avec De Becker semblent s'arrêter là ; même si Gide envoya une réponse, il ne semblait pas trop désireux de les maintenir. À Athènes, en revanche, il avait suffisamment apprécié Théo Léger pour le recommander à l'un des collaborateurs de *La NRF*, Emmanuel Boudot-Lamotte, qui se rendait à son tour en Grèce. Et c'est donc à Théo Léger, revenu en Belgique, que nous allons laisser le mot de la fin, en citant quelques fragments d'une lettre qu'il adressa le 6 octobre 1939 à Robert Levesque, lettre dans laquelle se trouvent justement réunis tous les personnages que nous avons croisés dans ce chemin zigzagant...

« Je vous ai écrit deux ou trois fois, avant mon départ de Grèce, et aussitôt arrivé à Bruxelles. J'ai écrit également un petit mot à Monsieur Gide pour le remercier et lui dire que j'avais rencontré Nel Boudot-Lamotte ! Il ne l'aura vraisemblablement pas reçu.

» [...]

» Je suis fort « en froid » avec Raymond De Becker. Je ne l'ai guère vu que deux ou trois fois depuis mon retour, et finalement j'ai renoncé tout à fait. [...] Je ne vous parlerai pas de sa germanophilie ni d'une *Ode à Hitler* qu'il aurait écrite. Pour monstrueux que ce soit, cela pourrait encore révéler une ambition dévorante, une certaine grandeur (?) dans la malpropreté ! Mais son hypocrisie est inconsciente : il me rappelle fort le héros du poème en prose de Baudelaire "*La fausse monnaie*", et cette

9. Robert Levesque, *Journal*, BAAG n°90-91, avril-juillet 1991, p. 315.

inconscience est ce que je ne peux lui pardonner.

» Abandonnons ce sujet qui m'irrite et me fatigue. Peut-être se reprendra-t-il un jour. Dernière nouvelle : Henry Bauchau lui-même s'est brouillé avec lui.

» [...]

» Je lis quelquefois. Je suis plongé depuis la Grèce dans le *Journal* de Gide que je lis lentement, passionnément. C'est d'une richesse et d'une substance inouïes. [...] C'est un livre merveilleusement humain, dans ce que ce mot a de plus noble et de plus pur. Je crois que plus le temps passera, plus sa vraie grandeur apparaîtra.

» [...]

» Quand je vous écris, j'ai encore la tête pleine de nos souvenirs. En ce moment je revois Épidaure, et plus tard notre petit vagabond de l'Acropole ! Quelle nostalgie ¹⁰... »

10. Les lettres inédites de Gide et de R. De Becker sont déposées à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet. Les autres fragments inédits sont la propriété de M. Michel Levesque et de sa famille. Nous remercions respectivement Mme Catherine Gide, Mme Sutter-Levesque et M. Michel Levesque de nous avoir permis de les publier.

Le Romancier en projet

Quand André Gide étudiait Georges Simenon

par

BENOÎT DENIS

Quoiqu'ils aient longtemps fait figure de curiosité littéraire, les rapports qu'ont entretenus André Gide et Georges Simenon, dont il nous reste aujourd'hui l'importante correspondance échangée entre 1938 et 1950, nous sont désormais bien connus. Dans sa monumentale biographie de Simenon, Pierre Assouline a fait une large part à l'intervention de Gide, en retraçant minutieusement les circonstances de la rencontre des deux écrivains et l'évolution de leur relation, abordée sous ses profils tant psychologique que littéraire¹. S'il n'est pas le premier à avoir traité le sujet², Assouline a surtout le mérite d'avoir exploité de façon exhaustive les différentes sources qui permettent d'étudier la relation Gide-Simenon : au premier rang de celles-ci se trouve la correspondance des deux auteurs, éditée sous une forme incomplète — 17 lettres de Simenon ont été depuis lors réunies aux 41 déjà connues ; elles datent pour la plupart du séjour américain de Simenon (entre décembre 1945 et décembre 1950) et éclairent d'un jour neuf les dernières années de cet échange épistolaire — par Gérard Cleisz dans l'ouvrage de Lacassin et Sigaux³ ; on connaît aussi de réputation le dossier préparatoire de Gide, intitulé

1. Pierre Assouline, *Simenon, biographie*, Paris : Julliard, 1992.

2. On citera, en vrac : Gaëtan Picon, dans *Le Figaro littéraire* du 12 janvier 1970 ; Claude Martin, « André Gide critique de Georges Simenon », *BAAG* n° 34, avril 1977 ; Claude Dirick, « Georges Simenon et André Gide », *Traces* (Travaux du Centre d'Études Georges Simenon), Liège, 1991, n° 3.

3. Francis Lacassin et Gilbert Sigaux, *Simenon*, Paris : Plon, 1973, pp. 387-452.

« G. S. » (pour Gide-Simenon), qui contient quelques esquisses d'articles et de nombreuses notes de lecture et citations extraites de l'œuvre de Simenon⁴. Plus anecdotiques sans doute, mais précieux tout de même, les journaux de Gide et surtout de Maria Van Rysselberghe apportent des informations factuelles qui ne sont pas dépourvues d'intérêt⁵.

L'ensemble de ces documents permet de reconstituer avec une relative fidélité ce que furent les rapports entre Gide et Simenon. Significativement, et c'est là le premier détail remarquable, ce sont surtout les simenoniens qui, de préférence aux gidiens, se sont intéressés aux rapports entre les deux écrivains ; il est vrai que Simenon n'ajoute guère à la gloire littéraire d'André Gide, tandis que la caution que ce dernier apporte à l'auteur de *Pedigree* reste l'une des grandes références dont peuvent se prévaloir ceux qui défendent l'œuvre de l'écrivain liégeois, universellement connu mais pas nécessairement unanimement reconnu.

Le prestige et l'autorité de Gide interviennent donc pour beaucoup dans l'intérêt que la critique simenonienne a manifesté pour les rapports entre les deux romanciers. Cependant, il faut aussi noter que la nature même de leur relation justifie cette approche : c'est en effet une relation à sens unique, dont le seul objet aura été, du début à la fin, Simenon lui-même et son œuvre.

Le 26 mai 1934, Maria Van Rysselberghe note dans son journal que Gide « nous signale des romans policiers d'un nommé Simenon qu'il a lus avec le plus vif intérêt » (*Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, p. 383). Simenon, à cette époque, vient de quitter Fayard pour Gallimard. Sans doute Gide l'a-t-il découvert à la faveur de ce changement d'éditeur. D'emblée, la curiosité qu'il manifeste à l'égard du jeune auteur s'exprime en des termes qui ne varieront plus guère par la suite : « [Gide] me redit l'étonnement mêlé d'admiration que suscite en lui cet auteur qui, en dehors de tout souci littéraire, après une production abondante, quelconque, et tout à fait inconnue, se met à faire des livres d'une tenue et d'une valeur psychologiques incroyables » (*ibid.*, 7 juin 1935, pp.450-1). Au cours du

4. Ce dossier, qui est la propriété de Mme Catherine Gide et dont le Fonds Simenon de l'Université de Liège possède une copie, est inédit ; G. Picon et Cl. Martin l'avaient consulté pour les articles précédemment cités et Assouline en a donné de larges extraits.

5. André Gide, *Journal 1939-1949*, Paris : Gallimard, « Pléiade », 1954 : huit apparitions de Simenon souvent très brèves et, à l'exception d'une seule, dépourvues d'analyse ; Maria Van Rysselberghe, *Les Cahiers de la Petite Dame*, Paris : Gallimard, « Cahiers André Gide » n^{os} 4, 5, 6 et 7, 1973-77 : plus riche en mentions de Simenon et plus révélateur de l'intérêt réel de Gide pour l'auteur.

même mois de juin, les deux écrivains se rencontrent, sur la demande de Gide, lors d'un cocktail chez Gallimard, l'éditeur pouvant d'ailleurs apparaître jusqu'en 1945 comme le troisième membre de cette « association » littéraire. À partir de cette rencontre, l'évolution des rapports entre Gide et Simenon peut se décrire selon trois phases.

De 1936 (1938 pour la première lettre) à 1940, les échanges sont nombreux. Gide ne ménage pas ses encouragements à Simenon ; il lui fait part de son intention d'écrire sur lui un article, puis une étude, ce qui deviendra un des leitmotivs de la correspondance ; de façon générale, il témoigne de son désir d'en savoir plus sur lui, afin de comprendre comment il écrit et compose ses romans, qui ne cessent de l'impressionner. Simenon accepte de bonne grâce de se prêter à ce genre de curiosité, qu'il connaît bien par ailleurs puisqu'à la même époque, un autre grand érudit, Hermann von Keyserling, s'intéresse d'une façon identique au « phénomène » Simenon. Ce dernier écrit ainsi à Gide une importante lettre-confession (Lacassin et Sigaux, *op. cit.*, pp. 396-405, lettre 4, 4 janv. 1939). À l'exception toutefois de ce long témoignage, la correspondance de Simenon à cette époque est un bavardage assez vide, émaillé de quelques fanfaronnades typiques ; le créateur de Maigret réitère par ailleurs avec insistance les marques de la reconnaissance éperdue qu'il voue à Gide de l'avoir ainsi remarqué et encouragé.

Fin 1940, Simenon entame la rédaction de ce qui deviendra *Pedigree* ; il escompte faire de ce livre le roman qui le révélera vraiment et lui apportera une reconnaissance pleine et entière. Gide intervient activement dans ce travail de longue haleine : la première version du texte le déçoit et il convainc Simenon d'abandonner la narration à la première personne au profit de la troisième, afin de « fictionnaliser » cette autobiographie. Simenon reçoit sans amertume, avec reconnaissance même, ces critiques. Quoique le résultat final ne satisfera jamais Gide, cet épisode marque l'investissement progressif de l'auteur de *Paludes* dans la carrière de Simenon. Les années 1944-1945 en constituent l'apogée : Gide se fait le propagandiste actif de Simenon, parle de lui partout, veut le présenter à ses amis, dont Roger Martin du Gard, et réaffirme constamment son désir d'écrire une étude sur Simenon... En fait, il « semble véritablement envoûté par son cas, sa production, par l'homme aussi, cet être si affirmé, si solide, qui semble si confortable dans sa peau, qui paraît détenir le meilleur système pour toutes choses, qui mène si admirablement sa barque, qui sait où il veut aller, qui prend son temps, ne se force en rien, qui parle abondamment de lui, sans fatuité comme sans discrétion, dont les confidences semblent jaillir d'un trop-plein de vie, qui affiche le mépris de l'argent, mais en gagne énormément, et le gère fort bien. Oui, Gide semble

un peu ébloui par l'abondance, le jaillissement de cette source, il en parle intarissablement. Simenon est devenu pour lui un sujet d'étude. » (*Les Cahiers de la Petite Dame*, t. III, 20 juil. 1945, p. 368).

À partir de la fin 1945 et du départ de Simenon pour l'Amérique du Nord, cet enthousiasme va progressivement se refroidir. Plusieurs causes tendent à expliquer cette désaffection : l'abandon de Gallimard par Simenon, ses nouveaux romans passablement décevants, la distance qui ne permet plus que des contacts épistolaires, etc. Toutes ces raisons doivent jouer dans le désintérêt relatif de Gide, qui continue cependant à se plonger, à intervalles réguliers, dans l'œuvre de Simenon. Le projet d'étude s'éloigne et fait place à un nouveau leitmotiv, celui d'un voyage de Simenon en Europe, toujours repoussé. La correspondance prend alors un tour plus amical et intime. Les lettres de Simenon encore inédites témoignent de cette évolution, en même temps qu'elles se font plus pressantes ; à l'inverse de la période précédente, Simenon paraît désormais l'initiateur de l'échange, relançant constamment un Gide qui tarde à répondre : les longues lettres du premier reçoivent en écho de courts billets du second. Multipliant les confessions, Simenon tente de raviver l'intérêt de Gide et annonce périodiquement « Le Grand Roman », la nouvelle étape ou le véritable renouvellement ; ses protestations de reconnaissance et d'admiration se font frénétiques (il ne cesse notamment d'invoquer le *Journal* de Gide, dont il prétend avoir fait son livre de chevet, ce qu'il contredira plus tard partiellement dans ses mémoires ⁶). En réalité, Simenon semble souffrir de son éloignement d'avec la France et avoir perçu l'intérêt moindre qu'il éveille chez Gide. Celui-ci répond aimablement, s'intéresse à la famille, mais contourne constamment les questions littéraires (si ce n'est pour lui communiquer l'impression franchement défavorable que lui font ses romans « américains »), invoquant une santé déclinante qui ne l'autorise pas à s'exprimer plus longuement sur le sujet. Il évitera la question de la même manière quand Simenon le pressera de lui communiquer sa fameuse étude, qu'il avait, dit-il, promise à son éditeur américain ; celle-ci n'ayant jamais dépassé le stade préparatoire, Simenon en fut pour ses frais... Comme l'indique Assouline ⁷, les espérances que Gide avait fondées sur Simenon semblent avoir été déçues. Il paraphraserait d'ailleurs les deux dernières lettres de Simenon de cinglants « sans importance » et

6. « Essayé de lire Gide, dont je devais devenir l'ami. N'ai pas pu. Ne lui ai jamais dit. » (Georges Simenon, *Quand j'étais vieux*, Presses de la Cité, 1970, p. 171).

7. Se fiant en cela aux indications de Catherine Gide (cf. Assouline, *op. cit.*, p. 424).

« sans intérêt ».

Ainsi considérée en survol rapide, la relation Gide-Simenon apparaît effectivement comme une relation à sens unique, mais aussi et forcément comme une relation inégale : s'est établi entre les deux romanciers un rapport formel de maître à disciple (dans les faits, Simenon ne subira guère ou pas du tout l'influence littéraire de Gide) qui, dans les propos de Simenon parlant de « son affection filiale », peut même prendre le tour d'une relation de père à fils. Gide prodigue avec mesure critiques et louanges, conseils et encouragements, veillant à assurer Simenon de sa sympathie sans pour autant abolir toute distance, le titillant même à l'occasion en lui faisant part des articles désobligeants qu'il a lus dans la presse à son sujet. Simenon par contre fait montre d'une soumission presque suspecte, acceptant avec un contentement quasi masochiste les avis défavorables de son « cher Maître », se confondant en excuses et remerciements avec une obséquiosité parfois irritante. Cet aspect psychologique est encore conforté par la dimension ritualisée de leurs échanges épistolaires : presque infailliblement, on y retrouve les mêmes thèmes obligés, les plus frappants étant ces projets constamment ajournés et finalement avortés que chacun nourrit de son côté et qui paraissent être là pour se donner une raison de continuer à s'écrire : Gide parle de son étude, puis de sa santé fragile ; Simenon de son « Roman » à écrire et de son voyage en Europe. L'ensemble de ces projets inaboutis semble d'ailleurs en dissimuler un autre, beaucoup plus fondamental dans cette relation et sur lequel nous reviendrons dans la suite : celui de faire de Simenon un « grand romancier » ; projet qui, plus que tous les autres, se révélera finalement irréalisable, ce qui explique aussi bien le désintérêt de Gide que la frénésie angoissée de Simenon à la fin des années 1940.

Si l'art de la procrastination, la ritualisation et l'inégalité des rapports, presque infantilisés par Simenon, sont incontestablement les dominantes psychologiques de la relation entre les deux hommes, telle qu'elle apparaît dans leur correspondance, surfaire cette optique risque de nous masquer que Gide fut un lecteur extrêmement attentif et pénétrant de l'œuvre de Simenon, ainsi que les notes accumulées dans le *Dossier G. S.* le donnent à voir. On s'aperçoit notamment qu'il a d'emblée mis de côté ce qui a constitué pendant des décennies les poncifs de la critique simenonienne : l'aspect prolifique de l'auteur ou sa fameuse qualité d'atmosphère ; par contre, bien des notations de Gide, sous une forme intuitive ou plus développée, mettent en avant des caractéristiques de l'œuvre que les études simenoniennes n'ont découvert que récemment : les rapports parfois étroits que l'œuvre de Simenon entretient avec la littérature avancée de son temps, et notamment, selon Gide, avec le Camus de *L'Étranger* ;

l'importance et l'originalité de la thématique de la médiocrité (à laquelle le même Gide préférera la notion plus psychologique de personnages abouliques) ; la qualité de composition des romans de Simenon, et en particulier l'utilisation d'une forme de redondance textuelle à vocation stylistique, très éloignée des stéréotypes paralittéraires et que Gide compare à « un morceau de musique, avec reprise, à la fin, du thème du début, enrichi, et comme étoffé par le relent des thèmes soulevés au cours du récit » (Lacassin et Sigaux, lettre 3, 6 janv. 1939, p. 394) ; etc.

Quelle que soit la finesse de l'analyse de Gide, elle ne suffit cependant pas à nous expliquer l'indéniable fascination que l'auteur des *Faux-Monnayeurs* éprouve à l'endroit de Simenon, cette fascination même sur laquelle se sont penchés tous les critiques. L'explication la plus courante et la plus séduisante en appelle ouvertement à l'attrance des contraires, comme Pierre Herbart et André Gide lui-même semblent l'avoir senti :

Pierre trouve que Gide le met trop haut et que s'il est tenté de le surfaire c'est parce qu'il lui reconnaît des qualités que Gide n'a pas. Gide dit : « C'est vrai, je suis toujours attiré par ce qui ne me ressemble pas, et puis dans cette admiration il y a beaucoup de protestation contre ceux qui ne présentent pas Simenon à sa valeur, sous prétexte qu'il entre dans la littérature par la petite porte, par le roman policier. » (*Les Cahiers de la Petite Dame*, t. III, 1er janv. 1938, p. 70).

Et il est effectivement frappant de constater à quel point les deux écrivains se situent aux antipodes l'un de l'autre : Gide est un homme de lettres complet, mais un écrivain rare ; sa prose brillante et intelligente ne laisse guère de place à la spontanéité et fait au contraire une large part à l'introspection contrôlée et à l'analyse réflexive. Simenon, lui, est uniquement romancier ; il ne se prévaut d'aucune érudition, prétend abhorrer l'intelligence et ne revendique que l'instinct ou l'intuition, parlant de ses « transes », qui lui permettent de produire massivement et rapidement. Que les deux hommes présentent des profils littéraires diamétralement opposés est indéniable ; que Gide, dès lors, en ait conçu un mélange de fascination presque tétatologique et d'admiration sincère pour Simenon est probable : rien n'est plus attirant et interpellant qu'un auteur prolifique et apparemment dénué de scrupules littéraires quand on est soi-même trop pétri d'intelligence et de pénétration pour pouvoir pratiquer la fresque romanesque avec une naïveté aussi heureuse.

Néanmoins, invoquer cette dimension psychologique de l'attrance des contraires pour rendre compte de la fascination de Gide envers Simenon n'explique fondamentalement rien et tend plutôt à faire tenir leur rencontre du miracle, ce dont la mythologie littéraire s'accommode au demeurant fort bien. Ainsi, considérée dans cette optique, la citation fameuse de

Gide que Les Presses de la Cité ont placée en frontispice de l'édition complète des œuvres de Simenon — « Je tiens Simenon pour un grand romancier : le plus grand peut-être et plus vraiment romancier que nous ayons eu en littérature française aujourd'hui ⁸ » — ne peut apparaître que comme une adhésion massive et franche, non dénuée sans doute du goût du paradoxe et de la provocation, mais suffisamment forte pour cautionner en bloc une œuvre qui n'a pas nécessairement atteint une dignité aussi éminente. La portée véritable de cette phrase apparaît cependant si l'on veut bien resituer le terme « romancier » dans un paradigme où il s'oppose à « homme de lettres », « écrivain », etc. L'importance que Gide attribue à Simenon s'en trouve dès lors éclairée et ramenée à sa juste valeur : il y devient le représentant d'un art du roman qui tend à cette époque à disparaître des avants-postes de la littérature, art du roman idéalement « pur » où la puissance d'évocation, la capacité à raconter et à composer des « figures » s'exercent sans contraintes et en dehors des préoccupations formalistes et autoréflexives (philosophiques ou politiques, dans un autre secteur de la production) que Gide lui-même a mises à l'honneur et vers lesquelles la plupart des tentatives novatrices en matière romanesque s'orienteront par la suite. En ce sens, Simenon est effectivement « le plus vraiment romancier » de son temps, dans la mesure où son œuvre, dans son ampleur déjà prévisible, s'élabore avec une assurance, qui est sans doute une naïveté, que le Gide moderniste et critique juge, avec peut-être une forme d'envie nostalgique, comme impraticable pour lui-même, mais que le Gide néo-classique ne doit cependant pas réprouver. Rétrospectivement, on mesure que cette vision des choses est extrêmement pertinente dans le cas de Simenon : certes, il est moins qu'un homme de lettres au sens où il ne démontre ni ne pense, mais raconte seulement ⁹. Néanmoins, avec sa conception romanesque héritée du XIX^e siècle — en tant que dépourvue donc des enjeux modernistes contemporains —, il pratique le roman avec un brio que peu sont en mesure d'égaliser à cette époque. On le voit donc, la citation de Gide, prise dans sa dimension strictement littéraire, situe sans doute Simenon à sa juste place dans l'espace littéraire

8. C'est la phrase de conclusion d'un court texte que Gide avait donné aux *Cahiers du Nord* (Spécial Simenon), n° 51-52, Charleroi, 1939. Cité par Assouline, p. 240.

9. Pour preuve, Gide écrit dans son *Journal*, à propos de Simenon : « Il fait réfléchir ; et pour bien peu ce serait le comble de l'art ; combien supérieur en ceci à ces romanciers pesants qui ne nous font grâce d'aucun commentaire. Simenon pose un fait particulier, d'intérêt général peut-être ; mais se garde de généraliser : c'est affaire au lecteur. » (*Journal 1939-1949*, 18 janv. 1948, pp. 321-2).

des années 30 et indique aussi par quelle voie il peut s'imposer comme un « grand ».

Ce qui précède nous paraît indiquer suffisamment que restituer les véritables enjeux qui commandent la rencontre de Gide et de Simenon requiert que l'on élargisse le propos aux mécanismes institutionnels qui régissent l'activité littéraire. On sait en effet qu'au sein de la sphère littéraire, les rapports interpersonnels sont constamment biaisés ou médiatisés par la logique même du champ, c'est-à-dire par les rapports de force qui s'y établissent à un moment donné et par les règles du jeu implicites auxquelles tout agent se soumet, consciemment ou inconsciemment. En d'autres termes, il s'agit ici de ne pas perdre de vue que les caractéristiques et sensibilités individuelles des acteurs de la scène littéraire sont pour une large part retraduites dans la logique de l'institution dont ils participent nécessairement¹⁰. Dans cette optique, la relation Gide-Simenon non seulement ne peut être abstraite du contexte littéraire dans lequel elle s'inscrit, mais encore, elle prend sens par rapport à lui. C'est ainsi que, eu égard au rôle moteur de Gide dans cette relation, nous voudrions chercher à définir dans les pages qui suivent le *projet* que celui-ci a conçu à l'endroit de Georges Simenon.

La situation de départ des deux écrivains est en effet en tous points opposée : Gide, dont l'œuvre, déjà constituée dans ses grandes lignes à l'époque, se veut la synthèse du classicisme et du modernisme, Gide donc, possède un prestige littéraire que seul peut-être Valéry, en tant que poète et théoricien, peut alors approcher. Plus fondamentalement, ce capital symbolique se double d'un pouvoir dans la sphère littéraire que personne avant lui n'a sans doute possédé à un tel degré ; il cumule en effet les fonctions au sein de l'institution, qui sont autant de positions de pou-

10. Un exemple frappant de cette « nécessité » institutionnelle est précisément l'attitude contrastée de Gide vis-à-vis de Simenon : en privé ou dans sa correspondance avec lui, il adopte régulièrement un ton enthousiaste et ne ménage guère ses éloges ; sa position officielle, par contre, — notamment quand il transmet ses rapports de lecture à Gaston Gallimard — est nettement plus réservée, favorable certes, mais dépourvue de la chaleur et de la vive sympathie dont témoignent ses lettres ou ses conversations privées ; c'est à la même logique que répond la faible place relative faite à Simenon dans le *Journal* de Gide (que l'on peut mesurer en la comparant avec les notes de Maria Van Rysselberghe). Ces quelques exemples indiquent qu'en position « officielle », Gide ne peut se permettre des engagements inconsidérés qui entameraient son capital d'influence ou de crédit. Imposer Simenon relève donc pour lui d'une dialectique subtile entre son aspiration personnelle et la marge de manœuvre qui est la sienne à ce moment précis.

voir : écrivain renommé, il est aussi critique (fondateur de la *NRF* dont l'esthétique est alors en situation de monopole sur la littérature bourgeoise) et éditeur (en tant que membre influent du comité de lecture de Gallimard). Simenon, quant à lui, occupe une position exactement inverse¹¹. Issu du journalisme et du roman populaire, dans sa version la plus illégitime qu'il a significativement pratiquée sous pseudonyme, il est très peu intégré dans le milieu littéraire ; son passage chez Fayard, où il a lancé avec succès la série policière des *Maigret*, lui a permis de se faire un nom sans pour cela atteindre à la dignité littéraire. La rencontre avec Gide se situe dès lors à un moment critique dans la trajectoire de Simenon : son passage en 1934 chez Gallimard, maison au capital symbolique fort, traduit la réorientation qu'il entend donner à sa carrière en essayant de l'infléchir vers une légitimité accrue ; c'est pourquoi il abandonne la série des *Maigret* pour ne plus écrire que des romans qu'il qualifie de « semi-littéraires », ultime étape avant de parvenir à une production littéraire à part entière. Durant cette période, il s'éloigne également de Paris. Ses romans nouvelle manière se vendent à des tirages moins élevés qu'auparavant, mais Simenon se tourne alors vers le cinéma, dont les droits d'adaptation vont servir à financer une activité littéraire au succès plus restreint, mais dont il attend la reconnaissance.

Cette vision stratégique et institutionnelle de la carrière de Simenon apparaît dès les premiers échanges épistolaires entre les deux écrivains. Dans sa première lettre, Gide écrit :

Mais ce que je voudrais dire, précisément, dans mon article, c'est le curieux malentendu qui s'établit à votre sujet ; vous passez pour un auteur populaire et vous ne vous adressez nullement au *gros public*. Les sujets mêmes de vos livres, les menus problèmes psychologiques que vous soulevez, tout s'adresse aux délicats ; à ceux qui, précisément, pensent, tant qu'ils ne vous ont pas encore lu : « Simenon n'écrit pas pour nous. » (Lacassin et Sigaux, lettre n° 2, 31 déc. 1938, p. 393).

et ailleurs :

Mais en attendant, Simenon reste victime de cette paresse d'esprit du public

11. Cette inégalité des situations est très clairement perceptible dans la correspondance, notamment dans les formules introductives (« Mon cher Simenon » / « Mon cher Maître ») et les envois (« Votre attentif André Gide » / « Croyez, mon cher Maître, à mon dévouement respectueux ») ; mais aussi dans toutes une série de conventions tacites qui commandent, par exemple, qu'en échange des confidences de Simenon, Gide n'ait pas à en faire en retour sur son propre travail littéraire, qui ne peut évidemment se comparer ; ou que le même Gide équilibre sans cesse éloges et critiques, interdisant à Simenon une confiance trop pleine et réaffirmant ainsi sa position dominante.

qui s'en tient une fois pour toutes à un premier jugement. La réussite de certains de ses premiers livres a valu à Simenon une dangereuse réputation d'auteur de romans policiers, genre suspect et discrédité qui le confine dans la banlieue de la littérature. Il a beau publier ensuite coup sur coup dix, quinze, vingt livres excellents de nature toute différente, rien à faire : je t'ai connu bon détective et détective tu resteras. (*Dossier G. S.*, cité par Assouline, p. 425).

À travers l'invocation au public et à ses réticences, Gide souligne en fait les règles de fonctionnement de la sphère littéraire qui limitent l'accès de Simenon à la légitimité : la production policière et son corollaire, la réussite commerciale, sont traditionnellement peu compatibles avec la reconnaissance des lettrés. Si Gide perçoit donc bien les contraintes structurelles du champ avec lesquelles Simenon doit manœuvrer pour opérer sa reconversion, ce dernier n'hésite pas quant à lui à proposer un véritable plan de carrière qui, dans sa formulation, nie ou contourne ces mêmes contraintes :

D'abord le métier. *Gâcher du plâtre*. Je me suis donné dix ans pour cela. Au début, il m'arrivait encore, après journée, c'est-à-dire après mes romans populaires, que j'écrivais à la cadence d'un par trois jours, de *me mettre en transes* et d'écrire un conte ou une nouvelle. [...]

À trente [ans] je décidais : — Je vais écrire pour vivre, pour apprendre la vie, des romans semi-littéraires et j'écrirai mon premier vrai roman à quarante ans [...].

La formule policière me permettait de toucher et le grand public et l'argent — et d'étudier mon métier dans les conditions les plus faciles, c'est-à-dire avec *un meneur de jeu*.

Troisième période. Après dix-huit romans policiers, j'en suis las — je me crois plus fort et je supprime le meneur de jeu, soit Maigret. [...]

Mais je suis encore dans un cadre étroit. J'ai besoin du support d'une grosse action. Je ne peux retenir l'attention que par une histoire dramatique. *Et surtout je n'arrive à porter qu'un personnage à la fois !* Je vois que c'est ici la clé de tout mon effort et, parfois, de préférences qui peuvent paraître étranges. Avant d'écrire les grands romans que je me propose d'écrire, *je veux* être en pleine possession de mon métier. (Lacassin et Sigaux, lettre 4, janv. 1939, pp. 398-9).

Pour naïf qu'il soit dans sa formulation typiquement petite-bourgeoise (l'écriture conçue comme un artisanat où l'exercice — le « métier » — et le travail sont gages de réussite et de progression), l'exposé de Simenon situe bien l'enjeu de la reconversion qu'il a entamée à ce moment de sa carrière, ce que Gide a lui aussi parfaitement perçu. En ce sens, l'intérêt de Simenon à obtenir et conserver l'appui de Gide est assez simple à définir : peu intégré dans le milieu littéraire, en phase de conquête d'une légitimité pleine, en position délicate au sein même de la NRF qui, à l'exception de Gaston Gallimard, l'accueille plutôt avec hostilité, Jean Paulhan

en tête ¹², il a besoin pour convaincre ses pairs, ou ceux qu'il voudrait tels, de l'appui d'un parrain dont le crédit suppléerait la faiblesse du sien propre. Gide, par sa position et son influence, est clairement ce parrain inespéré, qui pourra lui apporter soutien institutionnel et conseils stratégiques (d'où la bonne grâce de Simenon à recevoir ses conseils strictement littéraires, qu'il ne suivra d'ailleurs que très peu ¹³).

L'intérêt qu'André Gide peut avoir à appuyer Simenon est quant lui plus complexe et demande à être replacé dans un contexte plus large. L'observation rétrospective peut en effet donner l'illusion que Gide n'a que peu gagné à soutenir son cadet et qu'en tout cas son prestige posthume n'en a nullement été affecté. Cela dissimule cependant la situation qui était la sienne dans la seconde moitié des années trente, où, toujours très actif dans l'institution, il prenait encore part aux luttes symboliques qui y avaient cours. D'une certaine manière, la position dominante de la *NRF*, dont Gide assume une bonne part du capital symbolique, est alors menacée, ou du moins fragilisée. Le début des années trente a en effet mis en péril le monopole de l'esthétique *NRF* sur le roman notamment. Le cas le plus révélateur est évidemment celui de Céline que le comité de lecture de la maison Gallimard — Benjamin Crémieux en était le rapporteur — a malencontreusement laissé échapper au profit de Denoël. S'il ne s'agit

12. On mesurera cette hostilité de Paulhan à la somme de perfidies accumulées dans ces quelques extraits tirés d'un article significativement écrit après la mort de Gide : « De quoi se plaint Simenon ? Il court dans le monde quelque cent millions de romans qui portent son nom. Ajoutez cinquante millions qu'il a écrits, sans les signer. Tout est bien ainsi : c'est de contes et de mythes que les hommes ont besoin ; de littérature, très peu. [...] Le roman simonien [*sic*] est de l'ordre des fonctions naturelles. Il arrive simplement, dans la vie, qu'une fonction naturelle soit plus difficile à modifier profondément qu'un artifice [...]. Le style abuse des adjectifs et des adverbes ; du moins est-il correct, ou peu s'en faut [...]. [Ses personnages sont] pitoyables (quand Simenon les voudrait tragiques), tout occupés à contourner furtivement la catastrophe imminente, ou bien à passer au travers, à esquiver le même mauvais sort dont l'approche épouvantait les marionnettes de Maeterlinck. Simenon, c'est la princesse Maleine devenue servante de bar. » (Jean Paulhan, « *Les Anneaux de Bicêtre* », 1963, cité par Lacassin et Sigaux, pp. 280-1).

Sur l'entrée de Simenon chez Gallimard, on consultera Assouline, pp. 219-21.

13. C'est dans la même perspective qu'il faut interpréter, en la dégageant de ses connotations affectives et caractérielles, l'affirmation de Simenon prétendant n'avoir pas pu lire Gide : il n'en avait pas besoin ; ce n'était ni l'auteur de *Paludes* ni celui des *Faux-Monnayeurs* qui devait intéresser Simenon, tout au plus celui du *Journal*, si l'on veut bien admettre qu'il témoigne de l'activité de critique et d'homme d'influence de son auteur.

pas là d'un échec personnel pour Gide, comme ce fut le cas avec Proust, cela n'en marque pas moins le relatif essoufflement de la ligne esthétique qu'il a imposée et toujours défendue. Il faut ajouter à cela qu'à l'intérieur de la *NRF* , où il n'a plus la même présence que naguère, il est implicitement concurrencé par Paulhan, plus proche de la novation et de l'avant-garde, notamment de la nébuleuse surréaliste, ce qui confère au poulain de Copeau une influence grandissante dans la maison et le conduira dans l'immédiate après-guerre à une position dominante.

Ainsi qu'on le voit, ce n'est pas le prestige d'auteur de Gide qui est entamé, mais son crédit de critique et de promoteur d'une esthétique qui domine depuis la fin de la guerre. Pour regagner le terrain perdu dans ce domaine, il est évident que la meilleure solution est d'imposer un auteur neuf, et Simenon peut apparaître comme l'agent idéal de cette reconquête. C'est en ce sens que Gide peut concevoir un projet à l'endroit de Simenon, comme le prouve ce début d'article du *Dossier G.S.* où cette perspective est nettement affirmée :

Depuis longtemps déjà je me propose d'écrire une étude sur Simenon. C'était au temps où il y eût plaisir à le découvrir. Mais je me suis laissé distancer. C'est dans *La Revue de Paris* que paraît *Le Bourgmestre de Furnes* et Thérive vient de donner sur Simenon un second article dans *Le Temps*. Le précédent qui paraissait il y a deux ans m'a fait piquer une crise de jalousie. Il m'eût plu d'être le premier à considérer (en littérature) ce romancier que je tiens pour considérable (dans tous les sens que comporte ce mot). Thérive me devançait.

J'étais l'un des premiers à l'admirer ; Simenon le sait. Voici quelques années, il y aurait eu plaisir à le « découvrir ». (*Dossier G. S.*)

D'une certaine manière, si l'on se reporte au contexte littéraire des années trente, le calcul de Gide est bon, car il y a effectivement place pour Simenon dans l'espace romanesque d'alors. Soumis à l'analyse, le projet gidien peut être défini en ces termes : Simenon possède comme atouts : l'ampleur de son œuvre ; sa puissance romanesque (comprise au sens de romanesque « pur ») ; sa qualité de composition ; sa justesse de ton, notamment dans les dialogues ; sa façon de produire des « sujets d'intérêt général » à travers la présentation de destins singuliers (ce qu'il appelle l'histoire « double » ou « secrète » du livre) ; le thème de la médiocrité enfin, dont Gide perçoit la profonde connivence avec d'autres tentatives romanesques contemporaines. Au rang des progrès que Simenon doit accomplir pour parvenir au niveau que Gide prévoit pour lui, outre les quelques remédiations stylistiques nécessaires (suppression de certains tics d'écriture), on trouve : la nécessité d'exploiter plus complètement certains sujets qu'il donne l'impression de gâcher ; acquérir la capacité de « porter » plus d'un personnage à la fois ; enfin, dépasser la peinture des

abouliques pour « peindre les autres ; [dût-il] montrer que même ceux-ci : les volontaires, les "héros", sont, eux aussi, des êtres *menés*. » (Lacassin et Sigaux, lettre 18, 11 déc. 1944, p. 420). Cette dernière remarque confirme l'impression d'ensemble qui se dégage de l'énoncé du programme gidien : il s'agit de concilier ici les qualités naturelles du narrateur Simenon et les distinctions obligées que doit comporter un roman susceptible de plaire au public cultivé, en particulier la dimension critique, psychologisante ou intellectualisante que suggère le dernier point cité.

Ainsi défini, le projet gidien consiste à faire évoluer Simenon vers une position d'incorporation toujours plus complète de la figure du « romancier », telle que définie précédemment. C'est à ce prix que l'écrivain liégeois peut escompter obtenir la légitimité et la reconnaissance du cénacle littéraire. Il est vrai cependant que, dans une optique étroitement littéraire (ou stylistique), le projet reste vague (d'autant que, considérée dans l'homogénéité foncière de ses thèmes et de ses moyens, l'œuvre de Simenon ne laisse guère augurer de ce qu'aurait été un « Simenon selon Gide »). Par contre, le projet est très cohérent et clair d'un point de vue institutionnel et stratégique : les caractéristiques internes de l'œuvre de Simenon laissent en effet envisager qu'il existe une place libre pour lui dans la production de l'époque ; par sa thématique de la médiocrité — comprise au sens large de la figuration de la banalité du quotidien des « petites gens » —, il peut en effet s'engouffrer dans la brèche ouverte dans le roman bourgeois par les populistes et Céline ; en même temps, les atouts que nous avons cités plus haut lui permettent d'échapper tant à la platitude du réalisme des premiers qu'à la « vulgarité » du second ¹⁴, si éloignée de l'esthétique gidienne. Dans cette perspective, la position possible de Simenon dans la sphère littéraire serait une peu analogue à la position de synthèse et de dépassement que construira le premier existentialisme par rapport au populisme ou à Céline (*La Nausée* date de 1938 ¹⁵). En

14. À cet égard, un détail des commentaires stylistiques de Gide, dont il ne faut sans doute pas surfaire l'importance, nous paraît néanmoins particulièrement révélateur de cette mise en parallèle implicite que Gide, dans son analyse, a dû faire entre Céline et Simenon : il reproche régulièrement à ce dernier d'abuser des points de suspension, dont on sait qu'ils sont l'une des marques stylistiques les plus caractéristiques de l'écriture célinienne, mais dont on s'avise également qu'ils sont tout aussi constitutifs du style simenonien. En ce sens, la remarque de Gide signale et la convergence entre les deux auteurs et la nécessité pour Simenon de développer par rapport à Céline des différences suffisamment distinctives.

15. Intuitivement, Simenon, que Paulhan s'est toujours obstiné à ranger parmi les populistes (cf. article déjà cité), a perçu *a posteriori* cette situation, puisqu'il écrit à Gide en 1948, au milieu d'une diatribe contre la littérature engagée :

orientant ainsi Simenon vers l'occupation de cette position dans l'espace des possibles romanesques¹⁶, Gide entend également tirer le bénéfice d'une « découverte » qui, si elle s'imposait, étayerait significativement son crédit critique : l'œuvre de Simenon, par la position moyenne qui serait la sienne, serait intégrable à l'esthétique *NRF* (moyennant les remédiations que nous avons indiquées) et dans le même mouvement en certifierait les capacités de renouvellement.

Simenon lui-même a perçu une logique de ce type dans l'orientation à donner à sa production lorsqu'il écrit à Gaston Gallimard à propos de *Pedigree* en gestation :

Je crois fermement, quant à moi, qu'après la période aristocratique, puis la période bourgeoise, il y aurait non pas la période *ouvrière* que 1936 laissait prévoir, mais la période des *petites gens*, ce qui est fort différent. Un peu à la façon scandinave ou hollandaise.

Au fait, tous les gros succès américains dont vous me parliez un jour ne sont-ils pas des livres sur les petites gens ?

Dont je suis et dont je voudrais écrire l'épopée. (Lettre inédite, 3 août 1941, citée par Assouline, p. 305).

La perspective adoptée par Simenon est certes différente, plus étroite-ment thématique et sociologique que celle de Gide (qui significativement préfère à médiocre le terme d'aboulique, plus connoté dans le sens de la psychologie). Mais, malgré sa mégalomanie, elle témoigne bien de la conscience qu'avait l'auteur de cette place à conquérir, laissée provisoire-

« Sartre fait la même chose en plus compliqué. Et je vais sans doute paraître affreusement prétentieux. En lisant *Le Sursis*, j'ai pensé à un mélange de Céline et de Simenon fait par un normalien qui adresse des clins d'œil à d'autres normaliens par dessus les soucoupes du Café de Flore. » (Simenon, lettre inédite à Gide, 29 mars 1948, citée par Assouline, p. 422). Le mépris de Simenon mis à part, cette façon de situer l'existentialisme littéraire est tout à fait pertinente et souligne en elle-même suffisamment la synthèse et le dépassement que Sartre et consorts ont opérés par rapport aux différentes tendances romanesques des années trente que nous avons citées.

16. Par « espace des possibles », Pierre Bourdieu entend « un espace orienté et gros des prises de position qui s'y annoncent comme des potentialités objectives, des choses "à faire", "mouvements" à lancer, revues à créer, adversaires à combattre, prises de position éhblies à "dépasser", etc. » Il s'agit donc ici de la perception du champ (littéraire) et de son devenir que peut avoir un agent qui en a intériorisé la logique de fonctionnement et tel qu'il y occupe une position déterminée orientant son appréhension de la structure globale. (P. Bourdieu, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris : Seuil, coll. « Libre Examen », 1992, pp. 326-32).

ment vacante dans la littérature de son temps.

Quoi qu'il en soit, il apparaît suffisamment à la lumière de ce qui précède que le projet gidien pour Simenon est un projet abstrait qui résulte avant tout d'un calcul conjoncturel ; il résulte d'une appréhension globale du système littéraire de l'époque, que seul Gide pouvait alors avoir, et que nous avons essayé de reconstituer rétrospectivement. La trace de la mise en œuvre concrète de ce plan est peut-être décelable dans la rédaction de *Pedigree*, dont on a dit que Gide avait attentivement suivi la gestation. Plusieurs éléments concourent en effet à faire de *Pedigree* le moment idéal pour la réalisation du projet de Gide : au premier chef, l'Occupation, avec le net ralentissement de l'activité littéraire qu'elle entraîne, contribue à faire de ces années une période de latence qui permette à Simenon d'élaborer plus patiemment et plus librement ce qu'il définit lui-même comme sa « grande » œuvre en devenir, celle qui doit lui apporter le crédit qui lui manque. Il n'est donc pas étonnant que Gide soit intervenu dans sa rédaction, qui s'étend sur une période exceptionnellement longue pour Simenon. La nature même de ces interventions confirme l'orientation définie *a priori* dans les pages précédentes : déçu par le premier jet, Gide inspirera à Simenon le passage du récit à la première personne à la narration à la troisième, soit de l'autobiographie au roman. *Pedigree* avait en effet toutes les caractéristiques potentielles d'un grand roman au sens où Gide l'entendait : ampleur, multiplication des personnages sur lesquels se focaliser, absence des habituels événements dramatiques, qui souvent handicapaient Simenon dans le développement de ses sujets, etc.

Il n'en reste pas moins que, de l'avis de Gide, ce roman était un échec — qu'il aurait voulu ne pas voir paraître — et qu'il représente de ce fait une tentative avortée. Cependant, même si Simenon ne sort pas de la guerre avec l'œuvre attendue, André Gide a tout de même cherché à le faire émerger à la Libération, comme l'indique la propagande active qu'il a menée en sa faveur durant ce court laps de temps. C'est en effet le moment idéal pour imposer Simenon : pansant ses plaies, l'espace littéraire est en plein redéploiement ; plusieurs éditeurs ont des difficultés ; la NRF est en péril ; bon nombre d'écrivains ont disparu ou sont sur la touche, dont Céline ; l'existentialisme, dont Gide pressent sans doute l'avènement, ne monopolise pas encore les devants de la scène. Alors donc que la sphère littéraire est en voie de s'organiser selon une configuration nouvelle, il importait de profiter de ce moment de flottement et de tenter de placer Simenon en situation de reconnaissance, ce qui explique sans doute l'espèce de frénésie avec laquelle Gide cherche alors à le faire connaître dans les milieux littéraires.

Avec le recul, on s'avise évidemment qu'il était déjà trop tard, d'autant

que Simenon lui-même n'a pas donné durant cette période une œuvre tranchant suffisamment sur sa production antérieure pour le « révéler » sous un jour neuf, et que, dans un contexte politisé à l'extrême, sa situation n'était guère assurée.

Ce sont sans doute des raisons de ce type qui expliquent le désintéret progressif de Gide pour Simenon à partir du départ de celui-ci pour l'Amérique du Nord. Comme indiqué plus haut, il est clair qu'il n'a pas répondu aux attentes du fondateur de la *NRF*. Mais, plus largement, la conjoncture globale a changé : par son émergence massive, l'existentialisme a non seulement balayé la génération littéraire précédente (que Gide dominait), mais il occupe aussi un terrain dont Simenon aurait pu revendiquer une part, tout en infléchissant vers la politique les termes du jeu littéraire ; de plus, cette émergence consacre dans la foulée les premiers romans des nouveaux chefs de file, parus avant guerre (*La Nausée*) ou durant l'Occupation (*L'Étranger*) et dont on a dit qu'ils faisaient la synthèse des tendances littéraires des années trente vers laquelle Gide avait tenté d'orienter Simenon.

À cette raison d'ordre général s'en ajoutent d'autres pour expliquer la désaffection de Gide : la notoriété de Simenon est désormais suffisante pour qu'il n'ait plus besoin de « découvreur », d'autant que la reconnaissance mitigée dont il bénéficie ne peut guère servir André Gide. Enfin et surtout, Simenon s'installant en Amérique prend une série de dispositions qui témoignent éloquemment de l'orientation définitive qu'il entend donner à sa carrière : il quitte Gallimard pour Nielsen, le jeune éditeur des Presses de la Cité, avec lequel il négocie un contrat de partenariat qu'aucun éditeur littéraire — au sens restreint du terme — n'aurait pu lui concéder ; contre l'avis de Gide lui-même, il fait paraître *Pedigree* avec un fort battage publicitaire ; il reprend également la série des *Maigret* ; il négocie en Amérique d'importants droits de publication, de traduction et d'adaptation pour ses romans. Tout indique donc que, malgré ses protestations et ses annonces périodiques de renouvellement, Simenon a abandonné son ambition d'atteindre la légitimité littéraire stricte et est au contraire décidé à rentabiliser une œuvre qu'il considère comme déjà partiellement constituée. À preuve, il commence alors à faire part de ses considérations littéraires, brocardant la critique française ou présentant à ceux qui l'interrogent sa propre théorie du roman, au demeurant assez sommaire mais efficace dans son principe. Plus significatif encore, il confie à Gide son désir de voir paraître un jour une édition complète de ses œuvres et il lui donne un titre, *Maladies des gens*. Ceci tout particulièrement démontre que Simenon vit désormais sur ses acquis littéraires passés et qu'il est en voie de routiniser une formule romanesque qu'il n'a pu dé-

passer ou renouveler durant la période précédente. Aidé sans doute par l'éloignement géographique, Simenon s'est affranchi de la tutelle exigeante de Gide et s'est dissocié du projet qu'il avait conçu pour lui ; Gide en retour s'est progressivement désengagé vis-à-vis de cet auteur qui avait cessé de répondre à ses attentes.

Considérée sous cet angle, l'intervention de Gide dans la trajectoire de Simenon peut finalement apparaître sans effet. Rien n'est moins sûr cependant. Outre ce qu'il a apporté à l'écrivain liégeois lors de la rédaction de *Pedigree*, Gide a sans doute beaucoup contribué à conférer à l'œuvre de Simenon le statut qui est le sien aujourd'hui : un statut ambigu et hésitant, excentrique dans le panthéon littéraire du XX^e siècle, pour une œuvre qui se situe à la lisière de la légitimité. Gide parlant de ou à Simenon a toujours veillé, on l'a dit, à équilibrer éloges et critiques, le présentant comme un romancier en devenir, c'est-à-dire incomplet et à la recherche de ce subtil progrès qui lui assurerait la reconnaissance. Finalement, c'est bien cette image qui s'est imposée jusqu'à nous, et que Gide a résumée en 1948 dans la dernière mention qu'il fait de Simenon dans son *Journal* :

Les sujets de Simenon sont souvent d'un intérêt psychologique et éthique profond ; mais insuffisamment indiqués, comme s'il ne se rendait pas compte lui-même de leur importance ; ou comme s'il s'attendait à être compris à demi-mot. C'est par là qu'il m'attire et me retient. Il écrit pour « le gros public », c'est entendu ; mais les délicats et raffinés y trouvent leur compte, dès qu'ils consentent à le prendre au sérieux. (Journal 1939-1949, 13 janv. 1948, p. 321).

Quand on connaît le soin que Gide mettait à la rédaction de son journal, conçu pour la publication, on ne peut manquer de considérer cette ultime allusion à Simenon comme une forme de testament, une mise au point définitive de la position de l'auteur vis-à-vis du romancier. À côté du balancement déjà évoqué entre les qualités et les insuffisances de l'écrivain, on remarquera la reprise de la distinction, déjà présente dans la première lettre de Gide (cf. *supra*), entre le « gros public » et les « délicats et raffinés ». La reconduction de l'opposition, dans des termes parfaitement identiques, ne peut être fortuite et doit attirer l'attention sur l'articulation nouvelle que lui donne Gide : autrefois, Simenon était lu « par erreur » par le grand public alors qu'il s'adressait en fait aux lettrés ; dans cet avis ultime, Simenon est cette fois rangé parmi les auteurs populaires, mais avec la caractéristique d'être aussi lisible pour le public restreint de la « bonne littérature ». Dans cette modification finale de la vision que Gide a du statut de l'œuvre de Simenon, c'est tout son parcours critique qui est aussi résumé, tel qu'on l'a décrit. Cette citation arrive donc opportunément pour boucler la boucle, figeant la perception de

Simenon dans l'état qu'elle a conservé aujourd'hui : celle d'un auteur « populaire », mais « distingué », dont l'œuvre s'adresse au grand public tout en possédant certaines caractéristiques cultivées. En cela, André Gide rejoint les tendances récentes de la critique littéraire, intégrant implicitement Simenon dans cette catégorie nouvelle et dont la définition est encore vague, mais dont Simenon est à la fois un représentant atypique et parfait : la littérature moyenne.

Les relations qu'ont entretenues Gide et Simenon sont sans doute un épisode mineur et anecdotique de l'histoire littéraire de la première moitié de ce siècle. À travers elles cependant, tout un contexte littéraire nous est restitué et rendu accessible dans les tendances profondes qui l'animent, les luttes symboliques qui s'y déroulent ou les règles du jeu et contraintes avec lesquelles les acteurs doivent composer pour réussir. Plus prosaïquement peut-être, elles permettent de mieux comprendre ce que fut la trajectoire de Simenon en le saisissant à un moment-clé de sa carrière. Enfin et surtout, elles aident à mesurer quelle fut l'amplitude de l'activité critique d'André Gide et mettent en évidence notamment l'acuité remarquable de sa perception du champ littéraire. C'est tout cet ensemble complexe de variables, constitutif du fait littéraire, que nous avons essayé de décrire ici, à l'aide d'un matériel — lettres, notes de lecture, journaux — qui, s'il se donne souvent sous l'apparence de l'anodin ou de l'intuitif, n'en éclaire pas moins puissamment les enjeux qui ont sous-tendu une rencontre entre deux écrivains que tout semblait séparer.

Je tiens à remercier ici Mme Christine Swings, conservatrice du Fonds Simenon de l'Université de Liège, dont la compétence et la disponibilité m'ont permis d'accéder fructueusement à de nombreux documents que je n'aurais pu consulter ailleurs.

à lire aussi,
dans LECTURES D'ANDRÉ GIDE
(études rassemblées en hommage à Claude Martin, P.U.L., 1994),
pp. 273-82 :

« Gide et Simenon », par DOMINIQUE FERNANDEZ

Gide lecteur de Michaux

par

JEAN-PIERRE MARTIN

Peut-être à la lecture de certains de ces poèmes étranges, absurdes, peut-être avez-vous pensé : Qu'est-ce que cela signifie ? À quoi bon tout cela ?... Oh ! Faites attention qu'on a dit la même chose, d'abord, devant Rimbaud, Lautréamont, Baudelaire même ¹.

« D'elle plus que de personne, j'aime me dire "nous avons été amis". » C'est en ces termes que Michaux évoque la mémoire d'Aline Mayrisch de Saint-Hubert — femme de lettres, passionnée de spiritualité orientale, traductrice de Maître Eckart. On sait combien elle a été liée à Gide. Cette amitié commune a présidé à la rencontre entre les deux écrivains.

Michaux a connu Mayrisch de Saint-Hubert en 1935 par l'intermédiaire de Groethuysen. Depuis, il a été son hôte plusieurs fois au château de Colpach, a participé avec elle, de 1937 à 1939, au comité de rédaction de la revue *Hermès*, dont il fut le rédacteur en chef. Avant de séjourner au Lavandou, où il sera assigné par le régime de Vichy en résidence surveillée (il est encore citoyen belge), il a été hébergé quelque temps chez son amie en 1940 à la Messuguière, à Cabris, dans les environs de Grasse. Il y retrouve à plusieurs reprises Gide qui y a déjà lui-même séjourné de nombreuses fois ².

1. Gide, *Découvrons Henri Michaux* (Gallimard, 1941), p. 47.

2. Ainsi le 27 octobre 1940 : « Michaux fut pendant trois jours l'hôte de Loup dont il est l'ami. Il est assez l'homme de son art : son visage inhumain ca-

Faut-il attribuer à un voisinage fortuit l'intérêt de Gide pour un poète qui n'a pas encore acquis la notoriété ? Cet intérêt est plus ancien. Il n'a pas attendu la guerre pour se manifester. En témoigne en particulier une lettre à Louis Ducreux, datée du 12 juin 1933, où Gide se présente comme « un lecteur très attentif et charmé » de Michaux — ce que confirment *Les Cahiers de la Petite Dame*, « Notes pour l'histoire authentique d'André Gide », dédiés par Maria van Rysselberghe à « Loup », surnom de Mayrisch. Ainsi, à la date du 22 mai 1935, on y trouve cette note à propos de *La Nuit remue* : « Gide a lu aujourd'hui en passant à la NRF des épreuves de Michaux. "Voilà, dit-il, un être profondément doué et que je goûte infiniment. J'aimerais qu'il le sache³." » Et deux ans plus tard : « Je le vois lisant dans *La Nuit remue* d'Henri Michaux. "Je goûte cela énormément, il y en a que j'aurais voulu écrire." Il en lit quelques numéros à Catherine que cela amuse beaucoup. "Je trouve cela plein de poésie, dit-il encore, et plein de qualité⁴." »

À propos d'*Ecuador* en revanche, Gide est partagé. Dans un passage de son journal daté du 7 mai 1937, il dit avoir préféré la dernière partie. Ce que confirme très précisément une note de la *Petite Dame* datée du même jour : « Il entre en lisant *Ecuador* de Michaux. Il me dit : "Je n'ai pas trouvé bon du tout le commencement du livre, tout le temps il décolle, on n'a plus de point d'appui, mais j'ai bien fait de persévérer car à partir du voyage en pirogue, cela devient excellent ; du reste quand il est moins bon, c'est quand il cesse d'être sincère⁵." » C'est en effet dans la dernière partie que les divagations et les fusées font quelques concessions au récit de voyage. On peut imaginer en revanche à quel point l'écriture

che une grande sensibilité, et son esprit prend des directions imprévues et drôles. On regrette son départ. » (*Les Cahiers de la Petite Dame*, t. III, pp. 200-1). Le 18 mars 1941 : « Henri Michaux est arrivé pour huit jours à la Messuguière, et on aime à le retrouver avec ses vues toujours si particulières et ses manières sans ambages de les dire. » (*Ibid.*, p. 231). Le 7 juin 1941 : « Nous descendons en bande et en taxi à Grasse — courses, coiffeur, et y cueillir Michaux arrivé ce matin par le car de Cannes. Michaux plus maigre encore, aussi discret que particulier. Son intelligence fine aux arêtes tranchées prend un grand relief dans cette nature éso-térique et étrange. Très attachant. » (*Ibid.*, p. 249). « Michaux se cache dans la ville Ar Mor à Le Lavandou (Var) et ne tient pas beaucoup à ce qu'on le sache », écrit Gide à Jean de Boschère dans une lettre datée du 24 mars 1942. « Tout comme lui, je m'efforce de protéger mon travail, et n'y parviens guère. »

3. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II (Gallimard, 1974), p. 446.

4. *Ibid.*, t. III, p. 14.

5. *Ibid.*, p. 16.

elliptique et paradoxale des premières pages, où s'affirment de façon provocatrice le malheur et la déception du voyage, a pu en effet déconcerter l'auteur du *Voyage au Congo*. Le « décollement », l'absence de point d'appui, sont précisément caractéristiques d'une entreprise poétique de décentrement. Dans la préface, l'auteur se présente comme « un homme qui ne sait ni voyager ni tenir un journal ». Un poème au milieu du livre intitulé « *Je suis né troué* » relie cette écriture de la déficience à la singularité du sujet, à son impuissance à se conformer, à l'impossibilité de s'abandonner à un bonheur de l'écriture : « J'ai sept ou huit sens. Un d'eux : celui du manque. [...] Je me suis bâti sur une colonne absente. »

Des passages des *Cahiers de la Petite Dame*, datant du 29 et du 31 décembre 1940, confirment en revanche l'enthousiasme de Gide pour *La Nuit remue* :

Il était en train de relire du Michaux : *La Nuit remue*. Il aime décidément beaucoup ça, jusqu'à l'emballement. Il a pris des notes ; il se verrait très bien faisant une conférence sur Michaux, avec lecture. Il lui trouve des dons de langue extraordinaire et une sorte de sincérité dans le saugrenu qui le ravit, une exactitude aussi. [...]

Gide est décidément possédé par Michaux, je le trouve en train de lui écrire longuement. Il nous lit une série de morceaux pris dans la deuxième partie de *La Nuit remue*, et ce qui a paru dans le dernier numéro de *Mesures*. Il les lit extraordinairement bien, on sent qu'il entre là-dedans jusqu'au fond et avec un plaisir énorme. Je ne crois qu'on puisse mieux faire valoir Michaux⁶.

Cet enthousiasme est en effet certainement à l'origine du projet de conférence dont Gide fait part à Michaux. La réponse de ce dernier, adressée du Lavandou, est éclairante en ce qu'elle met l'accent sur le point sensible de la connivence entre les deux écrivains — la conscience d'un rapport particulier entre l'activité littéraire et l'exigence d'une confession qui, excédant le secret biographique, serait pourtant comme un don de soi :

Cher ami,
Il a fallu ce froid et que je prisse la grippe pour ne pas répondre à une lettre telle que la vôtre. Peut-être aussi de la sorte m'en gargarisai-je davantage.

Que votre choix se porte sur Mes propriétés surtout me [illisible], le seul ouvrage dont je ne m'étais pas détaché, la seule écriture également. Ces sortes de confessions ne se font pas. Vous êtes plus savant là-dessus que quiconque. Merci de m'avoir redonné confiance et goût de la chose.

Savez-vous — après ce que vous avez eu la bonté de me dire sur l'idée

6. *Ibid.*, pp. 216-7.

d'une conférence à mon sujet, qui vous était venue, je veux vous le dire, — savez-vous qu'autrefois je ne pensais qu'à dissimuler les volumes que je vous dédicaçais, à tenter de les égarer derrière quelque pile, tant j'avais peur de paraître sous des yeux naturellement amateurs de perfection. Ma façon d'abord peu articulée, et à la va comme je te pousse, ne me donnant pas pleine confiance. [...]

Combien je regrette de ne pas m'être trouvé davantage avec vous à l'abri. On trouve ce séjour à soi si bien adapté qu'on le croit éternel. On ne se prive pas. On ne s'en voit pas sortir. Et peu de temps après... Mais ces jours restent profonds en ma mémoire et m'éclairent et me rafraîchissent votre œuvre.

J'attends la lecture de vos écrits prochains avec un sentiment singulier. Sûrement je vais les entendre tout autres à la fin et particulièrement proches et persuasifs. (La NRF ne m'est pas encore parvenue. Le Lavandou lit peu semble-t-il.)

Vôte par l'admiration et l'amitié⁷

L'Éclaireur de Nice annonçait pour le 22 mai 1941 une conférence d'André Gide au palais de la Méditerranée, intitulée « Découvrons Henri Michaux⁸ ». Le matin même de ce jour, Gide reçut une lettre de la Légion française des combattants. Elle déclarait interdire à « un homme qui s'est fait le champion triomphant de l'esprit de jouissance » de se produire en public⁹. La conférence n'aura pas lieu.

En revanche, cette même année parut chez Gallimard une plaquette d'une cinquantaine de pages qui reproduisait le texte de la conférence¹⁰.

7. Lettre de Michaux à Gide, Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet. Outre cette lettre, la seule trace actuellement accessible de la correspondance entre Michaux et Gide est, à ma connaissance, une carte adressée en réponse à un mot de condoléances de Gide, à l'occasion du décès de Marie-Louise Ferdière (épouse de Michaux), à la fin de l'année 1947 — carte ainsi libellée : *Combien vous êtes gentil de me faire sentir votre présence près de moi en ce moment. Sur les souffrances, sur l'affection, j'ai appris des choses en cette vie, et sur l'amour que peut-être je ne mettais pas assez haut. Mais sur ce qu'est la mort, je n'en sais pas plus, hélas, que si je venais de naître. Cela devient insupportable... mais pas mieux éclairé pour cela. En toute amitié, et l'espoir de vous revoir bientôt.*

8. Selon un témoignage repris dans *Les Cahiers de la Petite Dame*, Roger Martin du Gard se dit « choqué par cette conférence » — ne la trouvant « ni à l'échelle de Gide ni à l'échelle des circonstances » (t. III, p. 245).

9. V. à ce sujet Claude Roy, *Moi je* (Gallimard, 1969), p. 423.

10. Gide eut d'abord l'intention de faire précéder le texte d'un avant-propos où il aurait relaté l'incident — la lettre des légionnaires et sa propre réponse. Il

Gide veut d'abord rassurer : ne s'est-il pas déjà révélé comme un orpailleur au geste sûr — « le premier à signaler au public » Francis Jammes, Jules Romains et Giraudoux ? Michaux est encore peu connu. Or, « il n'est pas de devoir à remplir plus doux pour un aîné que de faire connaître un plus jeune ¹¹. » Que donc le lecteur-auditeur se place sous son autorité, pour apprécier ce qui de prime abord lui paraîtra étrange — et découvrir enfin ce que la critique jusqu'à présent ne lui a guère montré. Et Gide de reprendre de larges fragments de *Mes propriétés*, « poème en prose qui [me] paraît presque confidentiel ». Il présente ainsi le recueil du même nom qui parut en 1929, avant d'être en partie intégré à *La nuit remue* :

Sous le titre de *Mes Propriétés*, nous trouvons réunis des sortes de poème en prose, les seuls, à ma connaissance, où l'auteur parlera de lui directement, mais encore vous allez voir de quelle manière étrange. Par la suite, il jugera décent de se quitter complètement et ne nous donnera plus que des pages d'où lui-même sera absent — je voudrais ajouter : en apparence, car ces pages sont parmi les plus personnelles et une fois que, grâce aux poèmes de *Mes Propriétés*, nous aurons bien trouvé Michaux, nous saurons le retrouver encore dans les poèmes les plus bizarres et les plus, pour ainsi dire, distants de nous et de lui-même. Prenons donc d'abord ceux où il se livre. Ah ! quelle curieuse façon il a de se livrer ¹² !...

La lecture pédagogiquement prudente de Gide se veut propédeutique à une « découverte » de Michaux ; elle ne se risque guère à l'interprétation. Ce qui frappe de prime abord, c'est la façon dont, procédant par longues citations (parfois des poèmes entiers), elle laisse toujours le dernier mot au poète. Comme si la profération des textes se suffisait à elle-même — le charme, le plaisir et l'émotion communicables d'une lecture à haute voix. Et l'on a vu combien Gide éprouvait le besoin de la diction.

Pourtant, cette lecture propose un fil conducteur. Voulant « faire sentir [...] dans le prestigieux visionnaire, dans l'inventeur d'images [...], un homme tout pantelant, vivant, souffrant, un homme enfin comme vous et moi ¹³ », elle perçoit, accompagnant l'imagination de monstres intimes, la basse continue d'une écriture de soi originale. Le commentaire est discret. Il s'efface devant les textes. Il pourrait parfois paraître superficiel.

renonça (v. à ce sujet *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. III, p. 249).

11. Tâche qu'accomplira à nouveau l'année suivante Gide, à propos du roman de Jean Meckert intitulé *Les Coups* — roman plutôt célinien, oublié depuis, récemment redécouvert. Ce qui donne à penser à propos des goûts littéraires de Gide, de leur lucidité et de leur diversité.

12. *Découvrons Henri Michaux*, p. 19.

13. *Ibid.*, p. 25.

Pourtant, quelle intuition ! Celle d'un lecteur idéal, auquel la poésie protéiforme de Michaux lance son appel ; celle d'une entente à demi-mot entre le lecteur et le poète, qui semble s'appuyer sur une commune définition de la « confession » exorcisante par laquelle l'auteur se livre et se délivre sous les formes déguisée de l'allégorie, de la fable ; celle enfin d'une critique affective qui implique une affinité profonde.

La publication de ce petit livre pourrait apparaître comme une consécration pour Michaux. Consécration toute symbolique cependant : la plaquette de Gide fit moins de bruit que deux ans plus tard l'article de Sartre sur Ponge et *Le Parti pris des choses*. et elle n'a pas à notre connaissance été republiée.

Gide inaugurerait pourtant d'une certaine façon (ou bien confirmait, à la suite de Gabriel Bounoure ¹⁴) la tradition naissante d'une approche critique de Michaux (ainsi celle de René Bertelé ou de Robert Bréchon) qui se modèlera sur les exigences de l'œuvre : fascinée par le geste du poète, par le pouvoir qu'il exerce sur le lecteur, par une voix d'autant plus impérieuse qu'elle exhibe sa propre faiblesse, elle tentera de répondre à l'attente de ce que Gide appelait « une sorte d'aventureuse complicité poétique ».

14. G. Bounoure fut en effet le premier critique de Michaux : v. son article publié dans le n° 172 de *La NRF*, de janvier 1928, à propos de *Qui je fus* — repris dans *Le Darçana d'Henri Michaux*, Montpellier : Fata Morgana, 1984.

La réception critique des œuvres d'André Gide en Belgique francophone (1921-1951)

par

CLAUDE DE GRÈVE

On s'en souvient ¹, à la fin de son grand article de 1909, bilan de la carrière littéraire du jeune Gide, comme sur la réception même de ses œuvres tant en Belgique qu'en France, l'essayiste Louis Dumont-Wilden lançait cette prédiction : « Et puis André Gide n'a pas vécu sa dernière aventure ². »

Il ne croyait pas si bien dire ! Les nouvelles « aventures » de notre auteur devinrent telles que son admirateur belge ne put plus subir « l'envoûtement » d'« un des maîtres de [s]a jeunesse », proche de lui au « commencement de ce siècle agité », mais qu'il sentit s'éloigner, comme il le déplore en 1943 dans un ouvrage d'ensemble au titre significatif : *Le Crépuscule des maîtres* ³.

1. V. *Mercur de France*, 16 décembre 1909, et « La réception critique des œuvres d'André Gide en Belgique francophone (1891-1911) », *BAAG* n° 97, janvier 1993, pp. 79-102. Pas plus que le premier, le présent article ne pourra envisager la correspondance comme témoignage de réception littéraire, fût-il indéniable (aspect déjà étudié par d'autres auteurs, tels Pierre Masson et Yun Sun Limet, dans ce numéro (pp. 15-20 et 35-42). J'exprime ici aussi toute ma gratitude à Germaine Goetzinger grâce à qui l'on peut identifier le critique qui signa un article par les initiales « L. St-H. » : il s'agit d'Aline Mayrisch de Saint-Hubert, dite « Loup ».

2. P. 593.

3. Bruxelles : La Renaissance du Livre, 1947.

Ce ne fut pas le cas, on le verra, de tous les admirateurs de Gide. Celui-ci conquiert de nouveaux milieux littéraires et sociaux, de nouveaux horizons d'attente, et inversement il se fit des ennemis de plus en plus féroces parmi les « bien-pensants », exactement ainsi que cela se passait en France.

Un fait est acquis dès avant la Première Guerre mondiale : ce que Dumont-Wilden appelle la « gloire » de Gide, en Belgique ; ses récits lui ont donné accès au public éclairé ; l'ensemble de ses livres, des *Cahiers d'André Walter* à *La Porte étroite*, lui a assuré la reconnaissance des critiques ou du moins ce que Robert Escarpit appelle la « recognition ⁴ ». On peut même affirmer que l'œuvre de Gide était alors bien intégrée au champ littéraire belge francophone.

Durant la période qui nous occupera, de 1921, date qui marque le début de la reconstruction économique de la Belgique qui vient de créer avec le Grand-Duché de Luxembourg l'Union économique belgo-luxembourgeoise et d'une renaissance de l'activité des revues littéraires, à 1951, date de la mort de Gide, coïncidant avec la fin d'une période politique troublée, entre autres, par la « question royale » et précédant l'abdication de Léopold III (le 17 juillet 1951) au profit de Baudouin I^{er}, cette gloire ne se démentit pas.

Il serait aussi fastidieux qu'inutile, dans le présent article, de suivre pas à pas les étapes du rayonnement de Gide dans tous les coins de la Belgique francophone, en Wallonie, à Bruxelles et en Flandre ⁵. Je privilégierai plutôt dans mon développement les débats de plus en plus passionnés et variés que ses œuvres et sa personne, de plus en plus liée à celles-ci, ont suscités. Quelques indices quantitatifs et qualitatifs du succès de Gide, en tant que tel, suffiront.

D'abord si, même sans prétendre à l'exhaustivité, l'on dresse une liste des contributions critiques de la période, on observe que, hormis les premières années de la Deuxième Guerre mondiale, de 1940 (début de la guerre en Belgique) à 1943, seules les années 1931 et 1950 font silence dans la critique sur Gide. Toutes les autres années sont jalonnées d'articles de revues et de journaux importants, à quoi il convient d'ajouter de multiples citations de Gide et de multiples références, — dans ces mêmes organes ainsi que dans des ouvrages généraux, — à celui qui est considéré comme « un maître » ou au moins comme un « grand écrivain ». La

4. V. *La Littérature et le social. Éléments pour une sociologie de la littérature*, Paris : Flammarion, 1970, coll. « Science de l'homme » ; l'auteur préfère ce terme emprunté à l'anglais à l'ambigu « reconnaissance ».

5. V., au sujet de la Flandre francophone, mon article cité note 1.

même liste fait ressortir deux points culminants, l'année 1936, révélatrice pour le public et pour la critique du Gide que nous appelons en 1993 le « compagnon de route » du communisme et de l'URSS, et l'année 1948, consécutive à un événement littéraire de portée internationale, l'attribution du prix Nobel à notre auteur.

Les principales grandes revues belges ou belgo-françaises offrirent leurs colonnes à la critique des œuvres de Gide, notamment le prestigieux *Disque vert* belgo-français, — né en 1921 et qui eut pour premier directeur Franz Hellens à qui s'associa ensuite Henri Michaux, — sous ses différents avatars (dont *Les Écrits du Nord, Nord*), *Le Thyrses*, revue d'art et de littérature, née en 1899 et connue pour son « programme de libre-arbitre », *Le Flambeau*, « revue belge de questions politiques et littéraires », éditée à Bruxelles, et, après la Deuxième Guerre mondiale, par exemple *La Revue vivante*, éditée à Bruxelles et à Paris, autour de jeunes écrivains, et *Marginales*, « revue bruxelloise des arts et des lettres » dont le rédacteur en chef fut Albert Ayguesparse. Journaux quotidiens et hebdomadaires de tous bords, du *Peuple* socialiste, à *Rex* catholique d'extrême droite, en passant par *La Nation belge*, catholique modérée, et *Pourquoi pas ?*, d'orientation libérale, devaient s'emparer tout particulièrement des « aventures » politiques de Gide. Et, bien sûr, il prit sa place dans des ouvrages au sujet du genre romanesque, tels le manuel de Fernand Desonay, — professeur à l'Université de Liège, historien littéraire, — publié en 1943 à Tournai et à Paris, *Clartés sur le roman français*⁶, et l'ouvrage théorique de l'essayiste Nelly Cormeau, *Physiologie sur le roman*⁷, publié à Bruxelles en 1947, mais aussi dans des mises au point sur l'époque comme *Après inventaire* d'Albert Guislain, — auteur d'ouvrages de souvenirs et de voyages, — de 1928⁸, et *Dialogues européens* de Roger Bodart, — essayiste à la recherche d'une définition de l'âme humaine, — de 1950⁹.

Cette présence de Gide, par le biais de sa réception critique, qui sera le sujet du présent article, est étayée, entre 1921 et 1951 par d'autres formes de présence que je me bornerai à rappeler brièvement¹⁰. Des visites périodiques de Gide, dans le pays de ses amis Mockel, Verhaeren et Van

6. Casterman.

7. La Renaissance du Livre.

8. Bruxelles : La Renaissance du Livre.

9. Bruxelles : Éd. des Artistes.

10. Dans un contexte où, comme le note Georges Rency, en 1924, dans *La Nervie*, « nos rapports avec Paris sont devenus aussi multiples que fréquents » (IV, p. 22).

Rysselberghe, se sont accompagnées de conférences, notamment à Bruxelles¹¹, et de contributions à des revues et journaux comme *La Wallonie en fleurs* et *La Nervie*, où, en 1924, il s'associa aux hommages rendus respectivement à Mockel (avril-mai) et à Lugné-Poe (n° 4), *Le Disque vert* où, en 1925, il préfaça un numéro spécial sur Lautréamont et où, en 1934, il publia ses « Feuillettes du Journal » sur son voyage à Syracuse, *Le Soir* enfin, célèbre quotidien bruxellois, où en septembre et octobre 1946, il signait trois articles tirés d'une conférence¹².

Ajoutons à ce rapide bilan quantitatif du succès de Gide que ses livres continuent d'être imprimés à Bruges (à l'imprimerie Sainte-Catherine) et que les éditions bruxelloises du Nord (de Charles De Bruycker) introduisent, en 1937, *La Porte étroite* dans leur collection au titre emblématique « Les gloires littéraires » ; que les théâtres de la capitale accueillent ses œuvres dramatiques ou des adaptations, comme le firent, en 1932, le théâtre des Beaux-Arts pour *Édipe* et en 1935 le Marais-Galeries pour la mise en scène d'une adaptation du *Retour de l'enfant prodigue*.

Comme signes qualitatifs de la « recognition » de Gide à la fois dans le public et dans la critique, il suffira ici de rappeler des témoignages sous forme de bilans des commentateurs belges les plus attentifs à l'itinéraire de Gide et aux courbes de sa réception, tels Dumont-Wilden et, plus tard, Albert Ayguesparse, essayiste marxiste mais aussi romancier, disciple de Charles Plisnier, puis poète d'un lyrisme qui, selon Robert Vivier « rap- pelait parfois Éluard¹³ ».

En 1937, dans un article de l'hebdomadaire à grand tirage *Pourquoi pas ?* (22 janvier, p. 251), Dumont-Wilden peut déjà mesurer le chemin parcouru de ce qu'il appelait une « chapelle gidienne », après la guerre de 1914-1918, particulièrement à Bruxelles, avec sa littérature, ses sentiments, son style « gidien », y compris dans l'ameublement et l'habillement, à « un petit monde qui, sans être jamais une foule, devenait peu à peu un public assez considérable qui débordait les frontières de la France et poussait fort loin ses résonances dans toute l'Europe », enfin aux « foules » de jeunes gens que ses engagements politiques lui conquièrent, fût-ce

11. Aussi bien, par exemple, à l'Union coloniale (23 mai 1926) qu'au Jeune Barreau (24 juin 1946).

12. 12 septembre, « La Leçon de Mallarmé » (p. 1) ; 18 septembre, « Maurice Barrès et la littérature engagée » (pp. 1 et 3) ; 11 octobre, « Le monde sera sauvé par quelques-uns » (p. 1).

13. V. « La Poésie », dans Gustave Charlier et Joseph Hanse, *Histoire illustrée des Lettres françaises de Belgique* (Bruxelles : La Renaissance du Livre, 1958), livre X, pp. 561-84 et p. 577.

momentanément. Se plaçant du point de vue plus particulier du monde des critiques littéraires, Ayguesparse, en 1951, après la mort de notre auteur, non seulement souligne, dans le journal *Syndicats*, « la place exceptionnelle que Gide a occupée dans la littérature française tout au long de la première moitié de notre siècle », mais répare une possible ignorance de ses compatriotes : « On ignore trop souvent qu'il a joué dans les lettres françaises de Belgique un rôle qui fût réellement capital » (le critique cite les poètes symbolistes).

Cela ne signifie pas que Gide fit « école » parmi les écrivains belges des années 1921-1951. Mais, dans les revues et les ouvrages critiques de cette période, il fut l'écrivain français le plus discuté, le plus haï ou le plus admiré, par rapport à d'autres « astres ¹⁴ » comme Valéry, dont nul ne discutait les opinions morales et politiques, ou Roger Martin du Gard, dont nul ne contestait la qualité de romancier et qui s'inscrivit sans heurts dans le paysage littéraire belge.

À la fin de la période ici considérée, en 1951, dans *Le Flambeau* ¹⁵, Fernand Desonay déplore que le numéro de *La N.R.F.* publié en hommage à André Gide soit « la preuve que la critique actuelle témoigne plus volontiers au sujet de l'homme qu'à propos de l'œuvre » (p. 447). Ce constat vaut pour les critiques belges dans leur majorité (dont Desonay lui-même avant cette date !) comme pour les critiques français de la même période.

En effet durant ces années, à la différence de celles qui vont jusqu'à la Première Guerre mondiale, la réception littéraire de Gide se complique. On observe l'enchevêtrement croissant des facteurs externes habituels (politiques, sociaux, littéraires) avec, non seulement la publication d'œuvres nouvelles de l'écrivain, aptes à modifier, voire à bouleverser, l'horizon d'attente du public belge de Gide — dans divers sens — mais l'entrée de Gide dans l'arène politique à un moment, on le verra, où des idéologies extrémistes influent particulièrement sur le climat social et politique du royaume.

Que l'on confondît la plupart du temps l'homme et l'œuvre, puis champ politique et champ littéraire à propos de Gide, rien d'étonnant ! D'une part, en continuité avec son « oser être soi » du 10 juin 1891 ¹⁶, l'homme privé, le « moi » devint le sujet même d'œuvres importantes de Gide comme, indirectement *Corydon*, et, directement, *Si le grain ne meurt* en 1926, puis un *Journal* bien fourni, en 1939. De là à penser que

14. Selon le mot de Georges Thialet, dans *Nord*, juillet 1929, p. 623.

15. N° 6 (5-6). V. plus loin.

16. *Journal (1889-1939)*, Pléiade, p. 20.

toutes les œuvres de Gide étaient des autobiographies, vraies ou déguisées, il y avait un pas que maints critiques franchirent, y compris rétrospectivement, dans des mises en perspective. D'autre part, en 1927 et en 1928, le *Voyage au Congo* et *Le Retour du Tchad*, puis, tour à tour, ce qu'on a appelé, en 1932, l'« adhésion » de Gide au communisme et, en 1936, le *Retour de l'U.R.S.S.*, moins centrés sur l'homme privé, n'en ont pas moins attiré l'attention sur une nouvelle face de Gide : l'écrivain engagé. Par là, on s'en rendra compte, Gide excita une curiosité particulière, apparaissant dès 1932 aux yeux de Dumont-Wilden lui-même comme « une des plus curieuses personnalités de la littérature contemporaine, non seulement en France, mais dans le monde » (*La Nation belge*, 21 décembre 1936). D'autre part enfin, l'absence de « frontière linguistique » entre la France et la Belgique francophone, même en Flandre, eut (à toujours) pour résultat, — sauf s'agissant de marquer une spécificité culturelle de Gide, — de se situer par rapport à la critique française, sinon dans son sillage.

Aussi bien, le débat sur la morale gidienne, qui s'était amorcé en 1903, peu après la publication de *L'Immoraliste*¹⁷ envahit-il la critique belge à partir de 1924, année où éclatèrent les foudres d'Henri Massis. Au point que le problème moral prima sur tous les autres d'un bout à l'autre de la période envisagée et exige que je commence par lui. Ce débat se cristallise souvent autour de l'appropriation possible ou réelle de la morale de Gide par ses lecteurs les plus nombreux, lecteurs implicites des *Nourritures* devenus lecteurs « empiriques » : les jeunes gens.

À partir de 1927, et surtout de 1932, fut associé à ce débat, on s'en doute, un débat socio-politique qui aboutit lui aussi à des images de Gide et à des interprétations de son œuvre souvent opposées.

Est-ce à dire que, à la différence de l'époque précédente, l'artiste fut éclipsé ? Dans une certaine mesure, oui. Les débats sur la morale et sur les engagements de l'écrivain affectèrent alors profondément l'interprétation mais aussi l'évaluation même de l'art du romancier, que Gide rêvait d'illustrer en le renouvelant. Cet art fut à la fois relégué au second ou au troisième plan et controversé.

Seul l'artiste de la langue française fut presque unanimement reconnu, mais encore peu étudié en Belgique, jusqu'à ce que Fernand Desonay prit cette initiative, en 1951.

Telles sont déjà les lignes de force qu'une enquête permet de mettre à jour ainsi qu'une typologie des principaux commentateurs belges de Gide.

17. V. dans le n° précité du BAAG les articles de Y. S. Limet et de Cl. De Grève.

*Gide, « immoraliste », « moraliste à rebours »
ou auteur d'une « œuvre de vie et d'ordination de vie »,
« propagateur d'énergie et de liberté » ?*

La publication d'œuvres comme *Les Caves du Vatican*, en 1914, comme *La Symphonie pastorale*, en 1919, ne suscita pas de réactions immédiates importantes en Belgique, contrairement à ce qui se passait en France, avec Paul Souday et Lucien Maury, par exemple. Il fallut attendre que les effets de la Première Guerre mondiale sur la vie du pays fussent atténués.

Mais on peut attribuer à un Français..., Henri Massis, le rôle de déclencheur d'un « débat » (c'est le terme employé) qu'ouvrit en mai 1924¹⁸ Paul Champagne, essayiste et poète montois, spécialiste de la poésie idéaliste et symboliste. L'essayiste publia dans la revue *La Flandre littéraire*, éditée à Ostende et à Bruges, un article décisif pour toute une période : « André Gide. À propos des jugements de Massis » (n° 10, pp. 426-8).

L'auteur de l'étude « André Gide ou l'Immoralisme » est certes campé sans complaisance comme un « critique dogmatique », un « moraliste » qui juge plutôt qu'il n'explique, souvent violemment, injustement. Ayant rappelé les accusations de Massis contre Gide, notamment comme démoralisateur de la jeunesse par son « individualisme extrême » et comme « hérétique et démoniaque », le critique belge les nuance plus qu'il ne les réfute.

Il admet que c'est « sans doute une curiosité dépravée qui porte Gide à scruter avec amour la pensée incohérente de Blake et de Nietzsche [...] et l'évangélisme barbare de Dostoïevski » (p. 427), même s'il invoque, à la décharge de Gide, l'évolution de l'art moderne qui « se plaît à étudier les parties obscures, insalubres et redoutables dont les classiques avaient fait leur sujet unique mais dont ils n'avaient voulu connaître que les sommets radieux » (*ibid.*).

C'est à l'aide de trois « formules » que Champagne se fait fort d'éclairer ses lecteurs sur ce que Massis appelle « l'individualisme gidien », avant d'émettre son « jugement » personnel. De ces formules je retiendrai ici des termes qui allaient faire fortune dans la critique belge : 1° l'idée qu'être libre, être soi s'associerait chez Gide à un effort pour « retrouver sous le moi social, le moi primitif, notre vraie personnalité » ; 2° le refus de « choisir entre les tendances de sa chair, de son cœur ou de son es-

18. Henri Massis avait « abattu » les *Caves* dès 1921 (v. *Journal*, p. 708).

prit » ; 3° le « rejet » de l'action. Champagne, pour qui « l'homme [Gide] est une synthèse de contradictions » (p. 428), en relève quelques-unes qui tendent toutefois à modérer l'intransigeance du critique français. Selon Champagne, « poussé par la haine romantique de la règle [...], André Gide passe de l'immoralisme à l'ascétisme » et coexistent en lui « l'amour de la nature le plus simple, le plus païen » et « les sécheresses de l'intellectualisme » (*ibid.*).

Le « jugement » de Champagne n'est, on peut s'y attendre, ni une approbation ni une condamnation de Gide : « En bref, [cette pensée] n'a pas le sens de la mesure parce qu'elle a perdu le sens de la règle. Mais telle qu'elle est, je la crois probe. » Il en donne pour preuves dans *Prétextes* le refus par Gide du sectarisme de Gourmont et ses propos de « La Marche turque » sur la beauté de la civilisation occidentale, propos porteurs de l'espoir que Gide retrouve son sens de la mesure et « le sens divin des lois » !

Ce « débat » devait se poursuivre durant de longues années entre, pour simplifier provisoirement, ceux qui se mirent du côté de Massis et ceux qui restèrent ou se mirent du côté de Gide, avant que la publication du *Journal* en 1939 ne substituât des études de la morale gidienne à des images et à des jugements sommaires. Sans que ceux-ci eussent disparu...

La tendance à emboîter le pas à Massis s'amorce, dès juillet 1924, dans le quotidien *Midi*, pourtant laïc, par deux longs articles, l'un du 7, d'un certain Marc-Antoine, l'autre du 10, de Johanès, intitulés respectivement : « M. Gide et l'immoralisme » et « De l'immoralisme ». Elle atteint son apogée dans la revue *Construire*, « mensuel d'engagement chrétien » publié à Louvain, en février et mars-avril 1949 dans un très long et virulent article d'Olivier Perceval, intitulé « André Gide ou le réformateur de l'humanisme chrétien ». Le quart de siècle qui sépare ces deux dates a été marqué de contributions de critiques de tous bords, d'Albert Guislain, souriant flâneur, à Victor Larock, polémiste et militant socialiste, futur directeur du *Peuple* (1944-1954) et futur ministre, — du Commerce, des Affaires Étrangères et de l'Éducation nationale, — à Louis Dumont-Wilden, libéral, qui devint directeur-gérant du *Pourquoi pas ?*, contributions qui, pour être moins hargneuses que celle de Perceval, n'en sont pas moins des mises en garde morales ou moralisantes contre « l'influence » de Gide.

Les deux articles de *Midi*, dont le premier a été écrit à l'occasion de la publication « coup sur coup » de trois volumes (non cités, mais il s'agit de *Dostoïevski*, *Incidences* et *Corydon*), s'accordent pour fustiger la « séduction » sur les « jeunes gens fatigués » de l'après-guerre de « l'immora-

lisme » de Gide tel qu'il s'est exprimé dans... *L'Immoraliste* et dans *Les Nourritures terrestres*. Et, si Marc-Antoine, pour faire bonne mesure, se réfère à Jacques Rivière et à Henri Massis avant de formuler ses opinions, ce n'en est pas moins ce dernier qui l'inspire. Certes, il reconnaît que l'attitude de Michel puisse nous renvoyer à « nos propres pensées », à la part de « mauvais instincts » comme de « bons desseins » qui existe dans « tout être humain ». Mais l'impulsion est donnée qui identifie Michel à Gide : « *L'Immoraliste* est un roman qui a les allures d'une autobiographie ». Quant aux *Nourritures terrestres*, lues par les deux journalistes comme l'expression directe de Gide, elles ne feraient que conforter dans leur mode de vie les jeunes générations « à qui la guerre a appris à jouir de toutes les voluptés » (Marc-Antoine). Après avoir épinglé parmi les conseils de Ménalque ceux qui prônent la connaissance de tous les « vices » et du « péché », Marc-Antoine insiste à nouveau sur la séduction pernicieuse de ces « théories où la sincérité frôle le cynisme ».

Sans prétendre se livrer à un « sermon laïc », mais au nom d'un certain ordre social, Johanès renchérit, qui ajoute, à la jouissance amoureuse sans frein comme conséquence de « l'immoralisme » de Gide, la liberté en affaires, autrement dit les fortunes édifiées au marché noir ! Et d'accumuler les étiquettes : « l'immoral M. Gide », le « nouveau prophète » qui « prêche le culte des sept capitaux », le « héraut de la décadence contemporaine ». Et de prédire lui-même : « à moins qu'il ne soit — ne vous étonnez point : il est parfois déconcertant — à moins qu'il ne soit un *prédicateur révolutionnaire* ¹⁹. Si nous étions de ceux qui depuis longtemps appliquent ses théories, nous le tiendrons [*sic*] en défiance, puisqu'il veut partager leurs jouissances ».

Précisément, un peu plus tard, en 1928, Albert Guislain, ce « hument » comme l'appellera Fernand Desonay ²⁰, règle ses comptes avec d'anciens « chefs » tels que Gide, par le biais d'un recueil fictif, *Après inventaire*, de lettres d'un Belge, François Lokray à un Français, Alexis de Ponthieu. Dans la lettre XX (pp. 126-35), le Belge, après s'être identifié au Daniel Fontanin de Roger Martin du Gard, pour avoir subi « l'enchantement » des *Nourritures terrestres*, affirme qu'il n'a pas, quant à lui, succombé. Il invoque alors sa qualité de Belge (dont il s'approprie un portrait stéréotypé) : « de plus, notre force morale nous met en garde tout de même. Plus de bon sens, plus d'équilibre, plus de lenteur à se mouvoir. Mes amis sont belges, ne l'oublie pas » (p. 129).

19. C'est moi qui souligne.

20. V. « La Critique et l'essai » dans G. Charlier et J. Hanse, *op. cit.*, livre X, pp. 611-27 et 622.

À Gide, comme à Maurras, il reproche d'avoir « prêté peu d'attention au problème moral », et, sous la forme d'une familiarité épistolaire, il n'en est pas moins sévère pour Gide que les premiers adeptes belges de Massis. Il reproche à Gide les airs religieux (« protestants », « évangélistes ») dont il masquerait ses intentions : « Quelle duplicité ! Il l'étalera, plein de cynisme, mais plus tard seulement dans *Les Caves du Vatican*, dans *Corydon*, dans *Les Faux-Monnayeurs* » (p. 131). Sans fournir plus de preuves, Guislain multiplie lui aussi les images-chocs : « enchanteur pourrissant » (p. 130), « pilote pervers », « apôtre bizarre de la vie palpitante et dérégulée » (p. 131), et les raccourcis quant à l'influence de Gide sur la jeunesse : « Dans quel état ne reviennent-ils pas [les disciples de Gide] ? Petites fripouilles frottées de lettres, pédérastes ou spécialistes de l'entôlage et de l'escroquerie, ils ont vraiment appris à vivre ! Nathanaël est devenu Lafcadio. » (p. 132).

Posant, ainsi que les précédents commentateurs, l'alliance du « cynisme » et de la « sincérité » comme typique de la morale gidienne, Victor Larock donne malgré tout, en 1934, une tournure plus sérieuse au débat en publiant dans *Le Flambeau*, une « dissertation académique » lue « à la séance de rentrée de l'École des Hautes Études de Gand » et intitulée : « Trois moralistes européens » (novembre, pp. 524-54). Les circonstances peuvent expliquer, selon l'auteur, « la façon appuyée de certains traits et le caractère elliptique et sommaire de cette brève synthèse » (p. 524). J'ajouterai que le public de l'École en question, fondée en 1930 en réaction contre la flamandisation de l'Université de Gand, et toujours en activité en 1993, était alors composé essentiellement de membres de l'aristocratie et de « l'élite bourgeoise » de Gand, seuls francophones, toutes opinions philosophiques confondues, mais, comme le rappelle, non sans humour Larock, tous « bien-pensants » (p. 525).

Gide est étudié ici à travers ses œuvres, comme le troisième d'une « illustre mais inquiétante trinité » dont les deux autres sont Shaw et Freud. Leurs œuvres illustreraient ce que Larock appelle d'abord « une philosophie ou tout du moins une manière de penser d'extension européenne, certaines idéologies européennes » ; puis, plus clairement, « les théories les plus subversives ». Larock justifie à diverses reprises son exposé par le choc salutaire qu'il compte provoquer entre les « morales ouvertes » des trois auteurs et la « morale close » des lecteurs du *Flambeau* comme de ses auditeurs gantois...

Larock consacre une dizaine de pages (pp. 543-54) à « cette attirante et inquiétante figure d'André Gide qui a exercé un prestige si fascinant sur plusieurs générations de jeunes intellectuels, et que Robert Curtius a appelé le porte-voix de l'esprit européen » (p. 543).

Revendiquant son originalité par rapport à des critiques français comme Henri Massis, Charles Du Bos, Léon Pierre-Quint et Ramon Fernandez qui ont, selon lui, analysé les idées morales de « l'auteur des *Nourritures terrestres*, « avec des bonheurs divers », Larock, résumant ainsi en quelques lignes l'évolution de Gide, se « borner[a] à suivre dans ses démarches sinueuses autour de quelques points de morale essentiels ce moderne Jean-Jacques, ce nomade impénitent de la pensée, qui, parti de l'individualisme le plus radical et de l'égotisme le plus absolu, a fini ces derniers temps par se découvrir communiste et se faire le propagandiste de Moscou » (p.543).

Avant d'évoquer « le sens de la conversion au communisme de Gide » (deuxième critère d'appréciation de Gide à partir des années 1930), Larock se propose d'examiner « la position de Gide en face de la morale traditionnelle, en particulier à l'égard de la famille et de la société, puis sa théorie de la disponibilité et de l'acte gratuit » (p. 544).

Partant, sans en mentionner le titre, des *Pages du Journal* déjà publiées, et plus particulièrement d'une pensée de Gide sur les fidèles d'un temple de Neuchâtel, dont l'écrivain aurait voulu « fouiller les tiroirs du bas ²¹ », et des *Nourritures terrestres* où, selon Larock, « la morale est une dépendance de l'esthétique » (p. 544), le critique n'hésite pas plus que ses confrères français à identifier Gide et ses personnages pour étayer « l'égoïsme supérieur » de leur créateur (p. 546), selon une procédure que Gide dénonce pourtant sans relâche dans son *Journal*. Ainsi les propos d'Édouard sur la « décrystallisation » de l'amour dans le couple refléteraient les opinions de Gide, et Larock emprunte à Lafcadio et à Protos la métaphore des « crustacés » pour illustrer la critique gidienne du « traditionaliste », du « nationaliste » ou du « conformiste », dans la société contemporaine (il faut ici noter que Larock ne donne pas les titres des romans dont ces personnages sont les héros, signe, pour le moins, que les Belges francophones étaient censés les connaître).

Après avoir, comme Paul Champagne, fondé « l'hédonisme » de Gide sur, entre autres, le refus de choisir et la liberté comme « abstention dans l'absence », d'après *Paludes*, *Les Nourritures terrestres* et les *Pages du Journal*, Larock revient, à propos de l'acte gratuit, à une identification de Gide avec ses personnages, Prométhée et, bien évidemment, Lafcadio. Ainsi, en 1993, pouvons-nous être atterrés de lire : « C'est ainsi qu[e] Gide] a été amené à tolérer l'action dans une certaine mesure, dans la mesure où elle est gratuite, c'est-à-dire sans autre fin qu'elle-même » (p. 550). D'où, à ce sujet, cette conclusion... logique du point de vue de La-

21. « Le tiroir d'en bas », *Journal*, 1^{er} mai 1927, p. 835.

rock : « L'humble bon sens suffit à nous persuader qu'il y aurait quelque danger à enseigner la théorie de l'acte gratuit dans les écoles » (p. 551) !!!

Cette confusion entre Gide et ses personnages fut le fait d'autres critiques éminents et considérés, cette fois catholiques modérés comme Fernand Desonay, dans un manuel, déjà cité, publié en 1943, puis dans un recueil de notes de critiques, *Dépaysements et impressions*, publié à Liège en 1945, et libéraux comme L. Dumont-Wilden, dans une série d'écrits allant de 1932 à 1947.

Dans son manuel de 1943, Desonay se trouve en accord avec « l'indicateur moral » des éditeurs de la collection « Clartés sur », lorsqu'il évalue *La Symphonie pastorale* comme un « admirable roman ». Mais les autres romans de Gide ne prôneraient, du point de vue moral, qu'un « dilettantisme souverain » (p. 58) et la théorie « de l'individu-curiosité », qui « nous ramène plutôt à Dostoïevski » (p. 59). Ainsi, Desonay, comme Champagne en 1924, dénonce dans les romans de Gide comme dans ceux de Dostoïevski une galerie de « dégénérés », de « névropathes », voire « un musée des horreurs ». Ce que le professeur Desonay reproche lui aussi à Gide, reproche développé dans *Dépaysements...*, c'est sa responsabilité auprès des jeunes générations : « Les postulats gidiens de la responsabilité totale et de l'individualisme sans nul frein ont engendré le mal de l'inquiétude » (p. 60). Avec, selon lui, pour conséquences chez les générations de 1920 à 1930, « une certaine façon de dire "non" aux lois de la vie et de l'ordre [...], de prôner l'acte gratuit » (*ibid.*). Dans *Dépaysements...*, face à ce « pis aller » que serait l'inquiétude dans une littérature moderne « en état de déséquilibre » et où Gide serait « un patron plus dangereux » que Mauriac parce qu'il a donné un aliment à cette inquiétude, Desonay invoque en dernier ressort Claudel, Dieu, le Christ et le catholicisme !

Le chaleureux critique de Gide qu'avait été Dumont-Wilden fut stimulé par les prises de position politiques de Gide, — j'y reviendrai, — pour, dès 1932, évaluer l'œuvre de notre auteur du point de vue moral, y compris, par ricochet, certains textes d'avant 1914. Même devenu plus serein, en 1943 Dumont-Wilden devait rester tout aussi sévère quant au Gide « moraliste ».

Le 4 juillet 1932, dans le quotidien catholique modéré *La Nation belge*, Dumont-Wilden s'en prend d'abord à « André Gide, prophète du front commun ». Puis il glisse rapidement vers les questions morales, déplorant l'égoïsme de Gide, de ce fait moins créateur de personnages que « créateur de valeurs » (selon une formule de Nietzsche). Mais lesquelles ? « Mais ce ne sont pas précisément des valeurs bienfaites. De *L'Immoraliste* aux *Faux-Monnayeurs*, il y a dans toute son œuvre, même

dans ses souvenirs intitulés *Si le grain ne meurt* une sorte de curiosité malade de ce que les bonnes gens appellent tout simplement le mal. Il l'étale du reste avec une parfaite sincérité. » Auprès de laquelle, précise-t-il, celle de Rousseau apparaîtrait comme pudique.

Surtout, à propos des *Faux-Monnayeurs*, Dumont-Wilden lance une image qu'allaient amplifier des critiques moins « modérés » et qui allait devenir canonique chez certains : « Mais le plus curieux, pour ne pas dire le pire, c'est qu'il y a dans cette complexe nature d'artiste, et de *moraliste à rebours*²² quelque chose de néronien ». Dumont-Wilden fonde ses dires sur le personnage d'Édouard, « qui n'est autre que Gide » [*sic*], « voyeur pervers » du monde des adolescents.

Plus tard, le 22 janvier 1937, Dumont-Wilden, devenu un des directeurs du *Pourquoi pas ?*, intitule son éditorial « André Gide ». Pourquoi cet honneur ? L'éditorialiste part de la déception que fut, on le verra, pour certains Belges, la publication du *Retour de l'U.R.S.S.*, avant de rappeler l'évolution de Gide, dans sa carrière et dans sa notoriété. Mais, si le contenu et le ton des paragraphes sur la famille de Gide et sur ses premières œuvres jusqu'à *La Porte étroite* incluse, rappellent ceux de son bilan de 1909 dans le *Mercure de France*, le reste traduit le malaise du critique face aux œuvres de confession qui suivirent et que, selon lui, seul le style sauverait de « l'insoutenable » : « Il s'évadera de cette atmosphère éthérée (celle de *La Porte étroite*) en publiant *Corydon*, étonnante confession d'un adepte de "l'amour qui n'ose pas dire son nom". Dès lors, c'en est fait de la pudeur. » (p. 252).

Cette fois, Dumont-Wilden croit devoir assimiler tous les personnages de Gide à Gide lui-même, dans ses sincérités successives, jusqu'à « l'immoralisme de Lafcadio », que la jeunesse d'après la première guerre aurait pris au sérieux. « Et voilà ce qui fait sa séduction et son danger. Car Gide est un auteur dangereux » (p. 253). Une autre image en découle, celle du « corrupteur de la jeunesse ».

Enfin, en 1943, dans son livre publié en 1947, *Le Crépuscule des maîtres*, né de la nécessité d'un « examen de conscience » et de révision de ses admirations de jeunesse, « révision des valeurs spirituelles qui ont fait la trame de [sa] vie intérieure » (p. 13), Gide apparaît comme le dernier d'une liste de « prophètes de la décadence », de « maîtres de la pensée française²³ » dont il s'agit d'évaluer la responsabilité morale dans les désastres successifs qui ont déchiré la France jusqu'à « l'écroulement

22. C'est moi qui souligne.

23. Chateaubriand, Hugo, Renan, Taine, Anatole France, Barrès, Laforgue et Maurras.

de 1940 » (p. 12). Plus précisément, le chapitre sur Gide clôt des années de méditation sur un contexte de ruines où « les religions les plus anciennes, les idéologies les plus agissantes vacillent » (p. 14). Écrit, donc, moins à chaud que les articles ci-dessus évoqués, ce chapitre est placé sous les signes à la fois de la fidélité et de l'éloignement : de la fidélité de celui qui ne renie pas la « séduction » qu'ont exercée sur lui les premières œuvres de Gide, ni « l'esquisse fervente » qu'il dessina de Gide en 1909 et qu'il reproduit au cœur du chapitre (pp. 189-99) ; de l'éloignement de celui qui n'a pu accepter l'évolution de Gide vers une « impudeur calculée » (p. 187).

Parmi les « retouches » à son esquisse de 1909 sur la morale gidienne, qu'il nomme « gidisme », nous retrouvons à propos des *Caves du Vatican* et des *Faux-Monnayeurs* les mêmes identifications qu'en 1932 et en 1937 entre Gide et ses héros. Ce, même si Dumont-Wilden prend ses distances envers Massis, « s'érigeant en grand juge de la littérature au nom de ses certitudes catholiques et requérant contre lui en des termes de procureur de l'Inquisition » (p. 201). « Convenons plutôt, — nuance-t-il plus loin, — que les livres de Gide ne doivent pas être mis entre toutes les mains. » (p. 203). (Mais notre auteur l'aurait-il souhaité ?) Ainsi, dans *Les Faux-Monnayeurs*,

œuvre assez déplaisante à cause de son affectation d'insensibilité, mais significative, il s'agit cette fois, à propos de l'histoire vraie d'une escroquerie de collégiens, de la peinture d'un milieu d'adolescents, libérés de tout frein moral, d'immoralistes instinctifs, gidiens à l'état pur dont la perversité ingénue ravit l'explorateur des bas-fonds de conscience qu'a toujours été l'auteur des *Nourritures terrestres*, l'admirateur de Dostoïewsky. (p. 204).

Toutefois, s'élevant, dans son livre, à des considérations plus générales, l'essayiste situe ses propres réactions d'adulte à Gide au sein d'un débat sur les rapports entre l'individu qui a pu sentir « bouillonner en lui les instincts et les passions des adolescents de Gide » (*ibid.*) et l'« animal social » qu'on est censé devenir. C'est, démontre Dumont-Wilden, ce que Gide, dans une sorte « d'héroïsme anti-social », n'a pas voulu admettre, poussant à l'extrême « l'illusion de la liberté intérieure », mais « sans se soucier du dangereux sillage qu'il laissait derrière lui » (p. 203). (« D'assez inquiétants petits monstres », ainsi les caractérise-t-il, sans les précisions de Guislain !). Les reproches essentiels qu'adresse le Dumont-Wilden de 1943 à Gide tiennent en deux phrases : « Je n'aurais pas trouvé chez Gide les raisons de vivre et d'espérer que je demandais à mes anciens maîtres, à mes amis de jadis, que je demandais notamment à Barres » (*ibid.*), et « Gide prolongeant indéfiniment une jeunesse réfractaire, n'a jamais voulu vieillir... » (p. 204).

Point de nostalgie, ni de nuances, ni de recherche de quelque explication à l'évolution morale de Gide dans la page d'Émile Leeman sur « L'influence d'André Gide », publiée le 14 juin 1935 dans *Rex*, du tristement célèbre Léon Degrelle, ni dans le long article du très catholique Olivier Perceval, publié en 1949 dans *Construire* (février, pp. 17-27, et mars-avril, pp. 61-76). Le journaliste de *Rex* qui n'en était encore que dans sa phase ultra-catholique, — avant son ralliement au nazisme, — ne fait que mettre en garde les lecteurs contre la « mortelle étreinte » de Gide et leur « jeter un cri d'appel afin qu'ils franchissent l'abîme qui nous sépare » (les lecteurs de Gide et les catholiques). Se fondant sur *Les Nourritures terrestres*, réservoir des « idées maîtresses de Gide », le critique dénonce chez celui-ci « une fausse interprétation de l'Évangile » et une « anarchie spirituelle », détruisant non seulement la morale mais la conception chrétienne de l'être... Dans *Construire*, l'attribution à Gide, et non à Mauriac, du prix Nobel et « l'exécution » par le jury d'exégètes comme Massis ou le chroniqueur littéraire de *La Libre Belgique* (quotidien catholique) déchaîne chez Perceval un réquisitoire contre Gide avec, en contrepoint, un plaidoyer ardent pour Massis. Aussi bien, tout au long de l'article, en cinq parties, — « Adresse à mon frère chrétien », « L'inverti ou le moraliste à rebours », « Le Narcisse », « Le Socrate à rebours ou le perversitiseur » et « Métaphysique et gidisme », — alternent citations de Gide, tronquées sans avertissement ou forcées dans leur portée, et citations de Massis, « un écrivain de génie [sic], authentiquement catholique » (p. 18), dont le critique belge reprend à son compte les épithètes appliquées à Gide : « démoniaque », « danger public », « perversitiseur ».

D'emblée, Gide est diabolisé, présenté comme avant tout un révolté « contre Dieu » et comparé rien moins qu'à Lucifer. Puis, c'est par une habile stratégie que Perceval amène sa condamnation morale, associant au « dégoût » du catholique son « ennui » de lecteur : « Plus d'une fois j'ai voulu renoncer : monotone, retors, lassant, presque toujours insipide, cet insaisissable Protée bafouant tout ce que j'aimais : métaphysique, morale, religion, et jusqu'à l'esthétique. Oui, l'art aussi. » (p. 18). Et d'étayer ce prétendu refus de l'art chez Gide, comme expression du vrai, par une citation isolée des *Œuvres complètes* (IV, p. 193) sur l'art comme flatterie, masque, hypocrisie²⁴.

Longuement, Perceval déduit de « la bataille de Gide contre Dieu » sa

24. Il suffit de lire ou de relire l'article d'où ces mots sont extraits, « De l'importance du public », pour les replacer dans leur vrai contexte, combien plus nuancé.

déification du moi, en particulier du « moi charnel » (p. 23). Mais, à la suite, cette fois, de Buchet, c'est moins dans l'homosexualité de Gide que dans son narcissisme qu'il voit l'élément fondamental de la personnalité de l'écrivain... donc de l'œuvre, d'où cette étrange transmutation ou faux rébus de titres :

Détail piquant : un instinct sûr lui a dicté, pour titres à ses ouvrages, les mots les plus autobiographiques : Gide aura été un Narcisse qui s'admire en un Journal, un nourri du terrestre, un immoraliste, un pseudo-critique (sauf peut-être en musique) pour qui l'autre est un prétexte à parler de soi, un Corydon, un faux-monnayeur, un prodigue à rebours, sans repentance et corrupteur. (p. 25).

C'est aussi par une citation forcée tirée du *Journal* (et correspondant en fait à un « retournement » de Gide) que Perceval définit le contenu de ce narcissisme : l'ennui du tête-à-tête avec soi-même. Et c'est de la formule « Narcisse-Gide », répétée avec complaisance, que Perceval peut passer vers celle de « l'inverti ou le moraliste à rebours » (p. 61). Il glisse toutefois rapidement de l'inversion sexuelle vers ce que Charles Du Bos a appelé « l'inversion généralisée, la nouvelle morale "le bien, c'est le mal, le mal, c'est le bien" » (p. 63). À l'appui de cette démonstration et d'une dénonciation de Gide comme « démolisseur » et comme « faux-monnayeur », son adversaire dépèce toutes les œuvres, ne faisant même pas grâce, comme Dumont-Wilden, à *La Porte étroite*, « habile et larmoyant pamphlet contre la vertu et un certain héroïsme spirituel » (p. 64).

« Socrate a reçu la ciguë. André Gide a reçu le prix Nobel » (p. 66). En exergue à la partie sur « Le Socrate à rebours... », ces mots en donnent le ton. Toujours comparé au « singe de Dieu », au « Diable », Gide est alors dénoncé dans la mission de corrupteur de la jeunesse qu'il se serait donnée. « Pernicieuse », « dangereuse » : reviennent ces épithètes sur l'œuvre dont Perceval ne donne qu'un exemple (qui porte la confusion à son comble !) : celui du suicide de Boris dans *Les Faux-Monnayeurs*. Pour ce critique, même l'amour de Gide pour « Emmanuèle », seul sentiment dont il lui sait gré, ne l'aurait pas empêché de la corrompre ni, malgré l'influence de celle-ci, de corrompre autrui... par la seule publication de ses livres.

« À rebours », c'est aussi ainsi que le polémiste catholique qualifie la métaphysique gidienne, parce qu'elle a substitué aux notions chrétiennes « de péché, de contrition et de pardon » une « métaphysique du moi ». Après Massis, Perceval appelle à la rescousse Maritain, puis le théologien Garrigou-Lagrange, pour condamner chez Gide une morale de la « nature », donc « sans finalité ».

Peut-être toutefois la conclusion, intitulée « Moi, lecteur de Gide »,

explique-t-elle la violence du ton de l'article : retournant contre lui-même toutes les accusations portées contre Gide, de même que contre l'époque, dont Gide serait « plutôt le témoin », il termine par un paragraphe d'où il fait ressortir deux phrases en capitales : « SI J'AI QUELQUE CHOSE CONTRE GIDE, C'EST CONTRE LE PÉCHÉ QUI EST EN MOI RACONTÉ PAR LUI » et « GIDE SERAIT MOINS DANGEREUX S'IL NOUS ÉTAIT FRATERNEL » (p. 76).

À mêmes sentiments de fraternité, attitudes opposées. Tant en 1934 qu'en 1948, la morale de Gide eut des avocats reconnaissants, comme Lucien Jublou, dans *Le Disque vert*, et le tendre poète, frotté de surréalisme, Paul Février, dans un numéro d'hommages à André Gide rendus au nouveau Prix Nobel par la revue *Marginales*. Les deux articles portent sur *Les Nourritures terrestres*²⁵. Pourquoi ce livre ? Rien d'étonnant que le deuxième article commémore les *Nourritures...* à l'occasion de leurs « cinquante ans ». Mais le premier ? D'un article à l'autre on peut expliquer ce choix commun.

Les deux articles procèdent du souvenir d'une lecture qui a marqué la jeunesse de leurs auteurs, qui a su répondre à « l'inquiétude » de chaque époque, comme aux hésitations et aux révoltes de « l'être neuf ». L'un et l'autre, s'identifiant au jeune homme qui « reçut » les *Nourritures* comme une « lettre intime », en louent la probité et le ton direct. Jublou, après avoir distingué ce livre de « tous les livres qui sont les artifices du cœur et les palimpsestes de la terre » (p. 281), loue Gide d'y « communier chaque instant et partout » (*ibid.*) et même d'avoir « communié toute sa vie ». Rien de démoniaque, au contraire, dans le portrait de Gide proposé par Jublou : « Tout en sentiment, il atteint beaucoup d'êtres, même les médiocres, et confère à tous une lumière qui est une lumière terrestre » (p. 282). D'où le titre de « médiateur » qu'il lui décerne plutôt que celui de « réformateur ». Jublou souligne les limites terrestres, le manque d'angoisse, selon lui, et de « prescience » de Gide, qu'il relie à « l'hérédité protestante » de celui-ci ; mais pour en déduire le profit moral ; nous réconcilier avec la « terre des hommes » (pp. 261-85) : « André Gide ne nous a pas apporté un monde, un monde qui serait le sien par exemple, mais "notre terre" parée de tous ses bijoux et de ses étoffes les plus riches » (p. 285).

Certes, les deux admirateurs des *Nourritures* recourent à des tons différents, celui de l'hymne chez Jublou, célébration ponctuée par le refrain

25. « André Gide et *Les Nourritures terrestres* », 1934, pp. 280-6 ; « *Les Nourritures terrestres* », janvier 1948, pp. 133-9.

« L'œuvre de Gide est absorbée », celui de la plaidoirie chez Février, qui s'oppose d'emblée aux chercheurs de médailles et d'ordre, aux « familles à croupetons sous les Beaux principes », aux « prophètes de la Désespérance, tuteurs d'éteignoirs » (p. 134). Mais tous deux, pourtant à quatorze ans de distance, s'accordent sur l'humanisme, ou tout simplement l'humanité, la générosité de Gide qui a su apporter à la jeunesse la joie, le bonheur, ce que le premier appelle « une grande fête pour notre cœur » (p. 282) et le second « ce verger de délices » (p. 134).

Bien loin des anathèmes de Massis et de ses disciples, Jublou vante dans les *Nourritures* des vertus bouleversantes chez les êtres jeunes et « qui ont l'âme plus grande que le corps » (p. 285) et les définit, lui, comme une « œuvre de vie et d'ordination de vie » (*ibid.*).

Plus polémique, afin de justifier l'attribution à Gide du prix Nobel, Paul Février s'attache à rectifier des jugements sur la « disponibilité » et sur « l'individualisme » gidiens.

À la « disponibilité gidienne, tant décriée » (p. 135), parce qu'on l'a confondue avec l'abstention, le refus de l'action, Février, jusqu'à la fin de son article, oppose ce qu'il considère comme le « message » des *Nourritures*, l'exaltation de tous les possibles de la nature humaine, en continue création, la « confiance en l'homme » (p. 139). Lors même, « la joie est un rigoureux apprentissage, de toutes parts contrarié. La joie est difficile. » (p. 134). S'appuyant sur la préface de 1927 et sur une « phrase-clé dont certains ne semblent compter pour rien la restriction : "Que chacun suive sa pente, mais en montant" », le critique s'attache plus généralement à montrer ce que « l'évangile de la chair » que sont selon lui les *Nourritures* suppose d'« exigence de soi » (p. 137). À la différence des détracteurs de Gide, Février assimile la disponibilité gidienne à « l'amour », à la « tendresse pour les êtres et pour les choses », englobant cet « amour de la vérité », celle du « cœur de l'homme », qu'ont récompensé les jurés du prix Nobel.

Quant à l'individualisme de Gide, le critique a pu en réactualiser les vertus. Rappelant la réponse à une enquête de *La Gazette des Lettres* (*Gazette littéraire*, bimensuel édité depuis 1932 à Bruxelles et à Paris) d'un étudiant de vingt ans, en 1947, pour qui la morale de Gide était impraticable « à cause du malheur des temps », Février s'inscrit en faux contre « une estimation aussi absolue » (p. 137). Durant son propre exil et celui de ses camarades, « il n'y avait en nous, dit-il, aucune résignation et notre espoir insensé était seulement fondé sur cet immense amour de la vie auquel le souvenir des *Nourritures* n'était pas étranger » (p. 138). En cette période de querelles politiques et sociales, Février prédit que « Gide sera maudit pour avoir préféré l'homme aux hommes, l'individu à la so-

ciété, pour avoir osé dire qu'il estimait que la question morale l'emportait sur la question sociale, maudit enfin pour les vérités qu'il a délivrées » (p. 139).

C'est dire que le critique-poète transmet à ses lecteurs une interprétation de l'individualisme de Gide entièrement opposée à celle d'un Perceval et même d'un Larock ou d'un Dumont-Wilden : celui « qui suit sa pente en montant, loin de se confiner à l'égoïsme, se réalise pleinement dans le plus pur don de soi » (*ibid.*).

Ni adversaires — ou devenus tels — ni adeptes, certains critiques belges s'efforcèrent plutôt de *comprendre* et d'*expliquer* la morale de Gide, tels, dans *Le Thyrsé*, le médecin, poète et critique Georges Marlow, ancien collaborateur à *La Jeune Belgique* et fondateur de la revue *Le Masque*, ouvert à toute tentative littéraire, voire selon un autre poète, Robert Vivier, « l'arbitre et la conscience de notre vie des lettres ²⁶ », — et pas seulement des lettres belges — à travers un article sur *Si le grain ne meurt*, le 20 février 1927 (n° 8, pp. 1-15) ; Henry Dommartin, avec un article sur « André Gide d'après son *Journal* », en 1939 ; et, plus tard, dans son livre *Dialogues européens*, l'essayiste Roger Bodart qui, après s'être penché sur Du Bos et Montherlant, étudie « le cas Gide », par le biais d'un parallèle avec Valéry.

Ces études, moins partisans que tous les commentaires précédents, touchent d'autant plus le lecteur de 1993 qu'elles s'attachent essentiellement à deux des textes les plus intimes de Gide. C'est aussi ce qui tend à en faire des études plutôt psychologiques, voire à connotations discrètement psychanalytiques.

Dès le début de son étude, aussi riche en métaphores qu'en démonstrations, Marlow, tout en qualifiant de « troubles » certains « éléments » qui « surmagent dans [les] plus subtils élixirs [de Gide] » (p. 85) et y décelant les signes d'une « lutte intérieure », tout en rappelant la diversité des « visages » de l'écrivain (et pourtant il ne les connaissait pas encore tous !), s'oppose et aux affirmations des « âmes simples » et aux « pires fureurs inquisitoriales » de Massis : « Dilettantisme et diabolisme, autant de sommaires étiquettes qui ne pouvaient convenir à un esprit de cette qualité » (p. 85). Il émet alors l'hypothèse, — et avant la publication du *Journal*, — que c'est ce double malentendu qui a incité Gide à « s'affranchir des autres autant que de lui-même », en quête de son absolu, et donc, après *Corydon* qui « n'était que l'exposé d'une théorie », à composer *Si le grain ne meurt* qui « en est, si l'on peut dire, la justification psycholo-

26. Art. cité, *op. cit.*, p. 529.

gique » (*ibid.*).

Dans son appréciation sur la morale de Gide, l'attitude de Marlow n'en est pas moins ambiguë. D'un côté, il présente ainsi le sujet de *Si le grain...* : « Dans *Si le grain ne meurt*, M. Gide célèbre son vice ²⁷ et n'en dissimule pas l'agrément » (*ibid.*). De l'autre, il loue le courage de l'écrivain, qui affronte « les inévitables huées », qui se « crucifie sous les crachats ».

Toutefois, dans son résumé de la « confession » de Gide, depuis son enfance jusqu'à son amour pour « Emmanuèle », Marlow se soucie avant tout de faire ressortir ce qu'il appelle, à la fin de son article, la « tragédie gidienne » (p. 88). Les données, que Marlow ne juge plus mais extrait du texte, en seraient d'abord les « refoulements » imposés à une « âme inquiète » par son entourage, puis deux grands conflits. C'est en premier lieu le conflit entre un Dieu, vers lequel l'esprit de Gide « reste tendu », et le Diable, cet « Autre » qui tente de profiter du silence de Dieu. À ce sujet Marlow énonce cette formule qui rappelle la parenté que Gide lui-même s'est trouvée avec Dostoïevski : « Et que de dialogues ambigus entre le Dieu qui le consume et le démon qui le séduit » (p. 86). C'est ensuite le conflit corollaire entre l'artiste et l'homme qui, « élu d'un Dieu de sacrifice et d'amour », n'a reçu comme parole que la *Bible* et à qui il a manqué le culte de Marie. C'est enfin, de ce fait, l'amour de Gide pour « une enfant de son âge qui, déifiée par un inconscient subterfuge, usurpe l'auréole virginale de la mère de Dieu, Emmanuèle ! » (p. 87), amour que Marlow tient pour « un des plus pathétiques épisodes du drame gidien » (*ibid.*).

« Pathétique » car le critique, après s'être curieusement exclamé : « Ah ! comme André Gide se justifie à travers un tel culte d'un vice qui n'est pas loin d'égaliser les plus hautes vertus ! », peut résumer ce drame comme « l'antinomie d'une âme privée de sa vraie nourriture et d'une chair insatisfaite » (p. 88 ²⁸).

En 1939, dans la même revue, Henry Dommartin annonce clairement, lui aussi, son objectif : transmettre « la *compréhension* ²⁹ » que permet « le journal d'un écrivain dont les œuvres ont été si souvent interprétées faussement » (p. 1).

Sans trop s'y attarder, le critique rappelle avec exactitude les rôles que

27. C'est moi qui souligne.

28. On se demande toutefois actuellement pourquoi ce critique parodie l'alternative devant laquelle Barbey d'Aureilly plaçait le Baudelaire des *Fleurs du Mal* : « ou se brûler la cervelle... ou entrer au couvent » (p. 88).

29. C'est moi qui souligne.

Gide a assignés à ses carnets ; de « dépôt de ses plus secrètes pensées, de ses plus intimes confidences », mais aussi d'« entraînement », d'« exercice », de « réceptacle » à des scènes utilisables dans l'œuvre. Mais, en vue de la « compréhension », de l'« élucidation » à laquelle peut servir le *Journal*, Dommartin propose, abstraction faite des autres œuvres, de tenter de fixer le portrait de l'homme.

Dommartin commence par ce qui pourrait piquer la curiosité du lecteur : la sensualité de Gide, qui serait « à la base de son être ». Loin cependant des bien-pensants, le critique, même s'il recourt aux termes d'« anomalie » ou de « déviation » pour désigner les goûts sexuels de Gide, déclare que cela « ne nous regarde pas » et préfère mettre l'accent sur deux principes de cette sensualité : la force du désir et le souci louable de marquer sa différence : « C'est plus que légitime, c'est la condition même de l'originalité du génie » (p. 2)... Mais le critique préfère développer, — et il le fait avec subtilité, — en s'appuyant sur des citations et des exemples précis, — divers aspects de « la sensibilité » de Gide : ses joies et ses « retombements » (selon le terme de Gide lui-même), sa capacité d'effort, sa vulnérabilité sociale, son goût de la solitude mais aussi l'influence sur lui de l'opinion d'autrui, son besoin et son don de sympathie, en particulier pour les humbles, son amour, incontestable, pour sa femme.

Je distinguerai, dans le long développement de Dommartin, deux traces intéressantes d'un regard belge sur le *Journal*.

Ainsi, de l'amour de l'effort et de l'aversion de Gide pour l'« à peu près » et le « bâclage », Dommartin déduit : « D'où sa colère devant une France qui s'abandonne au désordre, d'où encore ses réserves à l'égard d'une littérature belge relâchée ³⁰ » (p. 4).

Ainsi aussi, à la question de savoir « pourquoi ce solitaire prédestiné est néanmoins poussé vers ses semblables » (p. 5), Dommartin répond en invoquant une certaine image du Français : « Mais il est français et dressé comme tel par un entraînement immémorial à la sociabilité » (*ibid.*). D'ailleurs, lorsque le critique en arrive à la pensée de Gide qui, avec ses qualités logiques, sa mesure, évalue tout « au moyen de subtiles balances », il précise ce trait français de Gide : « Gide entre, dès lors, comme moraliste, essayiste et critique — car il est tout cela dans son *Journal* — dans la grande tradition classique de la France » (p. 6). Dommartin étaye cette vision de Gide moraliste classique français par la prédilection de notre auteur pour La Bruyère et par les... « caractères » qui

30. Peut-être est-ce une allusion au « laisser-aller » évoqué dans le *Journal* du 17 mai 1907 (p. 244) à propos de Fontainas, Jammes et l'École belge. V. Pierre Masson, *BAAG* cité, p. 13.

fourmillent dans le *Journal*.

Comme nous le verrons plus loin, Dommartin n'omet pas les « visages » social, politique et artistique de Gide. Mais il conclut sur l'homme, qui lui a été révélé dans son authenticité, celui sur lequel « ceux qui poursuivent la recherche de Gide devront s'appuyer » (p. 14). Le critique laisse son lecteur sur l'image, non « d'un très grand homme », tel Gœthe, ni d'un « guide spirituel », « mais de quelqu'un des nôtres », avec ses limites et ses exigences, « dans ses moments de ferveur, un incomparable propagateur d'énergie et de liberté, exaltant la vie dans toutes ses puissances d'expansion, affirmant sa foi dans la légitimité du bonheur terrestre et la possibilité du progrès humain » (p. 15).

Si l'admiration n'est pas dithyrambique, la sympathie de Dommartin va tout droit et avec chaleur au Gide humaniste sincère.

Enfin, dans le « Dialogue Gide-Valéry ou la nuit de Gênes » de ses *Dialogues européens* (pp. 158-75), Roger Bodart tente d'éclairer chaque écrivain par l'autre.

Après avoir relevé « des contradictions » — devenues canoniques — entre l'homme, déréglé, romantique, et l'artiste, soumis à la règle classique, défini à nouveau le « secret désaccord » entre l'âme et le corps comme « le mal gidien » (p. 166) et varié sur des clichés désobligeants comme celui d'« éducateur [...] mais à rebours » (p. 168), Bodart, de façon plus originale, examine « le cas Gide » à partir de la question : « A-t-il souffert ? »

S'appuyant avant tout sur le *Journal* mais aussi sur *Numquid et tu*, « une de ses œuvres les plus révélatrices et les moins connues » (p. 168), Bodart détecte les traces d'une souffrance qui est aussi celle de Mauriac, celle d'« un compromis entre Dieu et Mammon qui leur permet de vivre en paix avec soi, mais qui est toujours menacé » (*ibid.*). Mais le *Journal* montre aussi, selon Bodart, qu'« il ne faudrait pas exagérer le côté douloureux de Gide » (*ibid.*). Et Bodart de dresser le portrait d'un homme sensuel, certes, mais chez qui la sensualité est aussi « désir des âmes », un homme chez qui s'imbriquent un « élément Montaigne », « du nomade », et la rouerie, la ruse « probablement involontaire et inconsciente » d'un séducteur. À la fois proche de certains ennemis de Gide et nuancé la diabolisation de Gide par ces derniers, Bodart affirme : « [La ruse] n'en est que plus dangereuse. C'est de bonne foi qu'il trompe, qu'il se trompe. Il ne sait pas exactement qui il est... Aujourd'hui païen, demain chrétien, quand est-il lui-même ? Il l'est toujours comme l'eau épouse la forme de tous les vases. » (pp. 170-1).

C'est en *Thésée* que Bodart voit le « testament » de Gide, où s'exprimerait une « absence d'espoir sereine » (p. 171), après que, reconnaît

l'essayiste, Gide « a vécu, les yeux ouverts, et aidé les autres à vivre [...], a cherché le bonheur dans le monde des choses qu'on touche et qu'on voit » (*ibid.*).

*Un « Gide nouveau » : l'homme d'action,
le « communiste », le « renégat »*

En Belgique comme en France, durant la période qui nous occupe, une nouvelle figure de Gide s'impose, s'associant ou non avec le Gide « moraliste », et ce, à partir de 1928, après, rappelons-le, ses deux livres de souvenirs africains : l'homme d'action. Au fil du temps, et de l'évolution des rapports qui unirent Gide et l'U.R.S.S., ce nouveau visage devait être accueilli de façons diverses selon les opinions politiques des commentateurs, dans une Belgique déchirée, comme la France, par l'affrontement d'idéologies extrémistes.

En octobre-novembre 1928, le début du « portrait » que Pierre Daye, journaliste et conférencier globe-trotter, « ébauche » de Gide dans un numéro, consacré à la France, de la revue littéraire *Échantillons*, publiée à Bruxelles³¹, est révélateur du bouleversement qui, à cette date, secoua l'horizon d'attente des fervents de l'auteur de *L'Immoraliste* puis d'une réappropriation de celui-ci, d'un « Gide nouveau ».

La lecture du premier des deux volumes consacrés par André Gide à son voyage en Afrique m'avait — pourquoi ne pas l'avouer ? — un peu déçu. J'avais espéré retrouver l'auteur de *L'Immoraliste*, et je ne découvrais qu'un promeneur lassé qui, tout à coup, prenait figure de secrétaire d'une commission d'enquête.

En vérité, je me trompais dans ce jugement. Et ce n'est que la lecture du second volume, *Le Retour du Tchad*, qui m'a fait relire le premier. Alors, je fus pris. J'ai saisi, oui, un Gide nouveau, inattendu, bien plus émouvant que

31. Revue dont la devise est « Éclectisme ». Y collaborent, entre autres, Jean de Bosschère et Franz Hellens. L'article sur Gide compte parmi les « Portraits ébauchés de quelques Français d'aujourd'hui », pp. 313-5 (numéro d'hommage à la France). Le *Voyage au Congo* intéressa aussi les contributeurs aux *Pages congolaises*, bulletin publié par le Bureau de presse du Gouvernement général du Congo belge à Léopoldville. Ainsi, en 1951, dans le n° 27, R. Poelmans exprime son admiration pour les descriptions des paysages africains de Gide, mais aussi pour la probité de ses jugements : Gide aurait su justifier le portage ; il aurait parlé, parfois, certes, avec « complaisance » des Noirs, mais le plus souvent « sans parti pris », selon « une attitude chrétienne mais aussi humaniste ». Gide « aime » ces êtres : « Et qui ne sait que l'amour ne saurait être parfaitement impartial » (« André Gide au Congo ») (n. p.).

l'homme que j'avais toujours imaginé jusqu'à ce moment. C'est Gide le cœur bouleversé, oubliant ses délectations habituelles, frappé plus que lui-même ne s'y attendait par la révélation d'une grande misère, et comprenant qu'un devoir se présentait, qu'il fallait lutter, ne pas craindre le conflit, entamer une action. Étonnant : Gide s'élevant contre les administrateurs de sociétés, écrivant des rapports, se livrant à des polémiques dans la presse. (p. 313).

Avec ce « rôle nouveau », Daye, rappelant « l'incompréhension », voire « la cruauté » que Gide put rencontrer dans le public (français et belge), craint de le voir aller « délibérément vers un conflit nouveau » (p. 314). Mais lui-même, en ce nouveau Gide, voit une « grande et humaine pitié » envers « la race noire » ainsi qu'un « amour » qui l'a incité à « servir celle-ci » (*ibid.*). L'auteur de l'ébauche loue également « l'honnêteté profonde » de Gide, une « sincérité absolue » qui s'exprime dans une forme qui — autre trait inattendu — paraît « parfois presque relâchée » mais fait bien sentir « l'horreur de la vie des nègres » (*ibid.*).

En tant que Belge, Pierre Daye rappelle à cet égard les commissions d'enquête qu'avait envoyées Léopold II au Congo et distingue l'évolution du Congo belge de celle du Congo français, colonie parmi d'autres, qui se dégage à peine « de l'ère de la violence, de l'oppression, du rendement à tout prix ».

En tant que connaisseur de Gide, qu'il désigne aussi par « l'auteur de *Corydon* », Daye révèle aussi à la fois son étonnement et son impression de familiarité devant la technique du journal de voyage chez Gide : « Il est curieux de voir ainsi employer pour une juste cause ce même procédé de notations spontanées qui, dans *Les Nourritures terrestres* et dans *Incidences*, et aussi dans *Prétextes* ne servait qu'à exprimer la pensée d'un artiste volontairement détaché des luttes de l'extérieur. »

Il termine avec lyrisme sur ce contraste :

Le cri passionné d'André Gide, le beau cri humain que l'on entend retentir après chacune de ses descriptions subtiles — la brousse, les fleurs, la forêt — le cri d'angoisse et le geste de fraternité, la main de Gide tendue, avec son cœur dessus, l'appel à la charité. Et voilà qui sera bien le résultat le plus inattendu d'André Gide : l'esprit de raffinement (que la sympathie rapproche de l'être barbare) rend un très grand service à la France.

Les Belges n'eurent pas fini de s'étonner ! Et, en 1932, certains oublièrent le défenseur de la cause des Congolais au profit, si l'on peut dire, de Gide sympathisant (en fait depuis 1931) du communisme et de l'U.R.S.S., « prophète du front commun », pour reprendre le titre de l'article que Dumont-Wilden, en tant que correspondant à Paris, publia le 4 juillet dans *La Nation belge*.

Même si, on l'a vu, Dumont-Wilden ne se limite pas à cette nouvelle « aventure » de Gide, c'est d'elle qu'il part et qu'il fait le sujet essentiel de

son article. Celui-ci débute par un rapprochement avec Anatole France et un énoncé très clair du sujet :

Toujours est-il qu'il arrive à M. André Gide la même aventure qu'à Anatole France. On parle depuis quelque temps déjà de son adhésion au communisme et de son admiration pour les Soviets. Il vient de se produire en public et d'y confesser une foi nouvelle.

Dumont-Wilden rend compte ici d'une réunion à la salle Wagram à laquelle Gide participait aux côtés du savant Paul Langevin et qui s'adressait surtout à un public de « jeunes gens de gauche », des communistes, des socialistes et des « mécontents », jeunes gens dont la plupart, selon le critique belge, auraient été « ahuris » de lire *Paludes*, les *Nourritures...* et même les *Caves...* (« ils auraient sans doute pensé que cette satire anticléricale manquât de clarté et de truculence »).

Sous ce prétexte, Dumont-Wilden traite, avec réserves comme on le verra, de Gide romancier et péjorativement, comme on l'a vu, de Gide moraliste. Or, le « moraliste à rebours » qu'il peint en Gide éclaire à son tour, pour le critique, la sympathie envers l'U.R.S.S. telle qu'elle s'exprime dans les *Pages de Journal* que Gide vient de publier, la curiosité de voir « évoluer une civilisation sans famille et sans religion ³² ». Et Dumont-Wilden d'ironiser contre une curiosité d'« intelligents-esthètes » pour cette « expérience de vivisection sociale » et de conclure sur une pointe amère : « C'est si curieux cette expérience. Et comme dirait l'autre : qu'importe de vagues humanités ? »

Entre 1932 et 1936, date de la publication du *Retour de l'U.R.S.S.*, autre événement politico-littéraire, la sympathie de Gide pour le communisme et pour les « Soviets » fut perçue différemment, il va sans dire, selon qu'on était critique littéraire à *Rex*, d'extrême droite, où l'on pratique un silence total sur l'événement, — l'objectif n'avait-il pas été de détacher entièrement de Gide les lecteurs de ce journal ? (voir l'article évoqué plus haut), — ou au *Peuple*, socialiste. Mais, même parmi les socialistes, un Victor Larock et un Louis Piérard jugèrent la nouvelle expérience de Gide selon des visions différentes, plus ou moins lucides du communisme, en pleine époque stalinienne.

À la fin de son article du *Flambeau*, en 1934, Victor Larock pose cette question, attendue de ses lecteurs comme elle l'avait été par son public gantois : « Et maintenant que penser de la conversion de Gide au communisme ? » (p. 551). Qui dit « morale » peut aussi dire morale politique.

32. V. le 27 juillet 1931, p. 1066. Gide évoque l'entreprise soviétique depuis mars.

Or, à toutes les motivations possibles de Gide et invoquées par d'autres critiques, de la « rouerie d'un auteur en quête d'expériences » au désir de servir une « cause », en passant par un « goût évangélique de Gide pour le véritable dénûment », la curiosité, le défi, Larock préfère celle que Gide lui-même a invoquée : « Je n'ai pas changé de direction, j'ai toujours marché droit devant moi, je continue ³³. » Cela n'empêche pas Larock de réprover les conséquences de cette déclaration chez Gide : le passage de « l'individualisme » vu comme « égotisme » et de l'amoralisme vers le communisme, c'est-à-dire : « l'acceptation des plus dures contraintes : car il n'y en a point de trop dures pour imposer aux autres les règles de vie antimorales et antisociales qu'on adopte pour soi-même » (p. 552). Ayant cité Rousseau, Anatole France et Romain Rolland, à titre d'autres illustrations de ce processus, Larock conclut ainsi sur les rapports entre les intellectuels de son temps et le communisme :

C'est le cas de combien d'autres intellectuels de notre temps, en révolte contre leur milieu, et qui pour cela se tournent vers Moscou. Des communistes, eux ? Ce sont des anarchistes qui veulent se mettre en bande. En attendant, le résultat est le même, ils font la propagande, et M. Staline n'y regarde pas de si près... (*ibid.*).

C'est sur un tout autre ton que dans *Le Peuple*, Louis Piérard, ancien collaborateur d'*Antée* et disciple de Verhaeren, mais aussi député socialiste de Mons, rend compte, le 10 février, d'une conférence de Malraux, venu accompagné de Gide à la « Maison des tramwaymen » de Bruxelles. À la une du quotidien, une colonne porte le titre : « Culture et révolution (*en grasses*). La visite en Belgique d'André Gide et d'André Malraux » et le sous-titre : « Des artistes qui viennent au peuple qui souffre », légendant une photographie des deux écrivains. L'article se prolonge en page 3.

Dans l'atmosphère de cette conférence, organisée par les ligues « anti-guerre » et antifascistes, ainsi que par une « association culturelle révolutionnaire » récemment fondée, atmosphère, selon Piérard, de « milieux paracommunistes », comparables au « Kultur Bolchevismus » en Allemagne, la venue de Malraux et de Gide a attiré la « grande foule », composée d'étudiants, d'intellectuels, d'amateurs de lettres, d'ouvriers communistes et de socialistes. Gide ayant décliné l'invitation de parler à la tribune ³⁴, Piérard consacre le cœur de son article à la conférence de Mal-

33. V. *Journal*, 13 juin 1932 : après avoir précisé qu'il avait toujours été « communiste de cœur aussi bien que d'esprit [...] même en restant chrétien », Gide écrit exactement : « Ne parlez ici de "conversion" ; je n'ai pas changé de direction ; j'ai toujours marché de l'avant ; je continue »...

34. Pressé par le public de monter sur la tribune, Gide alléguait : « J'ai trop

raux. Mais il saisit l'occasion de la présence de Gide pour résumer avec sympathie l'évolution de celui-ci :

André Gide, l'un des plus parfaits artistes de la prose française, écrivain dont les multiples avatars intellectuels ont défrayé les cogitations de la critique et qui, issu d'une famille de grands bourgeois protestants, a donné sur le tard son adhésion au communisme, paraissant à la tribune des réunions publiques comme le fit Anatole France toute une période de sa vie. (p. 1).

Comme quoi la référence à Anatole France peut changer de sens ! Piérard s'associe à l'hommage du président de séance, M. Brien, professeur à l'Université Libre de Bruxelles : « Il salue M. André Gide qui, en pleine gloire, a voulu, devant la crise, prendre ses responsabilités, au risque d'étonner certains de ses anciens admirateurs » (p. 3). En écho au sous-titre de son article, Piérard clôt ce dernier sur l'intérêt de cette séance : « voir des princes de l'intelligence », comme Malraux et Gide « venir au peuple qui souffre ».

Nouvel étonnement des nouveaux admirateurs de Gide et nouveau bouleversement des anciens et/ou fidèles, en Belgique comme en France, mais avec des connotations spécifiques au contexte belge : celui que provoqua à la fin de 1936 la publication du *Retour de l'U.R.S.S.*

Dès le 21 décembre 1936, Dumont-Wilden répercute, à chaud, dans *La Nation belge*, la déception d'une certaine jeunesse de son pays, en essayant d'expliquer le revirement de Gide, comme il avait tenté d'expliquer son « adhésion retentissante » au communisme. Il reprit ces deux thèmes en 1937, dans l'article déjà évoqué du *Pourquoi pas ?* et, en 1943, dans son *Crépuscule des maîtres*. À des dates contemporaines, en 1936, puis 1948, Ayguesparse évoquait moins ironiquement l'ouvrage de Gide, de même qu'entre-temps, Henry Dommartin, en 1939.

C'est dans un article au titre accrocheur : « Bolchévisme bourgeois » que Dumont-Wilden situe pour les lecteurs de *La Nation belge* le rôle de Gide dans un contexte social, politique et idéologique typiquement belge. Aux questions que peut d'abord se poser son lecteur (modéré) sur la stature de « souverain pontife » que Gide a pu prendre parmi la jeunesse bourgeoise belge de 18 à 25 ans, Dumont-Wilden répond en invoquant des raisons que nous appellerions, en 1993, structurelles puis conjoncturelles.

La Belgique serait déjà un « singulier pays » où domine une opinion modérée, un peuple « solide », « qui vit de bonne soupe et non de beau

eu l'occasion de voir M. Malraux de profil pour ne pas désirer le contempler de face. » (Cité par L. Piérard, p. 3).

langage », mais « aussi un des pays où les chimères les plus abracadabrantes ont toujours chance de trouver crédit dans une minorité singulièrement ardente » (p. 1). Et plus particulièrement, à l'époque où vivent le critique et ses lecteurs : « Dans la prodigieuse confusion des doctrines qui caractérise notre temps, la Belgique est le théâtre de controverses forcenées » (entre quelques tenants de l'idéologie marxiste-léniniste, — ils étaient moins nombreux en Belgique qu'en France, — et des partisans du rexisme, voués au « culte du chef »).

C'est alors que Dumont-Wilden rappelle l'évolution politique de Gide lui-même jusqu'au « petit livre qui a jeté la consternation parmi ses jeunes et nouveaux amis » (p. 2), ainsi qu'il a, écrit-il plus loin, « déconcerté tout le clan du gidisme orthodoxe qui était devenu bolchéviste avec le maître » (*ibid.*). Le revirement de Gide, le critique l'explique par des motifs plus intellectuels que politiques et sentimentaux. Gide, « un esprit libre et vagabond », n'a évidemment pas trouvé en Russie soviétique la liberté qu'il cherchait ! Il a pu constater, au contraire, résume Dumont-Wilden, « que l'esprit critique y était mort, l'information toujours unilatérale, l'art un caporalisme d'État ; bref que tout tendrait à une uniformisation des esprits, des consciences et même de toute la vie ». Mais au moins rend-il hommage à l'honnêteté du témoignage de Gide.

Aussi est-on d'abord surpris par le ton persifleur qu'il adopte le 22 janvier 1937 dans *Pourquoi pas ?* Ne présente-t-il pas Gide comme « le plus illustre » de *L'École des renégats*, d'après le titre d'un roman dont « on » lui aurait parlé ?...

Enregistrant cette fois avec précision « la déception des fidèles de l'église communiste universelle », les « excommunications » de Gide par la *Pravda* et par Romain Rolland, mais aussi les plaidoyers en faveur de leur idole « parmi les mignons petits bolchévics bruxellois de *Combat*³⁵ », Dumont-Wilden explique ces réactions diverses, surtout de la jeunesse, par le besoin (déçu ou toujours présent) d'être cautionné par une gloire littéraire nouvelle :

Gide ! Un grand écrivain indiscutable celui-là, un des plus parfaits artistes de la langue française, un intellectuel de grande race, d'une culture immense et variée, le maître des jeunes élites les plus raffinées ! Et sa conversion fut complète, indiscutable et fervente. Descendu de sa tour d'ivoire par un escalier en colimaçon, il avait découvert la foule, le peuple, la solidarité, la fraternité et même l'économie dirigée. Quel homme-drapeau que celui-là ! Quel appeau pour les intellectuels qui renaissent encore devant le bolchévisme intégral ?

35. « Organe d'information et de doctrine » qui ne parut qu'entre 1936 et 1939.

D'autant que Gide avait, à la tribune, « un air de ferveur sincère ». D'après le *Journal*, Dumont-Wilden reconnaît pour vraie cette sincérité et, sans renier l'idée d'« expérience » qu'il a avancée en 1932, le critique concède aussi ceci : « Il est très possible, tant le personnage est complexe, qu'il ait réellement souffert comme il le dit en voyant tant de ses semblables moins privilégiés que lui » (p. 249). Le ton de Dumont-Wilden s'est donc éloigné de celui du début de l'article. De la même façon, il rappelle la « loyauté intellectuelle » de Gide dans son *Retour de l'U.R.S.S.* dont il nuance aussi, avec exactitude, la teneur qualifiée par la suite d'antisoviétique : « Ce serait solliciter les textes que d'y reconnaître la première étape d'une reconversion au conformisme bourgeois, voire à l'hilérisme ou au christianisme » ; façon, dirions-nous, de calmer le fanatisme, et des sectaires du communisme et de tous ceux qui auraient voulu récupérer Gide !

C'est alors que Dumont-Wilden retrace longuement la vie sociale et morale, — on l'a vu — de cet « éternel renégat, l'hérétique de toutes les philosophies et de toutes les religions ». Revenant aux tribulations politiques de Gide, il achève son article sur une question : ce reniement, « est-ce la dernière évasion, la dernière hérésie, la dernière aventure ? » (p. 253).

Dans son *Crépuscule des maîtres*, Dumont-Wilden ne fait que confirmer ses jugements sur Gide « communiste » puis « renégat ». Il insiste toutefois davantage sur les aspects positifs de l'attrait du communisme pour Gide : « Ce qui se passait en U.R.S.S. séduisait d'ailleurs certains penchants généreux qui ont toujours voisiné avec son égotisme : son goût de l'amitié, de l'effusion populaire » (p. 205). Sans doute la publication du *Journal* jusqu'à 1939 a-t-elle aidé en cela le critique. Il peut aussi répondre à sa question de 1937 par l'affirmative : « Telle fut sa dernière aventure » (*ibid.*). Enfin, dans le contexte politique et guerrier de 1943, il peut, par opposition à un Maurras et à un Barrès, envisager d'un double point de vue le personnage de « voyageur » que Gide a assumé : « Voilà le maître dangereux que suivirent plusieurs générations inquiètes : ceux qui croient avoir trouvé la certitude ne pouvaient que le renier, il est l'éternel hérétique. L'éternel hérétique ! Je l'aime d'être resté fidèle à sa nature et de n'avoir point cédé à la tentation de se fixer. » (p. 206).

Les dernières lignes de l'article actualisent l'image politique de Gide :

Que choisir ? Gide est peut-être le seul à avoir reculé définitivement devant la porte entr'ouverte de la prison des certitudes. Même en ces jours tragiques où il fallait choisir, c'est-à-dire s'enfermer, il a trouvé moyen, à force de feintes et de détours, de demeurer libre, héroïquement, monstrueusement

libre, libre... et seul. (p. 207).

Entre-temps, en 1939, Dommartin, s'appuyant sur le *Journal*, avait expliqué les influences politiques exercées sur Gide et souligné « une certaine concordance entre les préoccupations momentanées de Gide et celles d'une certaine élite intellectuelle française » (p. 9), comme ce qu'on pourrait appeler une double postulation chez notre auteur : « Il est sans doute égotiste, mais il est généreux » (*ibid.*). Toutefois, à la différence de Dumont-Wilden, même en 1943, Dommartin rapporte aussi le renoncement de Gide, — « bien qu'admirateur ardent du Christ », — à la tentation de la religion catholique, au refus de tout assujettissement de l'individu à toute tyrannie. Et, ce que ne fit jamais non plus Dumont-Wilden, il rappelle l'importance, dans l'enthousiasme de Gide pour le communisme, du voyage au Congo, qui « avait développé sa constante et naturelle indignation à l'endroit des injustices sociales » (p. 9), tout en ajoutant à ces raisons le besoin de chercher dans le communisme une réalisation des paroles évangéliques et, raison négative, la traversée par l'écrivain d'un moment « assez vacant », où « sa force créatrice était défaillante » (*ibid.*). Selon Dommartin, « l'erreur de Gide fut, non point de s'enthousiasmer pour le communisme — c'était son droit d'humaniste — mais d'être sorti de son cabinet et de s'être plié à l'embrigadement » (*ibid.*).

Il fut donc un temps où communisme rimait avec humanisme. C'était aussi, bien sûr, le cas pour l'adversaire du capitalisme que fut toujours Albert Ayguesparse.

Dès 1936, et plus encore en 1948, les principaux articles sur Gide de ce poète et critique peuvent être considérés comme faisant pendant aux écrits de Dumont-Wilden. Le premier fut rédigé à la sortie de « Trois livres d'André Gide » (titre de l'article) : *Nouvelles Pages de Journal*, *Retour de l'U.R.S.S.* et *Geneviève*, et publié dans la revue liégeoise *Visages*, et le deuxième, publié le 2 juin 1948 dans *Tribune*, à l'occasion du prix Nobel, et intitulé « Gide en Belgique ».

Rien de déconcertant, au contraire, pour Ayguesparse dans « l'adhésion de Gide au communisme », qu'il explique et commente avec bienveillance. Dans son premier article, le critique remonte à l'étonnement déjà suscité chez des ennemis comme chez des amis de Gide par le *Voyage au Congo* où il s'est « débarrassé de la réputation d'esthète qu'il traînait après lui » et « à partir duquel il n'allait plus cesser de s'intéresser aux problèmes sociaux de son temps » (p.4). Aussi bien, pour Ayguesparse :

L'adhésion de Gide au communisme n'a rien d'artificiel, d'ostentatoire. C'est l'évolution logique, lucide, et pour ainsi dire sans solution de continuité d'un homme qui découvre les réalités du temps dans lequel il vit, qui, à l'heure où d'autres se réfugient dans la foi, dans l'indifférence, dans la gloire, remet

tout en question, s'interroge, prend conscience des forces sociales qui façonnent le monde. Il y a dans ce non-conformisme spirituel une véritable grandeur.

Les trois derniers livres de Gide porteraient la trace de cette évolution.

Ayguesparse ne fait pas chorus avec ceux qui, naguère « sarcastiques », ont récupéré politiquement le *Retour de l'U.R.S.S.* et se sont référés « à certaines pages pour combattre le rayonnement que l'U.R.S.S. exerce sur les prolétariats des démocraties occidentales aux prises avec le fascisme ». Le critique préfère expliquer la « déception » de Gide à l'aide des *Pages de Journal*, « écrit révélateur ». Certes, comme Dumont-Wilden, Ayguesparse attribue cette déception à l'intellectuel, au « cleric » en Gide, mais en fonction de raisons politiques plus générales. Gide aurait refusé « tout ce que la politique exige de compromis, d'opportunisme, d'adaptation aux circonstances historiques, aux nécessités économiques ».

L'article de *Tribune*, consacré en premier lieu à Gide voyageur en Belgique, mais à travers des « passages rapides, presque clandestins » (p. 2), glissant vers la préférence de Gide pour les pays du Sud, en arrive au *Voyage au Congo* qui, selon Ayguesparse « marque à coup sûr une étape dans la démarche spirituelle » de notre auteur. S'ensuit la même vision qu'en 1936 de l'itinéraire social et politique de Gide. Toutefois, aux raisons qu'il avait invoquées pour l'« adhésion » au communisme, il en ajoute une, grâce au *Journal* : le rôle de Charles Gide. Aux raisons de la déception, il en ajoute aussi une, d'après une conférence que l'écrivain avait lue à Bruxelles en 1946 : « Il sait qu'il n'a rien d'un orateur, ni la passion, ni la faculté de simplifier les problèmes, ni la foi aveugle ». La conférence ayant surtout opposé deux traditions françaises, celle du doute et celle de la certitude, cette dernière incarnée par Barrès, Ayguesparse interprète ainsi l'attribution du prix Nobel : « Gageons que, plus que "la grande pénétration psychologique de son œuvre", c'est cet esprit de doute, cet intrépide amour de la vérité qui lui ont valu le Prix Nobel ».

*Gide, maître du roman,
« romancier raté » ou promoteur du « roman pur » ?*

Certes, les œuvres de Gide, en particulier les récits et les romans ceux que nous considérons comme tels en 1993, — sont l'objet d'allusions, très fréquentes dans les revues et les journaux belges, chaque fois qu'il est question d'un romancier français ou d'un bilan sur le roman français.

Ainsi, dès le 1^{er} juillet 1921, dans le n° 3 des *Signaux de France et de Belgique* qui allait devenir *Le Disque vert*, le jeune poète et critique

Odilon-Jean Périer situe *Anicet ou le Panorama* d'Aragon par rapport aux *Caves* : « Ce livre pourrait fort bien être une suite des *Caves du Vatican* (p. 147), à cette différence près que Lafcadio "agissait simplement parce qu'il en avait envie" » (et non selon un raisonnement). En juillet 1929, dans la même revue devenue *Nord*, Léon Duesberg distingue l'« aventure » dans *Le Grand Meaulnes* de celle que privilégieraient Drieu et Gide, en particulier celle qui est prétexte à « l'angoisse sensuelle chez Gide » (p. 589). En 1934, lorsque *Le Disque vert* reparait sous son titre, après dix ans, Benjamin Constant suggère à Arnold de Kerchove un rapprochement avec Gide : « Ce goût de la disponibilité ne le rapproche-t-il pas d'un Gide ou d'un Rivière ? » (p. 174).

Dernier exemple, et non des moindres. En juin-décembre 1935, dans le premier numéro d'un nouvel avatar du *Disque vert*, *Les Écrits du Nord*³⁶, Franz Hellens, dans la première de ses « Chroniques du mois » sur le roman, renvoie élogieusement à Gide romancier, précisément à propos d'un roman de Jacques Rivière, *Florence* : « Le roman vaut aussi par le développement psychologique qui suppose une perspicacité. Et ici l'auteur se rencontre avec Gide. C'est le même mouvement dans l'investigation intérieure, le même ton souriant, la même allure dialectique. On trouve dans *Florence* jusqu'à certaines tournures de phrases propres à l'auteur des *Caves du Vatican* et que l'on n'invente pas deux fois. » (p. 70) (p. 170).

Mais le lecteur de 1993 risque une grande déception s'il espère trouver dans les revues (ne parlons pas des journaux !) et les ouvrages belges des études réellement critiques sur Gide romancier. Seule Nelly Corneau, professeur à l'U.L.B., accorde aux romans de Gide une place privilégiée, moindre cependant qu'à celle de Roger Martin du Gard, — pour illustrer sa *Physiologie du roman*. Le plus souvent d'ailleurs, les critiques nient à Gide tout talent de romancier, que ce soit à Bruxelles, en Wallonie ou dans les milieux flamands francophones. Et quand la critique concède à Gide la qualité de romancier, celle-ci ne vient, répétons-le, qu'au second ou troisième plan, durant cette période.

Les Faux-Monnayeurs dans lesquels Gide lui-même voyait son premier roman proprement dit, réalisant selon lui le but du genre : « un carrefour, un rendez-vous de problèmes³⁷ », n'ont suscité, en Belgique,

36. Publiés seulement à Paris, mais dont les responsables, français et belges, demeuraient soucieux d'assurer les liens « entre écrivains français et écrivains belges qu'aucune frontière linguistique ne sépare » et entre tous les écrivains qui contribuent à « l'enrichissement du trésor humain ».

37. *Journal*, 17 juin 1923, p. 760. Dès le 22 octobre 1921, Gide écrivait :

pendant des décennies que peu d'échos et *a fortiori* d'études. Et les rares critiques qui se donnèrent la peine d'étudier ce texte autrement que comme reflet d'un Gide immoraliste, n'y virent, pour la plupart, qu'un « roman raté », parfois comme les *Caves*, parfois par différence avec ce récit.

Il en fut déjà ainsi peu après la publication du roman. En avril 1926, dans la revue anversoise *Sélection* (« Chronique de la vie artistique et littéraire », de bonne réputation), le critique et nouvelliste Robert Marin consacre bien une « chronique sur le roman » aux seuls *Faux-Monnayeurs*³⁸. Mais sa première phrase donne ce qui sera le ton de la critique belge durant des années : « Cette œuvre naît à peine et la voilà qui gagne les régions de la mort » (p. 156), phrase reprise par : « Rien ne nous retient ici que le spectacle d'un effort immense et vain » (*ibid.*).

Certes, le critique paraît nuancer son jugement en « se rabattant » sur certaines qualités : « l'aisance, l'audace, une probité que l'on a pu méconnaître, ou même sur la réussite de certaines pages ». Mais, plus qu'à Gide, me semble-t-il, dont le livre serait le fruit d'« intentions clairement exprimées et clairement trahies », le critique se fie au « ton funèbre de la critique à l'égard de ce livre » (*ibid.*). Nul doute que Marin emboîte le pas ici à la plupart des critiques français qui, comme Gide le constatera encore le 5 mars 1927, « s'obstinent à voir dans *Les Faux-Monnayeurs* un livre manqué³⁹ ». Une autre phrase témoigne de cette dépendance : « *Tout le monde*⁴⁰ a constaté le manque de vie particulière de chacun de ces êtres [les autres personnages qu'Édouard] : leurs gestes n'émeuvent guère plus qu'une succession de signes algébriques » (p. 157). Dans ce sillage, les termes et expressions « vide », « réduction », « amputation », « manque de vie » deviennent les mots-clés de l'article.

Certes aussi, le critique admire la conception d'ensemble du roman : « L'idée était ingénieuse pour établir l'authenticité de sa parole de confier au personnage principal le soin de son commentaire. » (*ibid.*). Mais, sans même s'en expliquer, il déplore que « M. Gide n'a pas pu se détacher d'Édouard » (*ibid.*) et que l'ensemble laisse le lecteur froid. Marin reproche à Gide d'avoir « amputé » les épisodes et une « stylisation » poussée au point que les personnages demeureraient des types. Le critique résume brièvement la cause de son insatisfaction : « Notre admiration demande un étai plus robuste » (p. 158). Mais, peut-être les dernières lignes de

« Mais c'est surtout vers le roman que je me tourne à présent » (p. 687).

38. « *Le roman*. André Gide, *Les Faux-Monnayeurs* », pp. 156-8.

39. *Journal*, p. 832.

40. C'est moi qui souligne.

l'article témoignent-elles mieux, fût-ce indirectement, de l'écart esthétique qui a pu troubler, dans *Les Faux-Monnayeurs* le lecteur de romans psychologiques traditionnels, « à la française » : « D'ailleurs, si M. Gide avait voulu nous intéresser au seul jeu des idées, il eût composé un traité d'éthique. Mais à quoi bon recommencer *Corydon* ? » (*ibid.*). Les « idées » n'amèneraient-elles pas du côté de Dostoïevski ?...

Un Dumont-Wilden ne montra pas plus de compréhension aux innovations narratives de Gide. Dans son article de 1932, il refuse à Gide tout talent de romancier. Distinguant les récits et les romans (dont alors il ne donne même pas les titres), il tranche : « Ce n'est pas un créateur de personnages. Il a publié deux ou trois "récits" parfaits comme *La Porte étroite* et *Isabelle*. Aucun de ses romans n'est réussi, aucun n'est même achevé. On dirait qu'à mi-route, il s'est fatigué de l'œuvre commencée et qu'il l'a laissée en plan. C'est qu'au fond, il ne s'intéresse qu'à lui-même. » S'ensuit le développement sur l'immoralisme, le critique ne citant *Les Faux-Monnayeurs* que pour fustiger Gide à travers Édouard.

En 1936, dans *Pourquoi pas ?*, Dumont-Wilden demeure négatif, associant aux *Faux-Monnayeurs* *Les Caves du Vatican*, « livre raté où il s'est efforcé en vain dans un genre picaresque pour lequel il est aussi peu fait que possible » (Pourquoi, ou...pourquoi pas ? le critique ne nous en dit rien). Quant aux personnages des romans de Gide, autres que les héros, il ne les traite pas mieux que ne l'avait fait Robert Marin : « Tous les personnages (sauf l'Alissa de *La Porte étroite*) qui entourent ce personnage unique [en fait Gide, pour le critique !] ne sont guère que de pauvres fantoches » (*ibid.*).

En 1943, le recul par rapport aux tribulations politiques de Gide et le cadre d'un livre allaient-ils inciter Dumont-Wilden à plus de nuances ? S'il se révèle plus disert sur *Les Caves du Vatican*, il ne leur est pas devenu plus favorable, ni aux *Faux-Monnayeurs*. Comptant les *Caves* comme la première « aventure littéraire » de Gide après 1909, Dumont-Wilden en indique les motivations : l'admiration de Gide pour les grands romanciers anglais et pour Dostoïevski et le rêve de devenir romancier lui-même. Mais il rappelle ce qu'il tient toujours pour un obstacle à ce rêve : « Or de nature il ne l'est point [romancier] ; il est trop occupé de lui-même et de sa vie intérieure pour avoir une imagination créatrice. » (pp. 199-200).

Le tort de Gide aurait été de renoncer à la « simplicité » du roman français (que Dumont-Wilden continue d'admirer dans des « récits » comme *L'Immoraliste* et *La Porte étroite*), au profit d'un type de roman « abondant » où pullulent les personnages. Or le critique juge les *Caves*, première réalisation de cet idéal, comme un « roman mal composé, avec

une laborieuse négligence, non par surabondance, mais plutôt semble-t-il par une sorte d'indigence de l'imagination » (p. 201). Et si Dumont-Wilden loue le thème de départ comme « assez extraordinaire », il exprime sa déception devant le résultat :

Cette étrange fable eût pu servir de trame à quelque passionnant roman policier, mais bientôt l'auteur se désintéresse de sa folle histoire, l'encombre d'épisodes accessoires et de personnages falots qui lui permettent une satire un peu grosse et sans verve spontanée du monde catholique. Il ne l'achève même pas ; le roman qu'il n'ose d'ailleurs plus appeler roman mais « sotie » se termine par l'inquiétante aventure du jeune Lafcadio qui pousse le gidisme, c'est-à-dire l'ivresse de la liberté morale jusqu'au crime, au crime gratuit — l'assassinat considéré comme un des beaux-arts. (p. 201).

À propos des *Faux-Monnayeurs* qu'il consent paradoxalement à appeler « l'autre grand roman de Gide », Dumont-Wilden, tel Marin en 1926, ajoute à ses reproches d'origine morale ceux d'une grande partie de la critique désignée par un « on » prudent, « d'avoir dépouillé ses personnages de leur personnalité vivante pour en faire les expressions de ses idées » (p. 202).

Mais même Nelly Cormeau, malgré la place qu'elle accorde à Gide dans sa *Physiologie du roman*, publiée à la même date que *Le Crépuscule des maîtres*, n'évalue pas les *Faux-Monnayeurs* comme « le type du roman réussi » (p. 179) et ce, pour des raisons diamétralement opposées à celles de Dumont-Wilden. Se fondant sur le *Journal des Faux-Monnayeurs*, elle reproche à Gide... la volonté de couper « tout lien de filiation » avec ses personnages et aux *Faux-Monnayeurs* ce défaut : « On n'y sent point, à la source, ces épousailles intimes et ferventes, le détachement y est trop radical, peut-être, d'un auteur que ses héros, dans une certaine mesure, décontenançant » (p. 179). Et pourtant, dans son chapitre II, sur « le sujet », à l'encontre de Jean Prévost qui tendait à réduire le roman de l'après-guerre 1914-1918 au roman d'évasion, Nelly Cormeau oppose, entre autres, l'exemple des *Faux-Monnayeurs* : « Mais nous songeons aussi à cette longue théorie d'ouvrages plus "intérieurs" et plus directs, en tête desquels on pourrait inscrire *Les Faux-Monnayeurs* et *Les Thibault* et où vint se ranger, il y a quelque dix ans, la *Dix-huitième année* de M. Prévost lui-même. » (p. 37).

En revanche, à la différence de Dumont-Wilden, Nelly Cormeau fait grand cas des *Caves du Vatican* qu'elle cite comme exemple, dans plusieurs chapitres. Les *Caves* mettent en forme des thèmes contemporains, qui sont de véritables réservoirs psychologiques pour les romanciers, l'adolescence, la famille et le problème de la « conscience morale » à travers Lafcadio qui, plus immoral qu'amoral, en posséderait une, et c'est le

seul « moralisme » qui, selon la théoricienne, compte dans un roman. *Les Caves* montreraient un romancier qui a pu devenir « l'autre » (argument : « Ajoutons qu'il ne nous semble pas absolument nécessaire qu'André Gide, par exemple, ait, de sa propre main, envoyé "ad patres" un quelconque Amédée Fleurissoire. » [p. 166]).

Avant la Deuxième Guerre mondiale, il y eut bien quelques évaluations plus favorables des *Faux-Monnayeurs*, mais encore timides, sous la plume, par exemple de Georges Thialet, d'Henry Dommartin et de Jean Dépi.

En 1929, dans *Nord*, lors d'un article général sur le roman, Georges Thialet n'hésite pas à citer *Les Faux-Monnayeurs*, à côté des *Thibault*, parmi « les grands récits » d'après guerre, qui « se rattachent, peut-être avec un peu d'effort, à l'ancienne tradition » (p. 606). Et le seul défaut qu'il leur trouve est de provoquer l'impression « d'une contrainte extrêmement sévère » (p. 607).

On pourrait penser que la publication du *Journal*, en 1939, contribuât à éclairer les critiques belges, comme les français, sur la conception du roman et la pratique romanesque de Gide. Elle le fit en partie, mais en partie seulement.

Ouvrir un débat plus fondé sur le roman gidien, tel est bien un des rôles majeurs que Dommartin, en 1939, attribue au *Journal*. Il prend bien soin de résumer les « pensées maîtresses » de Gide sur le roman, — « puisqu'aussi bien il est romancier » (p. 10) — et les règles que l'écrivain s'est efforcé d'appliquer dans *Les Faux-Monnayeurs* : l'essentiel, l'économie, le significatif, le décisif. Il n'en demeure pas moins que la phrase de Gide : « M'a toujours tourmenté le souci du moindre bagage, et je n'aime point laisser faire au temps ce dépouillement que je peux aussi bien obtenir déjà ⁴¹ » amène un jugement de valeur dogmatiquement négatif sous la plume de Dommartin : « Il semble que là soit son *erreur* ⁴². Il est probablement nécessaire que le temps reste chargé de ce dépouillement, faute de quoi il aura à dépouiller ce qui l'est déjà et qui ne sera pour finir que dérisoire minceur. » (p. 11). Ce à quoi Dommartin oppose les techniques romanesques de Conrad et de Proust, exprimant sa préférence, quant aux romanciers français, pour ce dernier (donc, au nom d'une conception du roman dominante parmi les critiques belges) :

En un mot, je pense que Proust a rencontré l'œuvre d'art au niveau de son analyse, tandis que Gide l'a rencontrée au niveau supérieur (ou subséquent)

41. *Journal*, 10 juin 1931, p. 1050.

42. C'est moi qui souligne.

d'un élagage systématique. Mais comme chez tous deux il s'agit de romans, ou du moins du traitement de personnages vivants dans une atmosphère donnée, je crois que Gide n'a pas atteint complètement son objet — et que *Les Faux-Monnayeurs*, notamment, sont à ce point de vue un échec — tandis qu'*À la recherche du temps perdu* est une réussite. (p. 12).

Il est significatif enfin que ce critique, d'un point de vue différent de celui de Dumont-Wilden, à propos des exigences d'équilibre et de mesure dont Gide fait la condition *sine qua non* de toute œuvre d'art, lui reproche d'aller « peut-être un peu trop loin, en classique français qu'il est ». Il met Gide en contradiction avec lui-même, alléguant que celui-ci serait obligé de « condamner de grandes œuvres — que nul n'a cependant mieux comprises et admirées que lui (je pense particulièrement à Dostoïevski) » (*ibid.*).

Jean Depi, dans le numéro d'hommages de *Marginales*, publié en janvier 1948, exploite lui aussi le *Journal*, mais avec plus de recul que Dommartin. En effet, dans un article qui porte exclusivement sur « Un aspect du *Journal* d'André Gide : la critique de son œuvre » (pp. 140-5), Depi va plus loin dans la rectification des idées devenues canoniques sur Gide romancier.

Déjà, ce qu'a révélé Gide sur la conception simultanée de plusieurs de ses récits, sur le « caractère ironique de tous ses premiers livres » (p. 141) amène Depi à mettre en cause les clichés des critiques — à l'exception de Ramon Fernandez et de Jean Hytier — sur l'esthétique de ces récits : « Ce caractère ironique n'a guère été aperçu par la critique dans *L'Immoraliste* ni surtout dans *La Porte étroite* parce que l'on a cru que dans ces deux livres, si différents, il s'était peint lui-même. » (*ibid.*). C'est pour le moins un appel, de la part de ce critique, à atténuer ce qui a été répété sur l'égotisme de Gide sur son manque d'imagination.

Comme le montre aussi Depi, la lecture du *Journal* de Gide permet aussi d'expliquer « la fin un peu brusque qui caractérise certains de ses récits, par exemple *La Porte étroite* ou *La Symphonie pastorale* » (p. 142). Cette brusquerie résulte, rappelle Depi, de la « difficulté considérable qu'il éprouve à mener à terme une fiction », difficulté à laquelle le lecteur du *Journal* peut attribuer plusieurs raisons : le climat de Cerverville, le brusque désintéret de Gide pour ce qu'il écrit et, surtout, « la peur de ne pas intéresser assez longtemps le lecteur » (*ibid.*).

S'agissant des *Faux-Monnayeurs*, Depi, plus que Dommartin, peut se poser, avec raison, en arbitre entre Gide et la critique : « Ses réactions devant la critique qui considère *Les Faux-Monnayeurs* comme un roman manqué sont encore révélatrices de sa tournure d'esprit » (p. 144). Avant cette phrase, pivot de son commentaire, Depi reconnaît que « l'effort de

création le plus intense qu'il fournit, c'est dans sa période de pleine maturité, quand il écrit *Les Faux-Monnayeurs* » (*ibid.*). Il en rappelle avec précision la genèse, mal connue : la relation des visites à La Pérouse et — rappel très important — les réflexions sur l'idée de « roman pur » développées dans le *Journal des Faux-Monnayeurs* et par Édouard, en tant que romancier. Après sa phrase-pivot, Depi prend en compte, quant à lui, le lecteur implicite (dirions-nous depuis Wolfgang Iser) auquel Gide s'adresse : le « poisson-volant ⁴³ », « ceux qui comprennent à demi-mot » (p. 144), tout en reconnaissant, comme Gide lui-même, que « sa conception du roman pur est trop restrictive » (*ibid.*).

Au moins Jean Depi admet-il qu'on puisse défendre une autre conception du roman, fût-elle restrictive, sans que le résultat soit pour autant manqué.

On relève encore moins d'études, dans la critique belge, des romans plus courts, publiés durant cette période, de ces « courts récits » vers lesquels va de préférence l'admiration d'un Ayguesparse comme celle d'un Dumont-Wilden.

En 1929, dans *Nord*, Georges Thialet cite bien *L'École des femmes*, dans sa « Chronique du roman » à côté de *La Mort du père* de Roger Martin du Gard et de romans de Colette, de Montherlant, Malraux, Green et Bernanos. Mais il procède par prétérition, se résolvant à « ne pas parler du nouveau livre de M. Gide », réduit à « une petite chose écrite par un grand homme ». « Pourtant, *L'École des femmes* est une œuvre bien intéressante. Elle me paraît manquée », juge-t-il sommairement. Et de consacrer son compte rendu aux jeunes écrivains.

En juin 1930, *Robert* reçoit quand même les honneurs de la revue ostendaise *Tribord* sous la plume de Paul Vivax. Mais s'il l'accueille « avec un réel plaisir », c'est comme livre « bien écrit », qui « charme par son style ».

Le plus fidèlement admiratif — plus encore que Dumont-Wilden dont les admirations ne s'exprimèrent que pour les « récits » d'avant 1914, — fut Ayguesparse. En 1936, il loue sans réserve *Geneviève* pour son actualité et comme « analyse lucide, dense, humaine de l'âme féminine ». En 1939, il évalue *La Symphonie pastorale*, — sans toutefois expliciter cette évaluation, — comme un « admirable récit — son chef-d'œuvre ». Enfin, en 1951, il situe plus haut que le *Journal*, *Les Faux-Monnayeurs* et sur-

43. *Journal*, 23 juin 1930, p. 993 (Gide y prolonge l'expression de Stendhal : tendre ses « filets trop haut », en disant : « Mais les poissons-volants sont les seuls qui m'intéressent »).

tout les « courts récits », ceux-ci comprenant les *Caves*, qui, tous, selon lui, « marquent une étape de son itinéraire spirituel ». Pourquoi cette évaluation ? Selon Ayguesparse, « Gide qui n'est pas romancier (il en convient lui-même dans le *Journal des Faux-Monnayeurs*⁴⁴) réussit admirablement à peindre le drame psychologique dans ces œuvres de petit format ». Ayguesparse y voit l'expression de conflits humains, d'êtres qui vivent, de types d'une époque, d'une civilisation, des reflets du drame « de notre temps ». Il goûte en ces récits le contraste entre leur « apparence classique » et leur portée de « véritables brûlots contre les préjugés moraux et l'hypocrisie des classes dominantes ». C'est sur eux qu'il conclut cet article de *Syndicats* : « C'est dans les courts récits que Gide montre son véritable visage, parce que c'est là qu'on retrouve ce goût des idées, cette infatigable curiosité, et, par-dessus tout, cet intrépide amour de la vérité qui plus que "sa grande pénétration psychologique" lui valurent le prix Nobel. »

*Gide, maître du mot et homme de métier :
l'« artiste » et l'essayiste*

Entre 1921 et 1951, pas plus qu'avant la guerre de 1914-1918, l'on n'a contesté un des titres de gloire de Gide qu'est l'art du mot. Sauf à diaboliser notre auteur ; comme le critique ultra-catholique Olivier Perceval qui va jusqu'à traiter Gide de « faux grand écrivain » (art. cité, p. 18).

Que l'on s'attachât au narrateur reconnu ou non comme « vrai » romancier ou au dramaturge, prisé par une « élite », plutôt que par le grand public, selon le poète Paul Fierens, mais aussi historien et philosophe de l'art, un des fondateurs du *Disque vert*, lecteur fervent des Français, ou à l'essayiste, on vit en Gide, selon les mots de Dommartin, « essentiellement un artiste et un artiste de France » (art. cité, p. 9). Mais le style de Gide ne commença à être l'objet d'études, en Belgique, qu'en 1951, grâce à Fernand Desonay, dans *Le Flambeau*.

Dès le début de cette période, en juillet 1924, *La Flandre littéraire*, présentant sous la plume de Francis Cuypers une nouvelle revue française, *Accords* (pp. 480-1), comme le fruit d'« une intense volonté d'art de-

44. Il faut croire que, fait courant à l'époque, Ayguesparse identifie Gide à Édouard, à partir d'une phrase comme : « Au surplus, ce pur roman, il ne parviendra jamais à l'écrire » (1^{er} novembre 1922). Gide, lorsqu'il s'exprime en son nom, évoque ses difficultés, ses doutes, son désir de sortir le roman de « son ornière réaliste », des conventions, il n'en renonce pas pour autant à ce qu'il ne cesse d'appeler « roman ».

vant cette croyance, remise depuis peu à la mode, que l'émotion suffit à tout, [du] souci précieux de la forme » (p. 481), nomme les maîtres des collaborateurs de la revue ⁴⁵ : « Dada » (!) et Gide. Mais, s'ils ont tous deux exprimé les inquiétudes du temps, Gide, plus que Dada, aurait enseigné « à dompter ces inquiétudes » et à « faire l'œuvre d'art ».

En 1948, à l'autre pôle de la période, — et avant l'étude de F. Desonay, — « artiste » est le mot-clé de Jean Depi dans son étude, déjà commentée, d'un aspect du *Journal* : « Gide, critique de son œuvre ». S'il rapporte les préoccupations de Gide, lors de la rédaction de mémoires comme *Si le grain ne meurt*, préoccupations qui, en l'occurrence, vont dans le sens de la simplification et du dépouillement, c'est pour montrer qu'elles révèlent « l'artiste ». Tout autant que les réflexions de Gide sur le « roman pur » : « Artiste infiniment scrupuleux et soucieux d'un métier parfait, André Gide nous donne ainsi l'exemple d'une rare probité intellectuelle. Chez lui, l'esprit critique est constamment en éveil, appliqué à son œuvre avec la même objectivité et la même rigueur qu'à autrui. » (p. 145).

Entre ces dates, même des commentateurs hostiles à la morale privée et politique de Gide, tels Victor Larock et Louis Dumont-Wilden, s'inclinent devant son art... un art qui selon ceux-ci le rend d'autant plus dangereux. Écoutons d'abord Larock :

Je m'en voudrais d'en finir avec M. A. Gide, sans ajouter, mais qui ne le sait ? qu'il est un de nos plus grands écrivains, que son style est un enchantement, et que les quelques pages d'anthologie qui resteront de lui sont parmi les plus harmonieuses et les plus pénétrantes qu'on puisse lire en français. (Art. cité, pp. 552-3).

Quant à Dumont-Wilden, ni en 1932 ni en 1937, tout entraîné qu'il est contre les engagements politiques de Gide, il ne renie pas l'artiste qu'il a aimé en lui. En 1932, dans *La Nation belge*, avant de mettre en doute les aptitudes de Gide à la création romanesque, il affirme : « nul n'écrit dans une langue plus souple, plus libre ; plus fluide », comme en témoignent, selon le critique, les « récits parfaits » déjà cités. En 1937, dans *Pourquoi pas ?*, il explique, on l'a vu, essentiellement par cette raison le rôle de « porte-drapeau » joué par Gide.

Plus nuancés sur le talent romanesque de Gide, quoiqu'ils fussent réticents à le lui reconnaître, des Dommartin ou Ayguesparse ne lésinent pas sur les éloges quand il s'agit du style de l'écrivain, y mêlant leur admiration pour un art de la langue française, propre aux Français.

Pour Dommartin, « Gide, à l'extrémité de sa ligne et de l'épanouissement de ses dons, est essentiellement un artiste, et un artiste de France »

45. Soupault, Arland, Mac Orlan, Paulhan, Desnos, Jouhandeau.

(p. 9). Aussi, dans le *Journal*, le critique conseille-t-il de lire plus que tout les considérations sur l'« expression » : la distinction entre la « manière » (qui suit la mode) et l'art ; la défense de la simplification contre l'emphase, contre la fausse éloquence et les « amplificatibns verbales », ce malgré, selon Dommartin, « une certaine préciosité qu'il n'a pas su éviter » (p. 13) lors des périodes de « retombement ». Le critique rappelle l'importance pour Gide du rythme, et termine en détachant « cette remarque si subtilement juste » : « Les phrases que nous formons ne revêtent point tant notre pensée qu'elles ne la contournent ⁴⁶. » On pourrait regretter que le critique n'ait pas commenté davantage cette phrase du *Journal*...

Ayguesparse ne cesse d'encadrer ses bilans par des éloges du « classicisme » de Gide. En 1939, vers le début de son article général de *Tribune*, il précise : « Quoiqu'il arrive, Gide se contraint toujours à exprimer sa pensée avec une singulière modération et une grande pureté de style » (p. 1). Il termine sur le même ton, avec plus de précision quant à la place de cette qualité parmi les critères d'appréciation de l'œuvre de Gide : « Toute l'œuvre de Gide est une lutte contre les conformismes moraux, religieux, esthétiques et sociaux. Mais, quoi qu'il écrive, c'est toujours le styliste qui l'emporte chez lui » (p. 2). En 1951, dans *Syndicats*, Ayguesparse reprend ses propos, appliqués aux « courts récits » de Gide, à « ces pages écrites dans la prose la plus limpide, la plus nue ». Plus encore, s'interrogeant sur le succès du *Journal*, il attribue celui-ci, certes, à la curiosité du public pour les « coulisses des milieux littéraires », à la « qualité intellectuelle de ces pages », à leur éloignement de toute contrainte, mais surtout à son art, aux rapports de cet art avec la France : « C'est là, plus que dans son œuvre proprement dite, qu'il se montre le styliste de premier ordre qui a sans cesse contribué à cette défense et illustration de la culture française qu'il se proposait avec *La Nouvelle Revue Française*. »

Et pourtant, d'autres critiques, et parfois des écrivains belges, avaient déjà cru voir, dans des œuvres moins connues de Gide, comme la quintessence de son art du verbe : dans son théâtre, dans quelques « traités » et dans ses essais.

Le mérite en revint d'abord particulièrement au *Disque vert* où, dès juillet 1922, puis en mars-avril 1923, Paul Fierens, puis Georges Pillement vantent *Saül*. Fierens, dans sa « chronique théâtrale : le *Saül* d'André Gide au Vieux-Colombier » (pp. 79-80), commence par marquer son désaccord avec le philistinisme de la « critique parisienne » qui « fit au

46. *Journal*, Sur mer, 1936, p. 1250.

Saül de Gide un accueil sévère et décontenancé » (p. 79). Face à cet accueil, Fierens énonce un principe (en rapport avec une certaine dégradation du théâtre après la première guerre mondiale) : « Un bon théâtre doit se résigner, de nos jours, à n'être qu'un théâtre d'exception. Il faut qu'il impose à l'intention d'une élite⁴⁷ les quelques œuvres qui sauveront, aux regards de l'avenir, l'honneur de notre temps » (*ibid.*). C'est le cas de *Saül*, tragédie que le critique rattache à un vrai « classicisme » (malgré, par ailleurs, la « complexité d'un drame shakespearien »). *Saül* concilierait modernité et classicisme du XVII^e siècle, notamment par sa prose :

C'est au style noble du XVII^e siècle que fait songer l'architecture des tableaux. Il n'est point jusqu'à la fréquence des alexandrins dans une prose si limpide qui ne concoure à fortifier l'impression. Une inquiétude moderne est toutefois au fond du drame, mais ceci même reste racinien, et, de cet harmonieux mélange, résulte la beauté française d'une œuvre aussi biblique qu'*Esther* ou *Athalie*. (*Ibid.*)

La suite de l'article ne cesse de vanter cet art : « l'imprévu d'un mot nous enchante », « c'est la seule perfection du langage [*sic*], la seule logique des passions qui renouvelle la surprise. Art qui trouve dans la mesure sa grandeur et sa vie » (p. 80). Fierens loue Arthur Honegger et toute la Compagnie du Vieux-Colombier de s'être mis au service du « chant des paroles » de *Saül*.

C'est à propos du théâtre d'Édouard Dujardin que Georges Pillement déplore « l'éloignement qui existe entre le théâtre littéraire et le public qu'il aurait pu avoir » (p. 363). Il rend responsable de cet éloignement comme de la décadence du théâtre d'expression française les critiques qui, lors même qu'ils protestent contre cette décadence, n'ont pas compris, jadis, Dujardin, Claudel ou Maeterlinck et, ajoute-t-il, ce sont eux qui, dernièrement encore, n'ont pas vu les beautés du *Saül* de Gide, des *Amants puérils* de Crommelynck (*ibid.*).

Si des adaptations et représentations, cette fois d'œuvres non destinées à la scène, comme *Le Retour de l'Enfant prodigue*, ne bénéficièrent pas non plus d'un grand succès parmi le public, ni même parmi les critiques belges, elles furent l'occasion pour les chroniqueurs théâtraux d'isoler, parmi les composantes du spectacle, la langue, le style de l'auteur.

Représentée en janvier 1935 par la troupe de Jules Delacre au Marais-Galeries de Bruxelles, l'adaptation en quatre actes du « traité » de Gide suscita deux réactions bruxelloises intéressantes. Dans *Bruxelles-Théâtre*, Honoré Lejeune, secrétaire général de l'Union de la presse théâ-

47. C'est moi qui souligne.

trale belge, le 21 janvier (pp. 46-8), conclut sur sa vision du spectacle : « La tentative est curieuse et à déconseiller. La pureté de la langue et la profondeur de la pensée ne sont ici qu'arguments insuffisants à justifier un exercice superflu et périlleux, qui fait le plus grand tort à la philosophie. » (p. 48). Un peu plus tard, en février, la réaction du rédacteur en chef, Maurice Schwilden, de *Tréteaux*, « revue mensuelle du théâtre amateur et indépendant », bien connue, va dans ce sens, voire plus loin. Pour ce chroniqueur, *seul* le style de l'œuvre a pu sauver le spectacle, qui n'aurait pu rendre les « arrière-plans » de la pensée de Gide, primant sur l'action : « On ne saurait faire grief à Marcel Herrand (dans le rôle du fils) de nous avoir fait entendre ce texte magnifique. On ne peut que regretter qu'un effort aussi désintéressé ait été fait — j'ose le dire — en pure perte. » (p. 9).

Comme pour l'auteur de *Saül*, il revint en priorité au *Disque vert* de mettre en évidence le Gide essayiste, sous la plume d'Henry Dommartin, de Georges Thialet et de Franz Hellens lui-même.

Dès le premier numéro d'octobre 1923, à un moment où la revue était co-dirigée par Franz Hellens et Henri Michaux, Dommartin se penche sur « le *Dostoïevski* d'André Gide » (pp. 4-6, 468-49). Dans son compte rendu fidèle de l'interprétation par Gide de Dostoïevski comme chrétien, mais avant tout comme romancier, Dommartin explique la curiosité de Gide pour Dostoïevski par un intérêt pour « l'homme moderne » et pour les « prodigieux problèmes de la vie », comme pour les génies étrangers à la France ». De ce fait, le critique belge applaudit en Gide l'artiste ouvert et sensible : « Si mesuré et fin qu'il soit, il est susceptible d'être ému par la véhémence désordonnée, pourvu qu'elle soit soutenue par une pensée originale et un véritable lyrisme » (p.4).

Dans la même revue, — devenue *Nord*, — au cours de sa longue et vagabonde chronique romancée, intitulée : « L'art et les hommes » (pp. 365-77 [795-807]), en 1930, Georges Thialet en arrive, par une étrange association d'idées, au *Dostoïevski* de Gide. À partir d'un dialogue ou plutôt d'un monologue, réel ou imaginaire, avec sa concierge, sur la mode des livres russes, des soviets, de Staline et du bolchévisme, Thialet émet ce jugement sur Gide : « Enfin un jour, il a écrit son chef-d'œuvre comme le chef-d'œuvre de la critique moderne quand il a écrit son livre sur Dostoïevski. Il n'y a plus à en douter. Le chef des armées russes en France, le directeur du bureau de propagande esthétique, c'est... c'est M. André Gide » (p. 376 [806]). Thialet prétend avoir découvert ainsi le « secret » de Gide : « Derrière lui M. Gide cachait un ours immense. » (*Ibid.*).

Jugement prémonitoire (Gide n'ayant pas encore exprimé publique-

ment — ni même dans son *Journal*, d'ailleurs — sa sympathie pour la Russie soviétique) ? Plutôt défiance du critique envers les influences littéraires étrangères dites « dévorantes », faisant le lit de l'invasion politique : « Derrière le dostoïevskisme il y a le bolchévisme, comme derrière Goethe il y avait Bismarck et Guillaume II » (pp. 377, 807).

Entre-temps, en janvier 1925, c'est sur *Incidences* que Franz Hellens a préféré attirer l'attention, par un compte rendu développé (pp. 95-6). À la différence de Dommartin, Hellens loue Gide de pouvoir séparer dans ses écrits les qualités du romancier et celles du critique : « André Gide, romancier et critique, se montre sur les deux terrains de l'imagination et de la réflexion avec des qualités spéciales » (p. 95). Dans le domaine de la critique, Gide, selon Hellens, « se renouvelle absolument » et sait aussi « faire abstraction de ses goûts ». En le Gide d'*Incidences* et de *Prétextes*, Franz Hellens met en avant l'analyste, animé par des qualités comme « le souci des proportions et de l'exactitude », « une attitude superbe de mesure », le but, non de juger, mais « d'éclairer ». Somme toute, n'est-ce pas le classicisme de Gide que vante Franz Hellens, qui hausse *Incidences* au niveau d'un modèle de la littérature critique ? « Ce livre, qui ne prétend pas à la grandeur, est vaste. Il demeurera un des meilleurs témoignages de ce temps, non seulement témoignage mais critique dans le sens le plus aigu et le plus vivant de ce mot. » (p. 96).

À propos de « l'artiste » en Gide, il fallut toutefois attendre un universitaire, Fernand Desonay, pour lire une étude qui dépassât l'impressionnisme. Il publie cette étude après la mort de Gide, en 1951, dans *Le Flambeau* (n° 6), sous le titre « La conscience de l'écrivain chez André Gide » (pp. 447-54), en réaction contre le numéro spécial d'hommage de *La N.R.F.* qui, on l'a rappelé, privilégiait, conformément à une certaine critique française toujours vivace, les témoignages sur l'homme. Par son article, Desonay exauce, précise-t-il, un vœu de Gide, exprimé le 13 octobre 1918, dans son *Journal* : « C'est du point de vue de l'art qu'il sied de juger ce que j'écris, point de vue où jamais ne se place, ou presque, la critique ».

Si Desonay concède que « l'anecdote (biographique) soit révélatrice du tempérament de Gide écrivain », selon lui, « il reste que le problème essentiel, pour l'artiste, est le problème de l'expression — et, s'agissant de Gide, le problème de l'expression littéraire. Tout autant que Paul Valéry, André Gide n'a cessé de s'interroger sur le mystère du "comment dire". » (p. 447). (Je rappelle que Valéry avait donné lieu à plus d'études que Gide chez les universitaires belges).

Récusant l'étiquette de « maître styliste » comme trop réductrice, Desonay part, lui aussi du *Journal*, en particulier des autocritiques de Gide

contre ses *Cahiers d'André Walter*, et même contre *Les Nourritures terrestres*, — affadies par endroits, — selon leur auteur, pour mettre en évidence chez Gide une recherche, celle d'une « raison d'art ». Desonay définit celle-ci comme consistant « dans la vertu d'harmonie », avec, comme pour Valéry, « pureté du rythme, sens de la composition musicale », « goût du nombre » (p. 448). Et « cette raison d'art, — convient-il, — est aussi vertu du style, faite d'effort » (*ibid.*). Et le critique de rappeler après Gide que « la patience — ou plutôt *l'obstination souple* (l'expression est de lui) — demeure la qualité maîtresse d'un sorcier d'art » (p. 450). Ce, même après une « préparation inconsciente ».

Au-delà de ces conditions, ainsi que de la rigueur, et les animant toutes, le critique met en exergue le « sens de la vocation », un « rêve de beauté formelle », qui se manifeste dans les recherches de « cadence » du *Journal* lui-même, comme dans la discipline de travail jusque dans les détails matériels, de cet « ouvrier du style » (p. 451).

Desonay s'interroge, lui aussi, sur le célèbre « classicisme » de Gide : « Le classicisme de Gide : la formule a souvent servi » et y répond à nouveau grâce au *Journal* : « Elle signifie, cette formule, en premier lieu, que l'œuvre d'art est désintéressée » (*ibid.*). Alors Desonay, se distinguant d'Heredia, cite *Paludes* comme le premier modèle de ce dépouillement, de l'« absolue rigueur » de Gide (p. 452). Desonay caractérise l'idéal gidien d'un « style en état de grâce », comme un style qui ne se fasse pas « trop remarquer », tel celui de Montaigne, de La Fontaine, de Voltaire, de Verlaine dans ses *Chansons*, et enfin de Valéry, car « le modèle achevé du classicisme serait Valéry » (pp. 452-3).

C'est une anecdote personnelle donnée comme exemplaire qui constitue la dernière partie de l'article de Desonay, en tant que Belge d'expression française. À la demande du critique de préciser aux lecteurs du *Figaro littéraire* que la « grammaire française en tout point parfaite » de Grevisse, était éditée en Belgique, Gide avait répondu : « En ne mentionnant pas l'origine belge de ce manuel parfait, je crois servir sa diffusion en France ». Certains Français seraient-ils chauvins ? En tout cas Desonay commente ainsi cette réponse : « L'anecdote est à la fois cruelle et réconfortante pour notre amour-propre national » (p. 454).

Ne reniant pas ses opinions passées sur notre auteur, Desonay peut conclure « que du seul point de vue de l'art, l'œuvre d'André Gide s'inscrit dans la grande tradition d'une littérature de moralistes qui ne s'ignorent pas : la littérature du dialogue » (p. 454).

Les polémiques qu'a suscitées André Gide ne se sont pas feutrées en passant la frontière belge. Elles n'ont pu que s'adapter à ce pays si pro-

che, à maints égards, de la France et qui a, il faut le dire aussi, manifesté souvent beaucoup d'admiration et de sympathie précisément au « grand artiste de France » comme au défenseur de « justes causes ». Toutefois la mort de Gide allait-elle atténuer ces jugements tranchants que l'écrivain n'aimait pas plus que l'éloge unanime et surtout la « paresse » de nombreux lecteurs, y compris de critiques, incapables de comprendre la nouveauté en matière littéraire ? Comme le croit Roland Barthes, dans *Critique et vérité* : « En effaçant la signature de l'écrivain, la mort fonde la vérité de l'œuvre qui est énigme⁴⁸. » Aux chercheurs de l'avenir de suivre l'affaire...

48. Paris : Seuil, p. 60.

Gide à Alet-les-Bains (juin-juillet 1940)

par

JEAN EECKHOUT

Le long de l'Aude, sur la route de Carcassonne à Mont-Louis, entre Limoux et Quillan, Alet n'est qu'une modeste station thermale, riche de ses maisons à arcades et des ruines de sa cathédrale romane, détruite par les Huguenots en 1577, comme, gourmandement, de ses pâtes de fruits et de sa blanquette de Limoux.

Non mobilisable en tant qu'aîné de famille nombreuse, j'étais, le 15 mais 1940, le journal *Le Bien public*, que je dirigeais *ad interim* à Gand, ne pouvant plus paraître, parti conduire à l'abri (!) ma femme et mes enfants à La Baule, puis pris à Saint-Nazaire un train militaire qui devait m'amener à Toulouse, centre de recrutement des volontaires belges, dans l'espoir d'y être incorporé.

Fuyant les foules et les files, je n'avais, depuis mon départ, ni bu ni mangé quoi que ce fût, comptant sur quelque cassoulet toulousain. Mal m'en prit : un agent de police bruxellois m'interdit de descendre du convoi qui poursuivait son chemin vers le Sud. Au terme de vingt-quatre heures, arrêt à Couisa de Montazels, où précédemment avaient été « concentrés » les républicains espagnols.

C'est là que, tentant en vain d'être affecté, il me fallut apprendre et subir la capitulation de l'Armée belge. Que faire, sinon revenir à La Baule ? La gendarmerie m'ayant offert un certificat d'indigence, je refis non moins gratuitement le trajet. Ce fut même au wagon-restaurant que mon attestation fut contrôlée et admise. La nuit se passa dans une salle d'attente de la gare de Bordeaux, sans que j'osasse, après les propos de

Paul Reynaud, demander asile à Raymond Housilane, frère de François Mauriac et romancier lui aussi.

À La Baule, le chef de gare me refusa l'entrée, parce qu'indigent. J'y parvins néanmoins.

À peine y étais-je descendu que fut ordonnée l'évacuation des hôtels, réquisitionnés par les compagnies pétrolières.

Où se réfugier, avec femme et enfants, sauf à Alet-les-Bains, dont le séjour forcé à Couisa m'avait fait connaître l'hôtel Remédy, tenu par l'ancien chef-coq du *Normandie*. La Peugeot 201 nous y mena sans encombre, après une nuit à Périgueux, une autre à Razès, et, partout, une extraordinaire hospitalité.

La firme Farman exploitait à Alet une usine aéronautique. En vain tentai-je de m'y faire admettre. Il ne me restait plus qu'à méditer, lire entre autres le *Journal* de Gide récemment paru, me promener et me baigner en une exquise piscine, cachée en un préau qu'encadrait un cloître.

À peine y avais-je plongé une première fois que la seule porte d'accès s'entrouvrit, laissant apercevoir, sous son chapeau de feutre noir, sa cape et ses lunettes, un livre et un carnet à la main, quelqu'un en qui je crus aussitôt reconnaître André Gide. Nous nous saluâmes, sans plus.

Le lendemain, même irruption. Mon sang ne fit qu'un tour. Je sortis de l'eau, m'approchai du visiteur et lui dis : « Pardon, Monsieur, vous êtes bien André Gide ? — En effet, répondit-il avec courtoisie, mais à quoi me reconnaissez-vous ? » Je demeurai un instant coi et, tandis que je me rhabillais, me permis de l'entretenir de ce que je savais de son œuvre, comme de l'interroger sur sa présence en ce coin, ses activités et la guerre provisoirement perdue.

Nous sortîmes ensemble et, un mois durant, fîmes de même, déambulant dans Alet et alentour. Seuls liens entre nous : les Van Rysselberghe, ses amis comme ceux de mes grands-parents maternels, M. et Mme Alexandre Braun, dont il avait peint les portraits et ceux de leurs enfants. L'un de ces tableaux, au Musée de Gand, est célèbre. Celui de ma tante, Marguerite Braun, née Van Mons, tout différent qu'il soit de celui, là aussi, où figurent André Gide, Henri Ghéon et d'autres, entourant Émile Verhaeren, occupé à lire.

Autres liens encore, Copeau, Claudel et Ghéon que j'avais entendus à l'école abbatiale de Saint-André-lez-Bruges, ou Francis Jammes, ami de mon oncle, Thomas Braun, et Mauriac, mon complaisant directeur de conscience.

Comme je disais à Gide que, me dédicçant sa *Vie de Jean Racine*, Mauriac avait écrit : « à J. E., ce Racine plein de Mauriac », il m'interrompit : « Si j'avais ici un exemplaire de mon *Montaigne*, que vous dites

avoir aimé, je vous le dédicacerais certes, mais écrirais : “à J. E., ce Montaigne qui m’a tant appris”. Que n’ai-je aussi pour vous, à relire après m’avoir écouté, *Les Nourritures terrestres*, *La Porte étroite*, *La Symphonie pastorale*, *Isabelle*, *Geneviève*. Mais ce sont mes maîtres que j’ai emportés ; je les lis et relis. »

Goethe et Zola formaient l’essentiel de ses lectures. Mais, plus encore que ce qu’il m’en enseignait, le souvenir m’est resté de sa modestie et de son affabilité, sinon, davantage, d’un sombre pessimisme, empreint de quelque complexe de responsabilité qui me rappelait le Julien Benda de *La Trahison des clercs*.

Ainsi en fut-il jusqu’au 23 juillet, date à laquelle Gide quitta impromptu Alet pour Cabris (cf. Gide, *Journal 1939-1942*, pp. 48 à 68).

Nous y demeurâmes nous-mêmes jusqu’au 15 août et regagnâmes Gand via Baume-les-Dames, le pont de Parcey et ses occupants, Strasbourg, aussi vide de Français que provisoirement débordant de drapeaux à croix gammée, et Luxembourg. Il y avait mieux à faire en territoire occupé que dans la quiétude d’Alet.

Je n’ai plus revu André Gide, mais n’ai pas cessé de lire son *Journal*, les *Cahiers de la Petite Dame* et ses innombrables correspondances. Pour le moment, le second tome des lettres échangées avec le belge André Ruyters. Là où celui-ci apparaît trop souvent demandeur, Gide ne cesse au contraire d’y témoigner un exceptionnel désintéressement, son souci d’autrui et le prix qu’il attachait sans frontières aux œuvres de ses frères en écriture.

La fille d'un ami belge : *Béatrix Beck*

par

PIERRE MASSON

Avec Christian Beck, Gide avait eu des relations parfois difficiles, mais malgré diverses rebuffades dues principalement au caractère impétueux du « petit Beck », malgré leurs divergences croissantes en matière de création littéraire, il ne cessa jamais de s'intéresser à la riche personnalité de son ami et à tout ce qu'il lui semblait devoir dire, jusqu'à ce que la mort le frappe prématurément.

Quant cette mort se produisit, en février 1916, Gide se consacrait, pour quelques semaines encore, à l'œuvre du Foyer Franco-Belge, où il avait pu connaître les détresses suscitées par la guerre. Quinze ans plus tard, il eut l'occasion d'évoquer le souvenir de Beck, en participant à l'hommage que lui rendit la revue *La Nervie*¹. Quinze années encore, quand, en 1946, Béatrix Beck s'adressa à lui, on peut dire qu'elle représentait non seulement la fille d'un ami de jeunesse, mais aussi une nouvelle génération de victimes de la guerre : son mari tué en 1940 dans des circonstances troubles, considérée en France comme une étrangère, elle avait trouvé refuge auprès d'une parente, en Belgique où ses diplômes n'étaient pas reconnus :

1. Ce texte, publié en 1931 (*La Nervie*, II, pp. 13-4), a été repris dans *Rencontres* (Neuchâtel : Ides et Calendes, 1948) et *Feuillets d'automne* (Paris : Mercure de France, 1949).

Alors je suis devenue ouvrière dans une fabrique de puddings. C'est indirectement grâce à Gide que j'ai pu commencer à écrire, parce que j'ai vendu ses lettres à mon père ².

Béatrix Beck n'était pas une inconnue pour Gide, car avant la guerre, elle lui avait écrit « au sujet de [s]on père », et il avait « répondu très gentiment ». De plus, il avait eu l'occasion récente de raviver ses souvenirs relatifs à Christian Beck, en publiant les lettres qu'il lui avait adressées ³.

Et c'est donc au sujet de cette publication, à l'origine de laquelle elle se trouvait, que Béatrix Beck reprit contact avec Gide, s'excusant apparemment d'avoir tiré parti de ces lettres. Celui-ci séjournait alors à Ascona.

ANDRÉ GIDE à BÉATRIX BECK

De passage en Suisse, où
me fait parvenir votre lettre.
adresse permanente :
1 bis rue Vaneau, Paris VII^e

31 mars [19]47.

Madame,

Oh non ! je ne saurais vous en vouloir d'avoir cherché, dans mes lettres à mon ami d'avant-hier, une aide — et bien au contraire suis heureux d'avoir pu ainsi, indirectement, vous secourir. Je ne sais plus qui fut l'acheteur de ces lettres, ni à qui j'accordai l'autorisation de les publier (à un très petit nombre d'exemplaires) après que je les eu relues. J'aurais souhaité qu'il vous en revînt quelque nouveau profit... J'aurais aussi voulu joindre à cette correspondance, en manière de préface, les pages de souvenir et d'éloge affectueux que j'avais écrites quelques années plus tôt, *in memoriam* de Christian Beck. Ces pages avaient été envoyées en contribution à un *Hommage* qui devait paraître, en plaquette ou dans une revue, en l'honneur de votre père — envoyées à je ne sais plus qui ; et je ne sais non plus si cet

2. Béatrix Beck, propos recueillis par V. Marin La Meslée in *Magazine littéraire* n° 322, juin 1994, p. 98.

3. André Gide, *Lettres à Christian Beck*, Bruxelles : Éd. de l'Altitude, 1946. Tiré à 21 exemplaires, ce livre fut imprimé fin décembre 1946. Il fut publié par Jean Van Halen, avec des notes explicatives de Gide.

Hommage a jamais paru. Peut-être êtes-vous à même de me renseigner. Je tenais à ces pages, mais n'en avais pas conservé le double et les efforts que j'ai faits pour en retrouver le texte ou en obtenir une copie, sont restés vains. En avez-vous jamais eu connaissance ? Ont-elles jamais été imprimées ? Qui s'occupait de cette publication avortée... ? Si elles sont demeurées inédites, je vous les offre bien volontiers et vous ne seriez pas embarrassée de trouver un journal ou une revue qui serait heureux de les publier (à très bon compte — pour vous !). Mais il faudrait d'abord les retrouver — ce que, sans doute, vous êtes à même de faire, car on n'a pu projeter cette publication sans que vous en soyez avisée... Dans ce cas je vous saurais grand gré de m'envoyer une copie (car, encore une fois, je tenais à ces pages et les avais écrites en y mettant mon cœur) — ou, de toute manière, de me donner quelques renseignements à leur sujet. Volontiers, je redonnerais ces pages, en guise de préface à mes lettres à C.B. ; cela formerait un petit volume que publierait avec empressement un éditeur suisse (à qui j'en ai parlé) et je serais heureux d'en détourner vers vous tout le profit.

De toute manière, je bénis votre lettre, qui me donne votre adresse et me permet enfin de vous écrire. Ne doutez pas de mes sentiments bien affectueusement dévoués.

André Gide.

Ces pages miennes auraient-elles paru dans *La Nervie* ? Oui, sans doute, à en croire l'article du *Soir* de Bruxelles que vous avez la gentillesse de me communiquer. Il vous sera sans doute possible de vous procurer (de me faire envoyer) un exemplaire de ce n° d'hommage — ou tout au moins copie de mon texte. Mais le commentaire du *Soir* me laisse croire qu'il s'agit là d'un *autre* article de moi ; car les pages que je recherche parlaient aussi de mes rencontres de votre père en Italie... Le texte de *La Nervie*, dans ce cas, ne ferait pas double emploi avec celui que je recherche, mais viendrait grossir le petit volume en question.

Finalement, l'original de ce texte fut retrouvé, texte unique qui évoque successivement les débuts parisiens de Christian Beck, et leur rencontre à

Sorrente en 1909. Mais le projet du recueil se transforma en deux publications distinctes, l'hommage étant repris en Suisse dans *Rencontres*, en avril 1948, et placé l'année suivante en tête des lettres de Gide à Beck, republiées dans le *Mercur de France* ⁴.

Depuis longtemps, Béatrix Beck était décidée à devenir écrivain, par vocation mais aussi par désir de s'associer à l'image paternelle. Grâce à la vente des lettres, un texte se substituant à l'autre, elle put se consacrer pendant un an à la rédaction de son premier roman, *Barny*, qu'elle envoya à Gide alors qu'elle séjournait en Angleterre, marquant par ce geste une sorte de filiation nouvelle : « [Gide] était lié à l'impression sacrée que j'avais de mon père qui fut son ami. Notre album de famille contenait des photos de Gide, jeune ⁵. »

ANDRÉ GIDE à BÉATRIX BECK

14 mars [19]48

Chère Béatrix Beck,

Je n'avais pas attendu de recevoir de vous *Barny* pour vous lire ; mais merci de cet envoi qui me donne votre adresse. Mon ravissement était très vif, dépassant de beaucoup mon espoir. Ah ! si le dernier chapitre était à la hauteur du chap. XVI (sur la religion) ce serait parfait ; vous atteignez là au sommet, comme en vous jouant et sans le savoir ; ensuite nous retombons un peu et les dernières pages me déçoivent. Je relis les dialogues avec Donique... c'est excellent. Votre père serait fier de vous... Permettez que je vous embrasse.

André Gide.

Revenue d'Angleterre, Béatrix Beck se rendit chez Gide, pour la première fois, le 23 décembre 1948 :

Je fus mise en présence d'un étrange personnage, le crâne surmonté d'une sorte de petit chapeau de pêche tout en hauteur. Ses yeux d'un brun un peu bleuâtre brillaient, amusés. Son veston élimé s'ouvrait sur un tricot de couleur framboise.

4. Gide, « Lettres à Christian Beck », *Mercur de France*, juillet 1949 pp. 385-401 et août 1949, pp. 616-37.

5. V. note 2 ci-dessus.

Il tendit vers moi ses mains masquées de mitaines oranges :

« C'est gentil d'avoir pensé à venir me voir. »

Ces paroles ne pouvaient être qu'ironiques. Elles accrurent mon trouble.

« J'étais sûre que vous ne me recevriez pas, balbutiai-je.

— Oh, fit-il avec indignation. Et :

« Ma porte est absolument condamnée. Mais pour vous, elle ne le sera jamais. Je voudrais tant vous sentir détendue.

[...]

Je me levai. Gide, du ton le plus spontané :

« Oh ! non, ne partez pas ! Restez encore. »

Au comble de la joie, je me rassis. Gide évoqua mon père, en Italie, avec la même animation que si cette rencontre datait de la veille. Elle avait eu lieu un demi-siècle auparavant.

Quand je me levai à nouveau, l'enchanteur me prit aux épaules et posa deux baisers sur mes pommettes.

En avril 49, j'envoyai à André Gide, comme il me l'avait proposé, le manuscrit de mon second récit. Il me répondit le lendemain par une lettre laudative ⁶.

ANDRÉ GIDE à BÉATRIX BECK

16 avril 1949

Chère Béatrix Beck,

Est-ce mieux que *Barny* ?... Peut-être pas. Mais il me suffit que ce soit aussi bien. Et vous savez combien j'aimais votre premier livre. J'ai dévoré celui-ci, toutes affaires cessantes, avec une satisfaction des plus vives — qu'éprouveront également, j'en suis sûr, tous les admirateurs de *Barny*.

Et maintenant qu'allez-vous faire de cette dactylo ? M'est avis qu'il faut que *Chaïm* paraisse en revue avant d'être remis à Gallimard. *Mercure de France* ou *Temps Modernes*... Ce serait plutôt le « genre » de cette dernière et je suis prêt à recommander chaleureusement *Chaïm* à Sartre le directeur, s'il était besoin. Cela seul me fait hésiter : je ne suis pas sûr que le *Mercure* ne paie pas davantage ; mais votre texte doit revenir ensuite à Gallimard.

Si je ne quittais Paris dans deux jours, je serais heureux de vous revoir et de vous aider dans ces négociations, très

6. Béatrix Beck, « La sortie du tunnel », in *Hommage à André Gide, La NRF*, nov. 1951, p. 324-6.

soucieux que votre travail trouve sa récompense très méritée ; mais je suis très fatigué et voudrais ne pas retarder mon départ. Je laisse votre dactylo entre les mains de ma vieille et fidèle amie (84 ans !) Madame Van Rysselberghe qui sera heureuse de le lire, après *Barny*, et de vous le remettre directement au jour et à l'heure que vous lui indiqueriez (même adresse que moi : 1 bis rue Vaneau).

Croyez à ma bien vive et attentive sympathie.

André Gide.

Gide quitte alors Paris pour Nice où, fin avril, il est frappé par une crise hépatique qui nécessite son hospitalisation et une convalescence d'un mois.

ANDRÉ GIDE à BÉATRIX BECK

30 mai [19]49

Chère Béatrix,

Après un peu plus d'un mois de clinique, je crois que je m'achemine enfin vers le mieux.

Je viens d'écrire assez longuement à Sartre pour lui recommander chaleureusement votre manuscrit, me reprochant de ne point l'avoir fait aussitôt. Les qualités de votre livre sautent aux yeux, me disais-je... mais encore faut-il attirer les regards de ce côté.

Tout attentivement et affectueusement vôtre.

André Gide.

Même paraissant d'abord aux *Temps Modernes*, en revue, c'est Gallimard qui doit éditer votre livre, et qui y a droit. Rien n'empêche donc que vous lui portiez une seconde dactylo.

Gide, rétabli, séjourne dans le midi jusqu'à la mi-octobre avant de revenir à Paris.

ANDRÉ GIDE à BÉATRIX BECK

2 Nov[embre 19]49

Chère Béatrix,

Sitôt de retour à Paris, j'ai parlé de votre manuscrit à la NRF ; appris avec une grande joie que votre *Chaïm Aronovitch* avait été hautement apprécié par Lemarchand (lecteur attitré) et que des fragments (pourquoi pas la totalité ??) devaient paraître dans *Les Temps Modernes*⁷. Les chaleureux éloges entendus à votre sujet m'ont porté à la tête et au cœur comme si j'étais moi-même l'auteur.

J'aurais bien grand plaisir à vous revoir (et Madame Théo V.R.) ; mais jusqu'à présent j'ai été submergé par des obligations inéluctables... J'espère être prochainement un peu plus libre et vous ferai signe. Croyez à ma profonde sympathie.

André Gide.

ANDRÉ GIDE à BÉATRIX BECK

1 bis rue Vaneau
Inv. 18.03

5 janv[ier 1950]

Chère Béatrix Beck

Ce billet vous atteindra-t-il assez tôt ? Seriez vous libre de venir sonner à ma porte après-demain, samedi 7, vers cinq heures ? Madame T. Van R. sera aussi heureuse que moi (ou presque) de vous revoir.

Tout affectueusement.

André Gide

Cette rencontre eut lieu comme convenu. Gide « avait l'air rajeuni, migrateur⁸ », interrogea Béatrix Beck sur sa fille dont elle avait apporté une gouache, évoqua l'idée d'écrire un livre pour enfants, tandis que la

7. *Chaïm Aronovitch* est le premier titre donné par B. Beck à son second récit, *Une Mort irrégulière*, paru chez Gallimard en 1950, et dont une partie fut en effet pré-publiée dans *Les Temps Modernes*.

8. *Ibid.*

Petite Dame sympathisait d'emblée avec la visiteuse⁹. Béatrix Beck dut également parler du métier qu'elle exerçait alors, secrétaire d'un courtier en réassurance, et sa crainte que cette activité ne déteigne sur son écriture incita alors Gide à lui chercher un emploi moins desséchant...

ANDRÉ GIDE à BÉATRIX BECK

27 janvier [19]50

Chère Béatrix,

Je suis très désireux de vous revoir, pensant à vous souvent et ne prenant pas mon parti de ces obligations qui ne vous permettent pas de vous épanouir plus librement. Nous en reparlerons.

Le ravissant Narcisse de Bernadette orne le salon de Madame Théo V.R. Il me plaît beaucoup et je n'en finis pas de l'aimer.

Viendriez-vous, le 29, comme déjà vous aviez fait l'autre dimanche, pour notre plus grande joie ? Je vous demande cela craintivement, car cela dérange peut-être un projet de sortie avec Bernadette... Mais vous pourriez peut-être nous l'amener ?.. (si ce n'est pas une corvée pour elle).

Tout affectueusement

André Gide.

Nouvelle visite, donc, Béatrix Beck étant cette fois accompagnée de sa fille Bernadette, âgée de treize ans, à qui Gide montra des images et « un kaléidoscope rapporté de Suisse ». Il dut également évoquer l'avenir de la jeune femme... Avant de partir pour Juan-les-Pins, il lui fit un signe d'encouragement :

ANDRÉ GIDE à BÉATRIX BECK

31 janvier [19]50

Chère Béatrix,

Je crains de vous donner de trop grand espoir, et trop tôt ; mais patientez quelques jours encore : je quitte Paris avec

9. V. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. IV, p. 166.

la presque certitude que, avant le 8 de ce mois de février, vous verrez la sortie du tunnel.

Tout affectueusement.

André Gide.

Le tunnel, note Béatrix Beck, dura sept mois et demi. Gide avait eu d'abord l'intention de la faire entrer dans la maison d'édition que Pierre Herbart voulait créer, mais ce projet n'eut pas de suite. Mais dans les mois qui suivirent, les relations de Gide avec sa secrétaire devinrent si mauvais qu'il en vint à se séparer d'elle, et qu'il adressa alors soudainement, au retour du Midi, un pneumatique à Béatrix Beck :

ANDRÉ GIDE à BÉATRIX BECK

1 bis rue Vaneau

15 septembre [19]50

Ma chère Béatrix Beck,
Me voici de retour à Paris. Très impatient de vous revoir et d'étudier avec vous le moyen de mettre fin à votre gêne, s'il se peut.

Tout affectueusement.

André Gide.

Je vous rappelle mon n° de téléphone Invalides 1803. Vous pourriez m'appeler dans le courant du jour (à partir de 16 heures), ou venir sonner à ma porte, fût-ce après dîner, mais avant 10 heures du soir —

ou demain matin *avant 10 heures*.

Quand j'arrivai à neuf heures du soir, il écrivait sur un long registre posé de guingois à l'extrême bord d'une table ronde. [...] Jouissant par avance de la commotion que j'allais éprouver, Gide dit en souriant :

« Je voulais vous proposer un secrétariat littéraire auprès de moi. »

Éblouie et angoissée à la fois, je lui reprochai d'un ton amer :

« C'est par bonté que vous me proposez cela. Vous n'avez sûrement pas besoin de moi.

— Par bonté ! ? répéta-t-il d'un air amusé, jouant la surprise. Pas du tout. Je n'ai personne et suis envahi par le courrier. Vos fonctions consisteraient à répon-

dre "non" à tout le monde ¹⁰. »

Béatrix Beck a raconté plusieurs épisodes de cette collaboration dont la Petite Dame, informée dès son retour de Cabris, début octobre, se déclara ravie. Nous n'en retiendrons qu'un seul, épilogue idéal pour ce parcours à travers des amitiés successives :

Gide fonça sur moi, et me mit devant les yeux une photo, en me demandant d'un air intense :

« Béatrix Beck, reconnaissez-vous ceci ? »

C'était mon père, assis sous un arbre dans une forêt. Une seconde, je fermai les yeux. Quand je les rouvris, Gide et l'image avaient disparu ¹¹. »

10. *Hommage à André Gide, op. cit.*, p. 328.

11. *Ibid.*, p. 332.

ROBERT LEVESQUE

Journal inédit

CARNET XXIV

(20 février — 20 juin 1938)

(Fin ¹)

Nous passons à midi au ministère des Colonies ; Gide prend un rendez-vous qui nous laisse un peu de temps pour déjeuner dans les environs. La visite d'ailleurs est rapide ; le ministre est au courant de l'affaire (Gide doit faire un rapport sur celle-ci), il est prêt à refuser les crédits... Mais on sait que ledit ministre est faible, aussi Rivet avait-il insisté pour que Gide parlât.

Il s'était levé tôt le matin et depuis sa crise il se fatigue assez vite ; aussi a-t-il hâte de rentrer pour sa sieste. J'occupe le temps à lire les épreuves du tome XV des *Œuvres complètes* (le dernier à paraître) ; j'y trouve quelques fautes. Gide m'a donné aussi à lire quelques lettres de correspondants biscornus — et une étude sur « Céline, Maritain et les Juifs », qu'il vient d'écrire. Lorsqu'il est réveillé, je continue de bouquiner, à droite et à gauche ; pour lui, il termine la correction de ses épreuves. Il les porte ensuite à la NRF, mais les bureaux en sont fermés en l'honneur de la Mi-Carême. Nous passons chez les A., où nous prenons le thé. Leur nouvel appartement, sur les quais, donne juste devant le Louvre. Le fils d'Yves Allégret, gosse de deux ans, s'amuse avec nous d'une manière charmante. Toute cette journée est admirable de soleil et de tiédeur ; Gide n'a pas voulu que je le quitte ; il lui semble que nous

1. Les cahiers I à XXIII et le début du cahier XXIV ont été publiés, depuis juillet 1983, dans les n^{os} 59 à 66, 72, 73, 76, 81, 94 à 96, et 98 à 103/4 du BAAG.

sommes en voyage... Il passe chez le coiffeur, puis à la librairie Gallimard, où Saucier nous montre le manuscrit de *Paludes* qu'il vient d'acquérir pour 22 000 f. Gide est content de le revoir ; il écrivait alors sur des feuilles volantes, d'une très grosse écriture ; le manuscrit a été relié en violet, ce qui est assez regrettable. Quant à son histoire, on n'en sait rien. Gide avait remis ce manuscrit à Bailly, qui fit faillite ; jamais Gide ne toucha un sou pour *Paludes* ; il dut même payer pour se faire imprimer. Quand Bailly ferma, il n'eut même pas l'idée de lui réclamer son manuscrit.

Avant le dîner, Gide va voir M. Michel Clemenceau au sujet d'une affaire traînant depuis trois ans. Une folle méridionale a couché sur son testament pour 200 000 f plusieurs écrivains, dont Gide, et tous les fils des anciens présidents du Conseil. L'affaire, qui créa surtout des ennuis, paraît enfin s'arranger.

Nous dînons boulevard Saint-Germain d'assez bon appétit. Catherine vient nous retrouver et nous allons tous trois au cinéma Bonaparte. Gide est assez repéré. Le film, *Rue sans issue*, dont le bien que l'on dit est extrême, nous déçoit ; tout y est artificiel. Gide conclut qu'il vivra peut-être assez longtemps pour voir la décadence du cinéma. Catherine voyait ce film pour la deuxième fois et l'admirait. « On peut l'aimer, suivant les goûts », disait-elle. — Non, dit Gide, je n'admets pas que la valeur d'une œuvre dépende du goût de Pierre ou de Paul ; j'ai passé cinquante ans de ma vie à me former le goût et à cultiver mon esprit ; j'entends savoir ce qui est bon ou mauvais. »

Nous rentrons rue Vaneau boire un verre de sirop. Gide me donne le nouveau livre d'Yvon sur l'URSS, et me dit qu'il lira à Cuverville où il s'en va mon « Chapitre » que je lui confie.

29 mars.

Samedi soir avant le dîner, je rôdais près de la place d'Italie. Je revenais de la Sorbonne. Un peu saisi par le froid, j'errais dans une mélancolie vague au lieu de rentrer me chauffer. À vrai dire, bientôt la curiosité de regarder les gens si nombreux le samedi me tint lieu de chaleur... J'avisai sur le trottoir de la place, devant un café, un garçon en pantoufles, nu-tête, sans manteau, le col relevé. Bien qu'assez grand, ce n'est qu'un enfant ; il est mince, un peu joufflu ; il a les cheveux bruns frisés, les yeux et le teint assez chauds.

Je passe plusieurs fois devant lui et il me regarde, figé. Son regard est fixé sur moi, sans sourire, je dirai même avec sévérité. Il n'a aucun besoin de moi, c'est évident ; à le voir en chaussons, j'ai pensé aussitôt qu'il habitait à deux pas et qu'il allait rentrer chez lui. Je m'éloignai.

Arrivé à cent mètres, malgré moi je me retourne. Il est toujours au même endroit ; je le distingue assez mal dans la foule et la nuit. Tout à coup, il traverse la place, non sans peine à cause des voitures, et gagne le pourtour d'un square. Il tire un peu la jambe. Déjà, je l'ai rejoint. Il se retourne et me dit : « Je vous ai vu ; ce n'est pas la peine de m'espionner. — Je ne te veux pas de mal. — Et ce carnet ? » (Ce sont des notes que je viens de prendre sur Kant.) Je lui montre pour le rassurer ces papiers illisibles, puis lui demande s'il souffre de la jambe. Il a eu, étant enfant, un accident de voiture. Relevant son pantalon, il me montre plusieurs cicatrices, mais il pense qu'il pourra tout de même s'engager. Quel âge a-t-il donc ? — Dix-huit ans (il en paraît quinze ou seize). Et pourquoi s'engager ? Il ne peut pas se faire à sa vie, à Ivry, chez son oncle qui l'emploie dans un petit café. Il voudrait bien aller retrouver sa mère qui travaille à Angers, mais il n'a pas d'argent. Les 120 f qu'il possède, on n'a pas voulu les lui donner. Il est parti sans argent, l'autre nuit, s'enfuyant par la fenêtre, et voici trois jours qu'il est dehors, jour et nuit, sans manger. Il n'a, dit-il, pas quitté la place d'Italie. Au demeurant, il n'a pas le visage fatigué ou sale, et ses habits ne sont pas abîmés. Était-il malheureux chez son oncle ? Non, mais il se faisait gronder. Servir à manger aux clients, cela, il le pouvait, mais verser les apéritifs, c'était plus fort que lui, ses mains tremblaient. Pour rien au monde, il ne paraît vouloir retourner à Ivry. C'est une chance que la police ne l'ait pas inquiété, car il n'a pas de papiers sur lui. « On a dû prévenir ta mère de ta fuite, lui dis-je ; elle doit être inquiète. » Il n'y avait pas pensé. « N'as-tu pas un camarade à Paris ou quelque parent ? — J'ai une tante, sœur de ma mère, à Malakoff, mais je ne sais pas son adresse ; je suis allé une fois chez elle, il y a longtemps ; je ne saurai pas retrouver sa maison ; son adresse est marquée dans mon carnet et justement je l'ai laissé dans ma chambre en me sauvant. » Je propose d'aller voir l'oncle. « C'est impossible. — Si je peux avoir l'adresse de ta tante, ce sera déjà beau ; tu sauras où aller. » Je lui donne quelques francs pour manger et lui donne rendez-vous plus tard pour lui trouver un gîte.

Quand je revins sur la place, il n'y était plus ; j'attendis un quart d'heure, non sans inquiétude (j'étais en retard) ; je me sentais engagé envers cet enfant. Enfin le voici, en compagnie d'un Arabe et mangeant des cacahuètes. J'ai dit qu'il était brun et de teint assez chaud ; je pensai un moment : il est donc algérien ! En me voyant, il s'arrête et l'Arabe qui ne devait pas se sentir la conscience tranquille continue de marcher sans se retourner. Il ne sait trop quel est cet homme qui lui avait d'abord payé à boire, puis offert des cacahuètes. « C'est un étranger », me dit-il. Nous nous dirigeons vers l'Armée du Salut tandis qu'il me donne des rensei-

gnements sur la manière de trouver son oncle. Comme, en route, je lui prends la main, il me montre une blessure qu'il s'est faite en sautant de la fenêtre. Au refuge, on l'inscrit sur une fiche et on lui donne un lit dont il doit avoir grand besoin. Je lui dis de rester à m'attendre le lendemain. Quelques pauvres pensionnaires, en passant, le regardent, car il n'est pas sans grâce.

Le lendemain matin, je traverse tout Ivry à la recherche du café de l'oncle ; cette banlieue qu'on appelle rouge m'intéresse ; on la sent soulevée par la vie. Enfin voici un humble bistrot où quelques hommes jouent aux cartes ; l'un d'eux se lève ; c'est le patron, c'est l'oncle... Jeune, l'air vivant et décidé. Il m'a deviné et aussitôt se presse contre moi ; il faut le rassurer : « Il ne lui est rien arrivé. Je sais où il est ; je viens de sa part. — Il va revenir ? — Il n'est pas calmé, et il a peur de vous. Il préfère aller chez sa tante ; je suis venu chercher son carnet. » Aussitôt on me l'apporte, puis derrière son comptoir l'oncle me verse un apéritif. « C'est cela qui lui faisait peur, dis-je : de servir l'apéritif aux clients. — On ne le laissait pas faire ; il est trop maladroit et il ne sait pas compter ; c'est un enfant en "dégénération", nous l'avons dit au commissariat. Il n'a jamais pu comprendre que cinquante centimes ça fait dix sous. Nous l'avons pris surtout pour soulager sa mère qui est en maison (bourgeoise) ; elle ne peut rien en faire ; elle n'a eu que des ennuis avec lui ; aucun patron ne le garde plus de quinze jours. Ce n'est pas qu'il soit mauvais, mais il est paresseux et pas plus de raison qu'un enfant ; il s'amuse avec des gosses de sept ans ; quand il a eu son accident, il a reçu un choc à la tête ; vous avez peut-être vu sa cicatrice... Il m'avait bien dit qu'il ne se plaisait pas chez nous, mais que peut-il faire ? on n'en voudrait nulle part. Depuis deux mois qu'il est ici, jamais il n'a voulu sortir, il avait peur peut-être, il n'est pas hardi et il n'a pas d'idées. Je l'ai emmené deux ou trois fois à Paris pour lui montrer des femmes, je croyais que c'était cela qui lui manquait. Il s'est mis dans la tête de s'engager et où ? dans les Chasseurs d'Afrique. J'ai été obligé de lui dire que, nigaud comme il est, les dégourdis de la Bastoche auraient vite fait de lui voler sa paye et qu'aussi ils le prendraient pour une femme. C'est l'habitude là-bas ; mais il n'a idée de rien... »

L'oncle tire du comptoir une corde rompue : c'est avec cela que le gosse est descendu par la fenêtre ; la corde a cassé... « Seul, me dit-il, il n'aurait pas eu cette idée ; on a dû lui monter la tête ; nous avions pour locataire un chômeur qui depuis a disparu et avec lequel le petit ne s'entendait pas... Il aurait pu se faire mal, surtout qu'il est douillet ; que d'histoires quand il a un rhume ! Mon remède, c'est un gargarisme de vinaigre chaud avec du sel, et par-dessus un verre de vin blanc poivré ;

c'était difficile de lui faire avaler ça... »

La tante était sortie, et c'est en l'attendant non sans impatience que le brave garçon, à peine plus âgé que moi, me raconte ces histoires. Enfin la voici qui revient avec une amie ; elle arrive du commissariat. Elle est tout émue, car son mari lui fait de loin des grands signes. On la rassure en quelques mots. Depuis plusieurs jours, elle voyait sans cesse le gosse noyé dans la Seine ; qu'il aille chez sa tante, elle n'en est pas d'avis ; depuis des années sa mère et elle sont brouillées ; la seule fois qu'il est allé à Malakoff, on l'a très mal reçu. Le mieux serait qu'il revienne à Ivry... On va au plus tôt avertir sa mère affolée, déjà prévenue du malheur ; on me montre une pauvre lettre. Brusquement, la tante dit : « Fermons le café et allons chercher Marcel. Vous, Madame X., il vous aime bien, venez avec nous (cette amie, une jeune femme, a l'air très humain), et toi, dit-elle à son mari, ne le brusque pas. Il faut le ramener doucement. Nous allons vous rembourser, Monsieur, j'y tiens absolument. — Vous me donnez trop. — Mais non, ça vaut bien ça, je suis si contente. »

On met dans un journal les souliers de l'enfant, puisqu'il s'est enfui en chaussons, on congédie les clients, qui d'ailleurs semblaient partager les inquiétudes des patrons, et maintenant leur joie. Un taxi nous emmène. J'ai naturellement rendu le carnet d'adresses dont je n'ai que faire (on s'est même étonné que le gosse se soit souvenu de l'adresse d'Ivry). L'oncle, qui est chauffeur d'autobus, a endossé sa veste de la T.C.R.P. Bientôt nous sommes devant l'Armée du Salut ; le gosse est justement sur le seuil, mangeant, dans un papier, une portion de « frites » ; sans doute m'attend-il... En reconnaissant sa famille, son premier mouvement est de reculer, mais déjà sa tante le prend dans ses bras...

Déjeuné chez les Payart. Ils retournent sous peu à Moscou et me demandent de les accompagner. C'est ce que je pouvais désirer de meilleur ; je n'osais plus le souhaiter. (Gide, dont la nostalgie est si vive, lèvera les bras au ciel...) On me donnera une confirmation d'ici quelques jours ; le seul obstacle serait des difficultés de visa de la part des Soviets. Au demeurant, je suis prêt à partir, car je vivais sur la branche... et maudissant mes errances nocturnes.

8 avril.

Moscou a craqué... J'y ai cru huit jours. (Mme P. doit m'expliquer ses raisons.) Point de déception. J'avais peur d'être là-bas repéré... Ainsi je pourrai passer mon « diplôme » en juin — ce qui sera utile à ma carrière (projets d'octobre). Je dois m'occuper durant le troisième trimestre. La vie chez les P. eût été élégante... Je ne veux pas tomber dans la médiocrité. C'est précisément où me mène une routinière existence de

Paris. Passerai-je trois mois à la campagne dans un poste d'instituteur ? Les ennuis du métier, la pauvreté seraient compensés par la liberté, la solitude...

Hier soir, j'ai vraiment senti l'horreur de ma vie parisienne. Après le dîner, j'étais partagé entre le désir de recopier mon diplôme et celui de vadrouiller. J'hésitai longuement et à la fin sortis, pour un petit moment pensais-je... À une heure du matin j'étais encore dans les rues, et avec quel dégoût. Je me prenais en pitié. Les hommes les plus déçavés, les ratés qui fuient le jour, ne passent pas de soirées plus basses. Fuir Paris me paraissait — quitte à souffrir matériellement (mais la campagne est belle après Pâques) — le seul salut.

Ce matin, téléphoné à Gide. Il trouve de bonnes choses dans mes notes sur la Russie. Il voudrait les offrir à la *Revue de Paris* (après corrections). Ainsi mon effort du mois dernier n'a pas été perdu. Cela remonte mon moral. Était-il bas, à vrai dire ? Je ne marche pas d'une pièce... Certaines parties de moi-même sont florissantes, mais une vie peu glorieuse m'humiliait soudain hier soir. J'ai besoin de grandeur et je ne trouvais pas ma conduite digne de moi. J'éprouvais des remords... ce qui ne m'arrive jamais.

15 avril.

Deux après-midi et deux soirées avec Gide ; les deux après-midi à la NRF, et les soirs au cinéma. Je n'ai pas une très grande envie d'en parler ; je considérais surtout ces rencontres comme un divertissement.

Passé encore trois jours dans les bibliothèques pour compléter mon instruction sur l'ancienne Russie. Trouvé des textes. Mettrai-je, vraiment, mon étude au point ? Je n'en suis pas encore sûr...

J'ai fini de copier mon diplôme (avec un mois d'avance). Je le donnerai à Fernand pour qu'il me fasse des critiques.

Un peu ennuyé d'être à Paris pour « les jours saints » ; l'atmosphère religieuse de la famille *m'est insupportable*.

Revu Letellier. Toujours charmant et affectueux, mais je crois qu'il se perd. Il continue de prendre très au sérieux sa parade ; à peine si de temps en temps il vous dit : « Je devrais me faire psychanalyser... je n'ai jamais été plus fatigué... », etc. Il refuse ostensiblement d'épouser une héritière, il achète une auto luxueuse..., tous ses gestes deviennent théâtraux. Et qu'entend-on si on a l'honneur d'être son confident ? (Ils doivent être nombreux.) Ses histoires ne sont pas sans intérêt ; il est plongé dans un certain drame aux nombreuses comparses (pour tromper son angoisse). Cependant je ne suis pas ému en l'écoutant, je connais le dessous des cartes ; il se trompe lui-même et veut tromper les autres (ou

du moins leur donner le change). Les nombreuses vies qu'il joue (ou prétend jouer) ne lui suffisent plus, il devient mythomane (par narcissisme sans doute).

... La situation de L. est moins tragique que celle de Sotty ; l'un est sur le chemin de la folie, tandis que l'autre a seulement les nerfs malades. À Pontigny, j'avais sévèrement tâché de mettre L. en face de lui-même ; cette conversation l'avait impressionné ; mais comment lutter avec la nature ? Les défauts de constitution sont incurables, il faut savoir en faire des qualités — ou mourir. Je me demande sérieusement ce que sera L. dans dix ans.

17 avril.

Assez amusante vadrouille la veille de Pâques. Rien ne m'amuse plus que le désir. Il me donne des ailes. Il ne m'arriva pas dans cette soirée d'aventure inoubliable, mais j'étais de bonne humeur et plein de curiosité. J'avais passé la fin de l'après-midi avec N. (de nouveau sa santé se fait inquiétante), puis, négligeant de dîner, m'étais lancé dans Paris... Je songeais qu'à Moscou, la veille de Pâques, l'an dernier, je l'avais passée à lire, plein de ferveur...

Soir de Pâques.

Il souffle un vent froid. Je ne sortirai pas. J'avais rendez-vous de très bonne heure cet après-midi avec Mathieu qui devait prendre un train. Je suis arrivé trop tard et ne l'ai pas vu.

De retour à la maison, j'y trouve, m'attendant, Gabilanez. Allons voir le Musée de Paléontologie. Bien que peu renseignés, nous nous extasions sur d'étranges squelettes. Nous promenons sur les quais et la rive gauche. D'émouvants visages ; la fête se reflète sur les gens... Visite à Henri. Retour à la maison. Pointe de mélancolie (je ne fais rien ! me dis-je). Parcouru un de mes anciens carnets (1934), tout sonore de joie, puis lu un chapitre des *Possédés*. Dîné à 9 heures. Que faire ? un bain chaud, un peu de gymnastique serait le meilleur remède contre le vague à l'âme ; la joie n'est pas loin, à vrai dire... Me coucher de bonne heure serait salutaire...

19 avril.

Curieux comme tout m'a raté (matériellement) cette année. En septembre, je comptais sur l'École des Roches — elle m'a lâché et j'ai perdu du même coup une école de Megève. J'entrai chez les Maillé... Pendant deux mois j'espérais en la Roumanie, tout semblait s'arranger... si bien que les Maillé, sûrs de me perdre, m'ont laissé à Noël. La Roumanie a craqué. Dans le deuxième trimestre, espéré en vain après une école de Saint-Gervais, un collège de Strasbourg... En attendant, je fis mon diplôme... J'avais demandé, non sans crainte à cause de l'hiver, des postes

d'instituteur. On m'en offrit un près d'Auxerre, ville charmante ; j'attendis, quelle horreur, deux mois pour me décider ; maintenant il n'est plus libre...

Je comptais aussi que les Payart, retournant à Moscou, auraient besoin de moi ; j'attendis patiemment ; ils me convoquèrent enfin ; l'affaire paraissait réglée... puis, au dernier moment, un imprévu que j'ignore encore...

Pour les vacances de Pâques, Gide devait me faire signe pour le retrouver à C., il y aurait eu peut-être là un espoir de préceptorat. Je n'ai rien reçu... Tout successivement se dérobe (et il faut que je reste en France pour présenter mon diplôme de manière à être mieux armé en octobre, on m'a promis l'étranger au ministère).

21 avril.

État assez particulier qui n'est pas la fatigue ni la paresse — et cependant je ne fais rien, je n'ai de goût à rien. Je ne cherche pas à voir les gens, pourtant j'aimerais parler ; je ne cherche pas d'aventures, pourtant j'en aurais besoin. Je n'écris pas, et mes dispositions ne seraient pas mauvaises... Il n'y a que la lecture qui m'attache, et aussi la promenade. Je sens bien que cet état sera passager, mais je ne fais rien pour en hâter la fin ; une étincelle suffirait à m'enflammer, car ma santé est bonne, mais en attendant je suis comme abruti, accablé d'inaction. Je voudrais vivre (au fond, je vis), mais vivre *autrement*, et je suis un peu découragé de chercher des issues... Cet état pourrait préparer une période très lyrique si une échappatoire m'arrivait. Il devrait aussi m'inviter à écrire...

25 avril.

Très attristé en apprenant — indirectement et avec retard — que Gide a perdu sa femme. C'est pour cela que j'étais sans nouvelles sur les vacances que nous devions passer ensemble. La dernière fois que je l'ai vu, il parla plusieurs fois de sa femme, ce qui lui arrivait rarement. Il racontait à Ichsolzer¹ l'accident de sa femme et l'intervention de Blum — la plus belle histoire juive qu'il connaisse, disait-il... À un officier méhariste qui l'abordait à la NRF et lui racontait sa vie, comme il parlait d'un ami nommé Rondot, Gide fit épeler ce nom, pensant que ce pourrait être un parent de sa femme, née Rondeaux. Il eut aussi l'occasion de me citer les dernières paroles de son oncle Charles Gide, paroles dures qui venaient brusquement de s'éclairer pour lui (par une lettre), paroles si dures (et injustes) que, me disait-il, « je n'en ai pas parlé à ma femme ».

1. Nom de lecture incertaine dans le manuscrit.

Michel en permission. Je l'emmène chez Frère, ce peintre rencontré à Rome.

Je lui fais connaître Paupau, vraiment très poétique et chaleureuse.

Visite de Jean Queneau et de sa fiancée. Je ne l'avais vu qu'une fois en 34 à son départ pour le Maroc, mais nous nous étions écrit assez régulièrement. Il a maintenant vingt-cinq ans. Je ne l'aurais pas reconnu. Il dut rester à Marrakech plus de deux ans, vivant la vie de garnison, puis enfin on l'envoya dans le Sud sur un ordre de la Résidence ; le séjour fut pour lui merveilleux — et dû, paraît-il, à ma recommandation au général Noguès. À son retour, il passa une journée à Fès, reçu par Si Haddou. Celui-ci parlait de tout abandonner pour s'en aller sur les routes, vivre la vie d'un mendiant arabe... De temps en temps, me dit-il, ses yeux devenaient hagards...

J'aimerais parler à J. en particulier, bien que sa fiancée soit, paraît-il, au courant de sa vie, mais il n'est à Paris que pour deux jours. Son expérience marocaine paraît très riche (avec le recul, pourtant, loin de la couleur, du charme, il est sévère pour les indigènes...).

Revu après quatre ans Armand B., ce garçon uniquement obsédé par la liturgie, la hiérarchie ecclésiastique — et aussi l'amour. Il est à la recherche du « demi-père » pour qui il éprouverait le coup de foudre. Collectionne les photos de prélats, et les anecdotes sur leur compte. Fort au courant des nominations épiscopales, des potins de l'Église... Quand il touche à ce sujets il devient éloquent, il est transporté. Toujours fourré dans les processions, les solennités ; au demeurant, il ne « pratique » pas. Me montre un carnet sur lequel, d'une écriture serrée, il note des réflexions, la plupart inspirées par l'actualité politique.

Je ne l'avais pas vu depuis quatre ans. Malgré sa recherche nocturne assidue, il n'a rien trouvé qui remplisse sa vie, ni même qui lui ait laissé un beau souvenir ; un peu plus équilibré peut-être, moins sujet aux amnésies. Sa sexualité ne paraît s'éveiller que la nuit, quand les rues sont noires. Ce qui l'attire dans l'Église, dit-il, ce n'est pas, comme je le prétends le dessous des soutanes, mais la beauté, le pompe. L'art lui paraît en décadence, mais il croit que l'Église a sauvé certaines valeurs esthétiques. Il se compare à Huysmans.

Je relis ce soir mes notes de 34 sur Armand ; il n'a pas changé. Je relis aussi ma rencontre avec Queneau. Je m'étais dit, en faisant sa connaissance : « Je serai, quoi qu'il arrive, son ami. Il n'a personne. Je m'engage à lui écrire tout le temps de son absence. » Et cela dura quatre ans...

F. a lu mon diplôme avec assez de satisfaction. « Jamais ennuyeux, me dit-il, et d'un niveau supérieur aux communs travaux de Sorbonne, bien que le ton ne soit pas universitaire. » Il me fait des critiques de détail, et surtout remarque une certaine inégalité dans le style. Je sais en partie à quoi cela tient : quand je m'appuie sur des notes, que j'utilise la pensée d'autrui, je n'arrive pas à me l'incorporer, cela fait tache dans mes phrases. Je ne peux être que personnel. Ce ton particulier se fait jour à sa guise, suivant le temps, l'humeur. Il est déjà bon de pouvoir parfois *bien écrire*, mais il faudrait, et par le travail et par l'effort critique, pouvoir repérer les bons jours.

26 avril.

Un danger : celui de ne pas terminer ce que j'entreprends.

Pendant longtemps, me laissant vivre — ou attendant l'inspiration — je ne fis rien. Je ne risquai donc pas l'inachevé. Depuis un an ou deux, j'ai fait des ébauches et parfois davantage, puis j'ai tout laissé en plan. Cela n'est pas bon ; d'autant plus que par crainte des grands travaux j'évitais de m'embarquer dans de longues œuvres. C'est uniquement la paresse — et aussi une certaine modestie — qui me fait rester en route.

Il y a une certaine volonté créatrice qu'il faut cultiver, que je sens en friche. Déjà j'ai commencé de passer à l'acte ; il faut apprendre à persévérer... Je risquerais autrement de m'en tenir aux balbuties.

27 avril.

Retrouvé hier soir dans une kermesse des boulevards, me promenant avec Michel, le jeune André M. du palais Berlitz, que Gide et moi nous avions cherché si souvent après nos deux rencontres de l'automne. Le pauvre gosse, comme nous l'avions pensé, a eu des ennuis. On l'a mis en prison pour vagabondage. Il y est resté trois mois, et au moment de sa sortie, comme il s'était disputé avec les gardiens, on l'a roué de coups. Il a dû rester quinze jours à l'hôpital. Il ne fait qu'en sortir, et il a encore le visage comme abîmé. On lui a cassé des dents. Au demeurant, toujours naïf et charmant, un peu moins beau (il a grandi), et mal habillé. Quand il sourit, ses yeux se plissent et il devient tout à fait faunesque. Pour ne pas se faire remarquer, il nous dit qu'il va vivre maintenant « sous un nom anonyme »... C'est lui qui, faisant voir un papier de sa main criblé de fautes, disait : « Ce sont des fautes d'inattention plus que d'orthographe »...

29 avril.

Passé deux heures l'autre soir avec Jean Queneau avant qu'il ne prit son train. Il me raconte ses années de Maroc, ses aventures, ses déceptions. L'envers de l'aventure, je le vis : c'est la routine de l'armée, les

mesquineries du milieu, et puis les maladies, les accidents. Queneau aurait pu ne pas revenir ; il a bêtement risqué sa santé ; son orgueil le porte à ne rien faire comme les autres, à se raidir sans cesse pour montrer son caractère. Il est assoiffé de mérite intérieur...

Il allait au Maroc pour se chercher lui-même, se trouver, pensait-il. Faire du cheval, voir le désert, connaître l'amour... Ce n'est pas grand' chose que le plaisir, trouve-t-il, rien autre qu'une sensation... L'amour de la solitude et de la fuite est le goût le plus fort de Queneau, et l'attrait pour le Sud qu'il mit si longtemps à toucher — on le retenait toujours à Marrakech, il s'usait d'impatience — mais il apprenait l'arabe et se faisait oriental ; les indigènes l'aimaient, le recevaient parmi eux... Les amours vinrent à lui. Il ne connut pas la débauche. Finalement il eut passablement de belles liaisons et des témoignages ; il les raconte avec émotion. Mais ce qu'il préférerait bientôt, c'était de secouer ses liens et de fuir à cheval. Des êtres aussi sensibles et spontanés qu'Abdul, il en connut beaucoup ; les Berbères, me dit-il, surtout ceux du Sud, sont comme lui capables d'attachement et pleins de poésie. Les derniers mois qu'il passa près de Rio del Oro furent, me dit-il, extraordinaires. Ses supérieurs exigèrent son retour en France. On fit entendre aux autorités que ce brigadier avait des idées pro-arabes. Au moment où arriva son rappel il venait de passer un mois dans les villages, faisant fonction d'infirmier, béni par les gens du bled — sans qu'un instant l'idée de la volupté l'ait réellement touché.

S'est-il enfin trouvé au Maroc ? Seuls le goût de la solitude et de la fuite lui demeurent. Les plaisirs ne lui ont pas donné de vrai bonheur. Mais est-il fait pour le bonheur ? Depuis son retour en France (un an), il a trouvé une jeune fille, il s'est fiancé... mais cet amour passionné est lui-même traversé de sursauts ; il rêve toujours la fuite et le désert. Il est terriblement seul ; ils sont sept dans sa famille, mais sans se connaître vraiment ; il a toujours été loin de chez lui ; chez sa mère, dit sa fiancée, il a l'air en visite.

30 avril.

Revue Gide, très accablé. Il est tout désorienté. Quand les formalités de succession seront finies, il ne sait où il ira... Fès ou Pontigny ? Il voudrait mener à bien l'anthologie de la poésie française. Cet été, il pense aller au Danemark et en Suède (ce qu'en disent Green et Martin du Gard l'y attirent). Depuis son deuil, dans son désarroi, il a subi de grandes insomnies et une crise d'érotisme.

Il me fait lire le premier chapitre de son rapport sur l'A.O.F., non pas informe, mais inégal. Les statistiques y chevauchent les observations personnelles. Il doute s'il vaut la peine de continuer ; je l'assure qu'il y au-

rait dans son voyage matière à toucher beaucoup de gens...

Une fois de plus ma vie va changer. Dans trois jours j'entre dans une famille en qualité de précepteur. J'imagine que je vais tomber chez des châtelains campagnards qui pensent bien. Le village (en Seine-et-Marne) a deux cents habitants. Je risque l'ennui (j'emporte des livres). Mais rien n'est plus beau que la campagne en ce moment ; j'y verrai de beaux jours. J'ai traversé autrefois en auto avec Gide cette partie de la Brie toute plate et boisée de loin en loin, dont le charme classique m'enchanté.

Vu ce soir *La Marseillaise* de Jean Renoir, qui n'est pas un bon film. Les costumes de la Révolution ont un air d'opérette. Tout cela manque de foi. (Où sont les films de la Révolution russe ?) Manque de nuance ; on vocifère des formules de liberté, des cris contre les factieux (les allusions actuelles fourmillent), et tout cela sonne faux. Le parti du roi est si mal présenté — les ficelles sont si grosses — qu'on se sent de la sympathie pour lui. L'air bon enfant du peuple est insupportable ; tout cela est fait pour flatter la foule.

Emerainville, 5 mai.

Gabilanez a été sévère pour mes notes sur l'ancienne Russie — et à bon droit, me semble-t-il. Il s'est mis au point de vue du lecteur courant. Cet article fait de notes prises çà et là lui a paru abstrait ; l'auteur n'intervient pas, ne juge pas, pis que cela, *n'enchaîne pas*. Les fautes de composition, les métaphores abusives sont fréquentes. Cette étude n'est qu'une collection de matériaux. La thèse que l'on cherche n'est que sous-entendue (et invisible). Elle suppose connues cent choses sur la Russie actuelle, lorsque l'intérêt serait de pouvoir confronter sans cesse le passé et le présent.

Cette étude est née du curieux plaisir que j'eus à vérifier dans l'histoire mes remarques sur la Russie ; ce n'est que la base d'un autre travail que sans doute je n'écrirai pas (je ne veux pas prendre parti, et on vient d'écrire coup sur coup plusieurs bons livres sur ce sujet). Tout cela m'a fait faire un petit travail historique. Gide, qui connaît la Russie — mais qui ignore son histoire —, trouvait mon étude intéressante ; elle lui expliquait le présent. C'était un point de vue de spécialiste.

Emerainville.

Depuis deux jours dans cette campagne, au milieu d'un beau parc et parmi des prairies, le château assez massif, mais sans style, ne manque pas d'allure. C'est une tache claire dans les bois. L'intérieur en est vériste, louis-philippard, sans grâce. Rien n'y est sacrifié à la beauté, ni au confort. L'atmosphère, tristement bourgeoise et encombrée. Le person-

nel est assez nombreux, mais rustique. Les repas sans finesse manquent de conversation, ils font « famille » sans intimité ; rien n'est beau, ni sur la table ni autour. Je suis placé près de mon élève (treize ans, assez chétif, mais intelligent) et de sa cousine, âgée de quinze ans, qui doit avoir bien lourd de préjugés, sans compter les refoulements et l'ennui. Elle n'est pas belle. Près de Bernard (mon élève) est assise sa mère, qui arrive toujours à table en se tamponnant la tête : « Je suis si fatiguée »... Chacun l'admet, mais sans y prendre garde ; son mari est en ce moment très malade et elle doit le veiller presque sans arrêt. Cette personne n'a pas beaucoup de suite dans les idées, semble-t-il. Elle a peur de tout ; elle ne paraît pas indépendante.

En face de moi, il y a le baron D., gendre de la grand'mère. Il est le père de ma jeune voisine. C'est un homme de cinquante-six ans, sorti de Polytechnique. Il a des habitudes vulgaires et je ne sais quoi d'efféminé (ou de timide) dans la voix et le regard. Il paraît amateur éclairé en musique, mais ses idées réactionnaires sont si violentes qu'il ne peut parler politique sans haine. Lui, c'est sa femme qui est malade. Il y a deux garde-malades dans la maison, que l'on voit circuler dans le triste escalier. Chacun des deux ménages habite un étage. La grand'mère, petite femme encore très lucide, a eu un fils et une fille qui sont précisément les deux malades. Il ne faut pas faire de bruit dans la maison.

La grand'mère, à table, ne paraît appartenir à aucun camp, mais on écoute peu la mère de mon élève ; elle prononce des phrases sans suite à l'usage de son fils ; ils évoquent des voyages, des excursions. Le baron fait des plaisanteries dont s'amuse sa fille ; elle lui pose des questions pour le faire briller. Les deux camps ne prêtent pas longtemps l'oreille aux mêmes choses... Tout le monde paraît vivre aux frais de la grand'mère qui doit avoir des rentes et fait marcher la maison (on lui apporte à la fin du dîner un gros livre), mais la mère de mon élève paraît traitée en parent pauvre par la famille du baron. Son mari sans doute ne gagne pas d'argent ; il « écrit » ; jamais je n'ai vu son nom ; il est ami de Saint-Georges de Bouhélier, ce qui n'est pas une référence. C'est un homme pieux ; ce matin, pendant que je donnais ma leçon, j'entendis dans la chambre à côté le curé venu lui donner les sacrements ; il l'exhortait à souffrir patiemment, d'une voix rude, comme en récitant une leçon. Il parlait avec l'autorité d'un médecin.

Aujourd'hui le jour fut splendide ; j'ai pris un bain de soleil, par terre dans ma chambre, en me levant. Comme c'était jeudi, j'ai emmené Bernard faire une promenade en vélo après le déjeuner ; j'allais vraiment à la poursuite du soleil ; je voudrais me bronzer ; le premier soleil de l'an-

née est le plus pénétrant. J'ai revu le château de Champs et les bords de la Marne que j'avais vu avec Gide en 34 si remplis de baigneurs et de jeunes rameurs. La soif des routes me reprend...

J'ai le temps de lire.

10 mai.

Le calme des champs me pénètre de toute mon horreur de Paris, de ses soirées affreuses ; je jouis du soleil et de l'air. Je puise dans mes livres, mais je ne travaille pas ; j'ai commencé un conte cependant (encore !), mais je suis fatigué (changement d'air ?)... On ne fait rien sans peine ; il faut, dans mon cas, aller au devant des bonnes dispositions. Mon sujet m'amuse, je pourrais y mettre de la passion. C'est l'histoire de ce garçon que j'ai connu à Sainte-Maxime, qui était partagé entre sa femme et sa maîtresse. Ces dames faisaient du Corneille ; c'était à qui laisserait la place ; pour mieux se connaître, elles avaient décidé de passer les vacances ensemble. Les lettres qu'elles envoyaient au type étaient inouïes. L'objet de si grandes passions était un gringalet maladif, sans force et sans beauté.

Mes impressions sur la famille où je suis tombé sont à modifier. Je m'étais dit : ces gens vivent ensemble (et à la campagne), *donc* ils doivent se détester. Je n'en suis plus aussi sûr. La famille maintenant me paraît unie. Ce qui m'égarait, c'est le baron qui est un extraordinaire égoïste (et qui jouit cependant d'un grand prestige). Comme il se moque de tous les malheurs, il fait figure d'optimiste, il remonte le moral de tous. Il déclarait l'autre jour n'avoir aucune peur de la mort : « Je suis croyant, il ne peut donc m'arriver rien que de très agréable. » (Cela était dit suavement.) Ce baron qui n'écoute guère et ne questionne pas est plein de connaissances ; il sait des mots savants ; il bricole, il touche aux sciences, aux langues. Je le crois sans personnalité. Toujours reçu à tous les examens, il se vante de n'avoir jamais relu une page sortie de sa main. Une chose le gêne, c'est quand on parle devant moi de sa femme qui est malade depuis vingt-quatre ans ; neurasthénique probablement, avec d'autres infirmités...

La jeune fille est beaucoup plus bécasse que je ne pensais. Elle divise le monde en deux catégories : les bien-pensants et les autres. Elle se met naturellement du bon côté et fait le catéchisme aux gosses du village. Elle parle couramment des « sales communistes », elle en a la phobie. L'autre vendredi, elle vit au marché cette chose horrible : une femme au milieu de la place mangeait un saucisson avec du pain... J'entends souvent des mots de cette nature, et je ne trouve rien à répondre, je dois rouler les yeux, manque d'habitude.

Le curé, le jour de la fête de Jeanne d'Arc, fut un discours à la Flaubert dans le genre insondable, qui toucha fort le château. Le baron en parla avec éloges.

La grand'mère est étonnante ; malice et bonté ; outre sa fille malade depuis si longtemps, elle a le souci de son fils qu'on va opérer du cerveau. À soixante-quatorze ans, c'est elle qui a l'accablement des coups de téléphone, des décisions, etc. J'admire ce qu'est une vieille famille dont les vertus sont réelles : pour le malade, le médecin de la famille et le curé (qui dessert plusieurs paroisses) font des prouesses de présence ; ces gens se soutiennent entre eux. Le médecin est de l'association des médecins catholiques, le spécialiste qu'il a indiqué en est aussi : la famille est mise en confiance. De même, on est heureux que le chirurgien choisi, une sommité, soit bien-pensant, et le malade dont l'état est très grave serait, a-t-il dit, mal à l'aise, soigné à la clinique par des infirmières peu décentes. Poussé jusque-là, le « besoin moral » devient respectable.

Il est étonnant aussi que cet homme de cinquante ans fasse appeler sa mère pour dire avec lui une « petite prière ».

Pour ce qui est de l'argent, je me suis, je crois, trompé. Chaque ménage paraît avoir sa bourse — inégale peut-être.

14 mai.

(à Mathieu, non envoyé).

... Nous attendons pour un de ces jours la visite de Monseigneur. Notre joie sera sainte. On fera des nettoyages ; nous parerons nos âmes. Son Excellence a la coutume, annuellement, après avoir imposé la confirmation aux enfants du village, de venir goûter quelque repos dans cette demeure ; elle consent aussi en général à goûter d'un modeste repas.

Tu vois que je suis tombé dans une maison qui satisfait mes aspirations spirituelles. La Providence fait bien les choses. Je n'avais pas encore vu de famille où la bigoterie tint tant de place. Le monde y est divisé en deux parts : les pratiquants et les autres... La jeune fille de la maison, ce midi, comme on annonçait le baptême d'une princesse en Hollande (baptême protestant), ne put retenir un « Hou » d'épouvante. Cette vierge de dix-huit ans se dévoue à faire le catéchisme et revient couverte de poux ; elle est ma voisine de table.

J'ai dit le côté comique, mais il y a aussi le drame... Le père de mon élève, transporté à Paris pour subir une opération du cerveau, est au plus mal. Sa mère est allée la veille de l'opération le voir à Paris et ne put rentrer qu'assez tard. Pendant ce temps la baronne, sœur du malade, que je ne vois que de loin étendue au soleil dans le parc l'après-midi, était

terrorisée — l'absence de sa mère, la maladie de son frère, la présence d'une nouvelle garde (il faut en changer à chaque instant), l'affolaient. On servit le dîner avant le retour de la grand'mère. J'étais en face du baron. Une bonne vint lui dire tout à coup (l'air malicieux) : « Madame refuse de manger. (On la sert dans sa chambre.) La garde vous envoie chercher. » Le baron eut l'air désespéré et dit à mon élève d'un ton suppliant : « Va dire à ta tante qu'elle mange, que c'est moi qui t'envoie. » Il revint sans succès, le baron sortit. « C'est un caprice », dit mon élève placidement. Le baron revint l'air soucieux ; il regardait la pendule, prêtait l'oreille aux bruits. « Que fait donc ta grand'mère ? » disait-il à l'enfant. La baronne, sans doute, souffrait d'une crise que seule sa mère pouvait calmer... Enfin un bruit d'auto dans le parc. Est-ce le retour ? Le valet sortit par un petit couloir sombre, suivi du baron et de l'enfant ; ils vont sur la pointe des pieds, comme au-devant d'un malheur.

La grand'mère est épuisée ; son fils ne voulait pas se séparer d'elle..., mais elle devinait bien le drame que son retard causerait au château...

Les nouvelles, aujourd'hui lendemain de l'opération, sont mauvaises ; malgré la transfusion du sang, le malade s'affaiblit. Aussitôt le déjeuner, la grand'mère appelée à chaque instant par téléphone devait se faire conduire à Paris. Le repas fut terrible. Excédée de fatigue et d'inquiétude, la grand'mère dont la vivacité d'esprit est grande avait des absences de mémoire qu'elle relevait elle-même aussitôt. Sa fille, la malade, inquiète elle aussi, était terriblement agitée et décidément entre mauvaises mains, car on s'apercevait que sa nouvelle garde s'ivrognait. Il y avait eu une scène dans la matinée, car on lui avait, par ordre, à la cuisine, refusé du vin dont, paraît-il, les médecins lui conseillent de boire un litre par jour. Cette femme roule des yeux hallucinés... Le baron disait à sa belle-mère, craignant une crise de la baronne : « Arrangez-vous pour ne pas trop rester à Paris ; tâchez de revenir vite... — La situation est assez grave pour que je ne sache pas aujourd'hui à quelle heure je rentrerai », lui répondit-elle.

Lorsqu'elle se plaignait de sa mémoire — pour la première fois —, elle disait : « Je devrais prendre du phosphore », puis ajoutait : « Maintenant, à quoi bon ? » La moitié de sa vie — puisqu'elle a deux enfants — était en train de s'écrouler. Sa petite-fille, bien niaisement, lui disait : « Se soigner est un devoir, et il faut faire son devoir jusqu'au bout. »

Je sentais horriblement toutes les nuances, et surtout la douleur de cette femme de soixante-quatorze ans, maîtresse de la maison, s'excusant de son trouble. Elle avait revêtu une robe habillée, noire il est vrai. Déjà

elle vivait les prochains jours de deuil. Le téléphone se faisait toujours plus alarmant. « Nous n'en sortirons pas, disait-elle... Et que deviendra Alice (sa fille) avec cette infirmière impossible, qui lui fait peur ? Pendant plusieurs jours j'aurai d'autres soucis. Il faut trouver tout de suite une nouvelle infirmière... »

La jeune pimbêche est, je crois, incapable de soigner sa mère ; il y a peut-être entre elles des malentendus. Quant au baron, il attend tout secours de sa belle-mère. Il gardait encore son optimisme (au moins de façade). Je ne comprends pas encore cet homme... que cependant son beau-frère aimait ; il ne voulut pas entrer dans la salle d'opération sans l'avoir près de lui.

Enfin la grand'mère monta en auto avec sa petite-fille — et un instant après le téléphone annonçait que tout était fini. Le baron pleurait en répondant... Je dus emmener l'enfant, le préparer doucement. Quant à la baronne, il est probable que le choc sera dur.

Paris, 17 mai.

À Paris pour trois jours. Assez las. J'essaie cependant de travailler (mon conte)...

Ce matin, c'était l'enterrement. À Passy. Grand service ; grande pitié. *Le nec plus ultra*. Toutes les recommandations du défunt étaient exécutées. (Il avait, ces derniers jours, accumulé autour de lui les secours de la religion.) Qu'il soit mort comme un saint, me disais-je, qu'est-ce que cela peut faire à ces prêtres qui machinalement disent l'office ?

J'étais navré de voir mon petit élève conduisant le deuil, l'air abattu. On l'avait habillé en homme... C'est moi qui avais dû, l'autre jour, lui annoncer son deuil, à demi-mot. Nous avions lu ensuite du Racine pour qu'il pensât à autre chose. J'étais, à la nuit tombante, dans sa chambre, sans lumière, quand la grand'mère revint de Paris. Elle alla d'abord voir sa fille et la maison s'emplit de gémissements, puis, pour faire son devoir jusqu'au bout, elle monta chez son petit-fils. Elle entra comme une somnambule et vint prendre l'enfant dans ses bras. Sa pitié était extrême et les paroles qu'elle trouva furent bouleversantes... Le soir, quand l'enfant fut couché, je restai tard près de lui.

Il fallut, le lendemain, le conduire à la clinique de la rue Boileau. Pendant la mise en bière, je le promenai dans Auteuil. J'en profitai pour revoir la maison de Gide, villa Montmorency (après dix ans) ; elle paraît maintenant abandonnée... Ce matin, après l'enterrement, je revis mon collège et le quartier de la rue Raynouard (tout changé, tout construit)...

Le père de mon élève était « homme de lettres ». Je n'ai rien lu de lui. Je sais seulement son amitié (et son admiration sans doute) pour Bouhéliet et Pierre L'Ermite. Littérature de sacrisitie. Dans l'assistance

aux obsèques, je ne remarquai nulle tête esthétique... Parmi les comportements de cet homme à ses derniers jours, il ne m'est rien venu qui marquât un artiste, mais un chrétien, un homme de famille, un ami. Il craignait terriblement la mort et s'entourait le plus possible... Ce n'est pas le moins triste de l'histoire si la disparition de cet homme ne laisse aucun vide dans les lettres... J'avais, pour essayer de le comprendre un peu, le désir d'entrer dans sa chambre. Un scrupule assez sot m'a empêché de le faire.

Emerainville, 20 mai.

Madame L. me donne à lire le manuscrit d'un drame qu'a laissé son mari. Je ne pourrai pas lui dire ma pensée. Cet homme ne savait pas écrire... Je trouve au mauvais style un air de famille. Les phrases lamentables de M. L. pourraient être de I. (lui aussi a des démanagements théâtrales).

Le décor du premier acte : « Un lit de repos, très bas, d'une teinte fondue, s'unissant à souhait au raffinement rare de la pièce. Là, tout indique une vie nerveusement pensive, secrète à l'excès... » Cette sorte de mauvais langage, précieux et imprécis, m'écoeure.

Je cueille en passant cette note : « L'amour attend, le désir bouscule... »

21 mai.

Il pleut depuis mon retour ; tout est sinistre ; ce temps me recroqueville, je manque de chaleur intérieure dont je me chauffe d'habitude pendant les mauvais jours. Vivement le soleil !

Je suis menacé de solitude. La vie de professeur à l'étranger que j'espère sera solitaire (solitude peuplée par le dépaysement). Mais le voyage ne suffit pas, il faut une tâche. Il serait temps d'*écrire*... de manière à n'être pas trop seul. La solitude est une préparation à l'œuvre, mais précisément on écrit pour n'être plus seul.

En ce moment (raison de santé peut-être), je manque de foi.

22 mai.

Je note mes remarques, et ce qui les confirme. La grand'mère disait au baron : « Votre optimisme est souvent dangereux... Rappelez-vous, telle année, quand votre femme était malade (sept phlegmons), je vous téléphonais de venir aussitôt, le médecin le demandait... Vous répondiez : Je viendrai dans deux ou trois jours, en ce moment j'ai des affaires... Votre femme était en danger de mort, mais vous ne voulez pas voir le danger... » L'égoïsme de cet homme, et sa faiblesse, qui aussitôt m'a frappé, on ne sait pas les nommer autour de lui. Il boit du cidre à table ; hier, en ouvrant sa bouteille, un grand jet de mousse... D'un ton désespé-

ré, suppliant, il demande au domestique de vérifier les bouteilles avant de servir... C'est un homme fini (cinquante-six ans). Il redoute le jour où, touché par la limite d'âge, il ne pourra plus aller à sa conférence hebdomadaire d'officier de réserve. Mais comment occupe-t-il son ennui ? Il fait de la physique amusante : il fabrique des cierges pour le curé, des potions, de la mort-aux-rats. Il se livre au jeu des mots croisés et il fait des réussites... Tout cela le mène chaque soir jusqu'à minuit et plus. Il monte alors se coucher. Sa femme le réveille, ce qui est déplorable, car il lui faudrait un long sommeil. Mais le baron maniaque ne saurait changer ses habitudes. C'est un travailleur, pense-t-on, tout en reconnaissant qu'il est un obstacle à la guérison de sa femme... Il est bien fier d'être sorti de Polytechnique et le fait sentir à chaque instant. Hier (sous l'œil de sa fille), il se mit à raconter ses chahuts de collègue... « Les Pères me passaient tout, disait-il, car ils tiennent à leurs bons élèves. » (Je pensais à ce falot diplomate à Moscou qui me parlait des mauvaises notes de son fils aux Roches : « Cela m'est si pénible, à moi qui étais premier partout. ») Le plus bel aveu qu'il ait fait, c'est en parlant des cours de Polytechnique : « Je n'ai jamais pu entendre parler quelqu'un de suite plus de cinq ou six minutes. »

Promenade à bicyclette jusqu'à Lagny, belle église. La façade n'est qu'un mur plat, mais dès l'entrée on trouve une nef aux proportions cathédrales. La surprise est charmante. Comme à Beauvais, peut-être on dut suspendre les travaux. Ce n'est guère que l'abside et le chœur qui furent construits à Lagny. C'est au collège de cette ville que mon élève fut cinq jours pensionnaire (il prit la fuite).

À la chapelle, pendant un sermon, un cul-de-lampe se détacha et tomba sur l'épaule d'un garçon, manquant de l'assommer. Il fit un cri. « Dépêchez-vous de sortir, dit le prédicateur, pour ne pas troubler la Parole... »

24 mai.

Je suis à ma fenêtre, ce matin. Le temps fait effort pour s'arranger. Dès que le soleil perce et me touche, la joie me fait frémir... Dès que l'ombre revient, tout me paraît sans goût. Ce jeu pourrait durer toute la matinée...

Le curé disait, dimanche : « Mesdames, faites venir vos chers maris à l'église pour recevoir Monseigneur le jour de sa visite. Monseigneur aime beaucoup les messieurs. »

Je fus donc ce tantôt à la chapelle du village, pleine de poupons et de mères endimanchées, et m'installai dans un coin avec un petit évangile en latin. L'attente fut d'une heure. Les gens les plus pieux, à la fin, chuchotaient. Une femme de chambre, derrière moi, pouffait. Enfin, l'évêque,

entourés de quelques curés du voisinage et suivi de deux scouts, parut. Monseigneur, encore jeune, est corpulent ; il ressemble à un déménageur blond. Assis dans un fauteuil devant l'autel, il nous parla de la prière en s'appuyant sur la vie quotidienne. « Toutes les conversations humaines, dit-il, peuvent se ramener à deux types : on parle ou pour rendre ses devoirs ou pour demander quelque chose. Il est vrai, ajouta-t-il, qu'il y a les visites du Jour de l'An qui sont désintéressées. »

En sortant de la chapelle, Monseigneur éternua et dit quelques mots flatteurs sur la verdure. Il confondit toutes les personnes qu'on lui présenta (on ne facilite guère la tâche aux personnages, chacun est paralysé autour d'eux). (À la chapelle, ne manquèrent ni les chanteuses qui hurlaient ni les enfants qui pleuraient.) Visiblement sensible à la présence des messieurs, Monseigneur serra la main des trois pelés qui étaient là en leur demandant : « Qui êtes-vous ? », et il me fit la même question.

Ascension.

Le curé : « À la sortie de cette église, des demoiselles se tiendront à votre disposition pour vous vendre des statuette en chocolat, de saint Éloi, au profit des églises dévastées. C'est un vœu de l'évêché. »

27.

Je lis chaque jour quelques nouvelles de Boccace pour me rapprocher de l'Italie ; son charme pèse toujours sur moi. Je relis avec délices les lettres de Fénelon. Je n'ai pourtant jamais été plus éloigné du divin... dont cette maison me dégôte.

Encore une promenade à bicyclette. Ferrières : beau parc anglais des Rothschild ; toutes les essences mêlées : cyprès, cèdres, hêtres pourpres, sapins bleus, ormeaux vert tendre, aubépines fleuries. Je n'ai rien vu de plus beau, mais le château, moderne et tarabiscoté, est affreux. Joie d'être sur les routes, toutes peuplées les jours de fête... Nous entrons dans les églises, souvent remarquables. Je ne peux chaque fois faire des simagrées et je dois scandaliser mon élève.

J'aime les champs ameublés, roulés, hersés, sur lesquels rien encore n'a germé ; dorés ou roses à perte de vue et parfois entourés d'herbe bleutée...

Je me débats avec mon conte, qui d'ailleurs m'intéresse. J'ai peur de tomber dans la caricature. Les lettres de la femme et de la maîtresse, pour être bonnes, devraient raconter les mêmes choses à un point de vue différent. Le drame se nouerait dans la différence... Ce n'est qu'en creusant ce sujet, accumulant les détails, les thèmes, que je pourrai écrire sans effort cette correspondance.

Le baron déclare à table qu'étant jeune il allait étudier ses leçons d'al-

lemand aux W.C.

Écrit longuement à Gide, pour lui raconter les drames que j'ai vus ici. Ce fut tout mon travail de la journée — et j'en suis un peu honteux.

La baronne est venue prendre le café avec nous. Très maigre et pâle, de grands yeux douloureux. Le masque contracté des mélancoliques. Sa voix est plaintive, larmoyante. On lui parle comme à une petite fille ; le baron est tendre avec elle ; elle le regarde fixement. Elle paraissait ne faire aucune attention à moi, ne pas même m'avoir vu. Mais tout à coup elle a fait d'une voix dolente un résumé de ses malheurs qui m'était évidemment destiné. Les mots de traumatisme, d'hématome y revenaient. Elle disait aussi : « On peut me croire folle, mais je ne le suis pas ; ce que je souffre est abominable. Quel médecin trouvera ce que j'ai ? (On venait de lui faire une radio, négative.) Mon frère qui vient de mourir, pendant des années on n'avait pas pris au sérieux ses douleurs ; seule l'opération a montré une énorme tumeur au cerveau... » Aussi la grand' mère s'inquiète-t-elle. Elle songe aussi à ce que deviendrait sa fille sans elle.

1^{er} juin.

J'avais envoyé à Gabilanez et à Mathieu (ainsi qu'à Gide) ma chronique d'Emerainville. Tous trois m'écrivent. C'est un succès.

2 juin.

Retour d'une course à bicyclette. Lutté contre le vent. Avec une courbature délicieuse des jambes, je m'étends sur mon lit pour finir l'*Illiade*. Mon émotion est grande comme jadis. J'entends les cris d'Achille... (Comme à la mort du Christ, la terre se couvrit de ténèbres quand mourut Patrocle.)

La tempête de vent qui soufflait cet après-midi se calme avec la fin du jour. Le ciel est pur et mille oiseaux chantent. La volupté extrême que me donne le beau temps (surtout en juin) va-t-elle enfin commencer ? Un habitant des villes, dans la campagne, veut boire chaque parcelle de beauté.

Passerai trois jours à Paris pour la Pentecôte.

... Lettre de Michel... Il a été serveur dans un mess et revient horrifié. « Ce sont quand même des hommes, dit-il, mais plus on va, moins on le croit »... Le journal qu'il tient sera inouï.

Arlette me demande si elle doit épouser L. Ma réponse, je la lui ai donné à Sainte-Maxime, alors qu'il ne s'agissait pas de mariage. L. en ce moment la poursuit, mais précisément parce qu'elle se dérobe. Du jour où elle consentirait, il ne l'aimerait plus. Cette fière fille l'humilie par son refus, et c'est cela qu'il aime. Elle ne peut donc rien pour lui, qu'at-

tendre sa guérison. (Ses lettres d'obsédé l'effraient.)

4 juin.

De l'influence.

Mon élève évolue, et j'assiste à sa métamorphose. Cela est passionnant à voir — et grave. J'y suis pour quelque chose et, naturellement, je me demande si mon influence n'est pas trop brutale. Je n'ai pourtant pas désiré en avoir. À mon contact le trouble s'est emparé de lui, je ne l'ai pas créé, mais hâté. Il aura bientôt quatorze ans et soudain, dans l'innocence, tout un monde sensible s'ouvre à lui, dont je parais avoir la clef. Cet enfant est fier, et d'abord n'est jamais de mon avis, sur un paysage ou un monument, mais deux jours après il a fait siennes mes idées ; je vois qu'il y a réfléchi. Il applique son nouveau jugement avec toutes ses conséquences.

L'ironie lui apparaît avec tout ce qu'elle peut cacher de sensibilité, de nuances (c'est peut-être ce qu'on peut enseigner de meilleur, l'ironie). Et puis la fantaisie. Cet enfant est joueur, et je lui montre (sans le vouloir) qu'il y a toutes sortes de jeux auxquels il n'avait jamais pensé et que l'on peut improviser à chaque instant. Tout cela n'exclut pas la sensualité.

À finir les mêmes gestes que moi, à marcher sur mes traces, que je le veuille ou non, cet enfant imite, adopte mes pensées. C'est ici que l'influence est le plus subtile... Je ne peux me faire autre, ni empêcher que je déteigne sur autrui (j'ai bien subi, jadis, Jouhandeau...), mais je sens, au moment que j'influence, le jeu de la fatalité. Je respecte profondément la personne de mon élève (comme celle des autres), mais c'est par là qu'on a le plus de prise. Il ne s'agit pas de faire de l'esbrouffe et de dire aux gens : « Vous êtes libres » pour mieux les confisquer... Mais il y a une manière de les prendre au sérieux, de considérer leurs jugements (même faux), qui les amène à changer *en mieux*.

10 juin.

Retour de vacances...

Le jour de mon départ, la chaleur se fit éclatante. Je suis dans le petit train bondé. Parisiens partant pour le camping, jeunes scouts frémissants sur les quais... Arrivé dans Paris, je trouvai tout estival : les terrasses, les toilettes, les rues sillonnées de multiples cyclistes. Un espoir immense entraînait la jeunesse court vêtue à fuir, et les gens qui restaient semblaient moins accablés de chaleur que d'extase.

J'avais de la gare téléphoné à Gide qui d'aventure était chez lui. « Je reconnais ta voix avec joie. Viens tout de suite. » (Gide même m'offrit l'hospitalité pour la nuit, mais je préférais garder ma liberté intacte.) En chemin, devant tant de départs, tant d'ardeur, je regrettais que Gide ne fût pas là pour s'en griser. J'étais debout sur la plateforme d'un autobus dont

mon cœur épousait les sursauts. J'entrais à Paris comme dans une ville étrangère dont j'aurais su d'avance le secret...

Gide a passé quelques jours à Pontigny, où se trouvait toute une petite bande de Scandinaves ; il y travailla peu... Il fut ensuite faire un séjour chez Martin du Gard, et maintenant compte aller en Hollande rejoindre Jef Last qui vient de faire de la prison. Rentré dans son pays, au retour d'Espagne, et déchu de sa nationalité, on l'arrêta. Tous ses confrères hollandais protestèrent, et d'Angleterre particulièrement arrivèrent de nombreux témoignages. On le relâcha...

Gide veut savoir s'il n'est pas arrivé de nouvelle aventure dans l'auguste famille qui me nourrit. De tels fossiles, hélas ! il craint bien que le nombre soit encore assez grand. Il aimerait envoyer ma lettre à Martin du Gard.

Schiffirin lui demande une préface pour le Shakespeare de la Pléiade, quelques pages seulement. Gide parlera surtout traduction. Il laissera pour un moment, et non sans joie, le rapport sur les Colonies — la commission n'existant plus, il ne saurait à qui l'adresser, et si ce texte devait être public, les ennemis de M. de Coppet y trouveraient trop d'armes. Ce que Gide admire dans Coppet, et que ses ennemis lui reprochent, leur ferait dire : « de l'aveu même de son ami M. Gide », etc... Cela au point que Coppet a demandé à Gide de suspendre ce travail. Coppet est visé de partout ; il doit faire l'objet d'une interpellation à la Chambre. Sa théorie : « Apprendre aux indigènes à se passer de nous, pour peu à peu leur restituer la colonie » sera battue en brèche... Il se pourrait qu'il soit limogé. Mais, chose unique, il a les indigènes pour lui ; pour la première fois un Gouverneur est aimé ; des troubles sont possibles si Coppet est remercié. Qu'on juge de sa situation, il a beau conseiller le calme aux nègres, comment leur faire admettre son départ ? et s'il éclate des troubles que l'on doit fortement réprimer, quel beau jeu pour dire : « C'est Coppet qui a préparé ça, voilà sa vengeance », etc.

Gide veut savoir jusques à quand je resterai à Emerainville et il approuve que je me garde les vacances entières. Il veut savoir si j'ai des projets.

L'autre jour, nous avons eu au château le curé à déjeuner. Il fit une allusion à Monseigneur l'Évêque de Laval, qui fait en ce moment pénitence à la Trappe après s'être fait prendre dans une « boîte » à Paris. C'est du moins la version du clergé de campagne. Monseigneur a trente-neuf ans ; il est le benjamin des évêques de France. « Cela prouve qu'il pouvait encore », conclut le curé. L'histoire véritable (telle qu'Étienne et Armand, de deux sources, me la racontèrent), c'est une coucherie avec un soldat arabe, le tout environné de scandale... Lorsqu'à Saumur, la

nuit, Monseigneur fut interrogé par la gendarmerie, il refusa de dire son nom : « Conduisez-moi à M. le chanoine Untel, qui peut répondre de moi. » On arrive devant le chanoine, qui aussitôt se jette à genoux devant le visiteur... Je racontais à Gide tous ces détails, quand s'amène Schlumberger, qui était en visite chez Mme Théo. « J'entendais, dit-il, une voix sympathique... » On recommence à grands traits l'anecdote. Puis la conversation devint poétique : Gide nous lut du Tahureau (? mort à vingt-cinq ans, XVI^e s.), vers tout pleins de grâce, et des plus aphrodisiaques, d'un sentiment et d'un art dépassant Marot, que Gide et Schlumberger d'ailleurs n'appellent pas un poète. Arrivant à Scève, Gide nous lit quelques poèmes de Ficin sur la difficulté comme ingrédient du plaisir poétique, puis souligne que Scève, bien que tout intellectuel, par la seule recherche de la forme et d'un sens dépassant les mots exprimés, peut atteindre parfois à l'incantation. Nous lit la fin d'un dizain où l'on voit une autruche (Charles Quint) « volant bas qui fuit légèrement ». Gide admire fort ce dessin, ce poids des ailes.

« C'est l'Africain qui est ému, dit Schlumberger, dont l'esprit, je le vois, ne saisit pas très vite les choses.

— Mais non, dit Gide, c'est le Français ; je trouve beaux ces vers. »

Chez Desportes aussi Gide a fait des trouvailles, mais la palme sera pour Ronsard. Schlumberger alors cite la première strophe de l'*Ode à Michel de l'Hospital*, d'une substance mythologique, d'un souffle, d'un retors qui en font, dit-il, une des grandes phrases françaises. Et Gide cite la suite, non moins belle.

« Mais, dit Sch., tu ne laisseras pas tomber Rutebeuf. » Gide avoue le mal connaître. Sch. alors cite un passage sur les gueux d'une sombre vigueur. (Les vers de dix pieds qu'écrit Scève, Sch. s'en choque. Il trouve ce vers contraire à la langue ; admire Villon dans les huit pieds et le trouve inférieur dès qu'il écrit en dix. Gide évoque la poésie anglaise presque toute écrite en ce mètre qui, chez nous, pensa supplanter l'alexandrin.) À Pontigny, Gide trouva des fragments de *Dieu* ne figurant pas dans la grande édition et qui sont du plus beau visionnaire (on voit les damnés mordre la barque de Caron...). Pour Mme de Noailles, que Gide à Pontigny essaya de relire, il en fut consterné. « Elle a du génie, c'est entendu, mais le génie de l'impropriété. Elle n'avait aucun sens de la langue et point de goût ; tout est frelaté, écrit au hasard et "vas-y comme je te pousse". Son dernier volume, *Exactitudes*, n'est pas plus exactement écrit que le reste. »

Schlumberger, qui a bien connu la comtesse, essaie de la défendre, mais devant les vers que nous lit Gide (il citera cependant quelques pièces), il est obligé de s'incliner... « Quand je vois que cette femme a eu

toutes les gloires, toutes les richesses, qu'elle fut adulée, et que je songe à Keats ou à Baudelaire, je me sens devenir méchant. — Les femmes valent par le sentiment, elles écrivent mal, dit Schlumberger..., ainsi Desbordes-Valmore... » Gide et moi nous nous récriions. « Non, assure-t-il, Mme de Noailles ne savait pas le français, elle pensait en grec. Hugo, au contraire, dont je n'approuverai pas tout, même dans ses outrances va toujours dans le sens de la langue... »

Il me semblait être devant un tribunal criblant les écrits du passé...

Comme je riais *in petto* des mauvais poètes dont je venais de lire tant de lettres à Emerainville après la mort de leur confrère ! Ces gens se lâchent l'encensoir en plein visage, et dans quels termes ! Être loué en mauvais français, c'est recevoir autant de coups de pied...

Gide me souhaite bonne chance et je m'enfuis vers la place d'Italie. Le spectacle de la rue m'enchanté. La soirée est encore longue devant moi. Je dîne au crépuscule, flottant comme un voyageur (alors que mon domicile est à dix minutes)... Je fus à Montparnasse.

... Dix heures sonnaient. J'allai rapidement, tout allégé, dans le matin rasséréiné vers la maison de Gide. Le jour même il devait partir pour Cuverville afin de régler quelques affaires, et il était sur le point de téléphoner pour m'inviter à déjeuner. Je prévient la famille que j'arriverai plus tard que je ne pensais, puis, pendant que Gide, qui vient de retrouver un ancien carnet, s'y plonge, je cause avec C., son secrétaire. Mme Théo arrive, très pimpante et vive. Son goût de l'ordre la pousse à jeter tout ce qui encombre. « J'ai, dit Gide, un flacon de cyanure dont je voudrais me débarrasser ; c'est très dangereux, cela tue sur le coup les insectes, et les gens qui le respirent se trouvent mal. Comment faire ? » On apporte le flacon, dont la forme évasée est exquise. Mme Théo veut l'adopter, mais comment et sans danger faire sortir le cyanure (qui est un corps pâteux, adhérent) ? Tout cela donne lieu à une comédie fort jolie, dans laquelle Gide se montre très *Paludes*, et Mme Théo assez Angèle...

Comme il est trop tôt pour déjeuner, nous laissons les bagages au restaurant habituel, voisin de la gare Saint-Lazare, et nous allons jusqu'à la Madeleine acheter des fruits (Gide doit avoir à Cuverville son neveu). « J'ai vu, dis-je, la villa Montmorency à peu près abandonnée... — Celui qui l'a achetée a dû voir qu'elle est impossible à habiter. C'était un type dans le genre de ton baron, tout à fait antipathique. La maison était impossible à chauffer, au point que ma femme avait dû donner sa chambre, un hiver, aux deux petites bonnes, couchant elle-même dans une toute petite chambre. Je ne suis pas mécontent que ce Monsieur ne puisse habiter la villa... quand je pense à ce qu'était ma femme ; comme j'avais dû y retourner, cet homme me montra qu'il avait fait mettre partout des

radiateurs et me dit : “Chez nous, Monsieur, nous savons penser au personnel.” »

Pendant le déjeuner, Gide me raconte une grande colère qu’il prit en URSS. On l’avait logé dans un enclos isolé au Caucase. Dabit et Last habitaient un pavillon à cent mètres dans le parc. Gide veut aller les rejoindre et à peine a-t-il fait trois pas qu’il sent derrière lui son espion de la Guépéou. Alors, toutes portes ouvertes, il fit avec le plus d’éclat possible, craignant seulement que sa colère ne durât pas jusqu’au bout, un discours, une embardée terrible : « J’en ai assez ! je ne veux plus voir cet individu... À Tiflis qui n’est pas une ville sûre, passe encore, mais ici, dans ce jardin, qui donc surveille-t-on ? Qui veut-on protéger, est-ce moi ou l’URSS ? Tout cela on me l’avait dit à Paris, mais je ne voulais pas le croire. Maintenant je le sais et je le dirai. Vous n’y couperez pas... » (« Si je n’ai pas raconté la scène dans mon livre, dit Gide, c’est que je n’avais pas la conscience assez tranquille après Tiflis. Ils auraient dit : Cette surveillance était nécessaire, il fallait protéger les enfants... »)

Gide me parle de son secrétaire, avec qui j’ai causé ce matin : « C’est un des êtres que je connaisse qui aime le plus la conversation, il n’est d’ailleurs jamais inintéressant. Il lui coûte de se taire. Quand il est près de moi, je sens parfois qu’il souffre de paroles rentrées. — Je peux, quant à moi, dis-je, rester des jours entiers sans ouvrir la bouche. — Je le sais bien, dit Gide, et c’est pour cela que j’aime tant t’avoir pour compagnon de voyage. Nous nous entendions bien, n’est-ce pas ? Tu ne m’as engueulé qu’une seule fois, le jour où je te disais que je venais d’avoir ma dernière aventure... »

La gare est grouillante de voyageurs. Sur le quai, Gide me raconte sa rencontre dans le train, voici deux ans, avec le fils du pasteur Bost :

« J’arrivais à la gare, partant pour Cuverville, quand je tombe sur la petite D. : “Justement j’allais à Rouen aujourd’hui, je ne connais pas encore la ville. Puis-je monter avec vous ?” C’était une tuile ; je m’arrangeai pour n’être pas seul avec elle... J’étais furieux, d’autant plus que j’avais vu sur le quai un type inouï, tout à fait Lafcadio, mais plus jeune, qui m’avait regardé avec insistance. Il m’a reconnu, me disais-je, mais qui est-ce ? Il s’approcha de moi (durant le voyage) et me dit : “Je suis le frère de Pierre Bost.” Il lisait un célèbre roman d’aventures. C’était vraiment un garçon admirable, l’air décidé, débordant de désir, un à qui j’aurais dit aussitôt : nous partons ? et qui m’aurait suivi... Seulement je ne l’emmenai nulle part, il ne se passa rien... »

Gide racontant cette rencontre est encore tout vibrant, et il déplore qu’il doive faire ce voyage, aujourd’hui, en compagnie de son neveu. Nous convenons de passer la soirée ensemble le jour de mon départ.

J'arrive à la maison, où mes parents sont seuls (Jacques au camping). Gabilanez vient me voir. Nous parlons de ce conte dont je ne sors pas. Il n'en voit pas le côté comique (Corneille au petit pied). « Tu n'arriveras à rien de bon, me dit-il, si tu n'as pas de sympathie pour ton héros, si tu n'as pas d'amour dans le cœur pour parler d'amour... »

Nous allons voir Mathieu et sa fiancée qui passent les vacances à Paris. Les Mathieu me reconduisent par les quais. La soirée est admirable ; tous les objets dans la paix du soir, nettement découpés, s'entourent d'un halo de tendresse. C'est la fin d'un beau jour. Je passe la soirée en famille, assez calme.

Le lundi de Pentecôte, dont la beauté fut splendide, je me réveillai assez tard, puis Noël téléphona. Je faisais une sieste voluptueuse quand il vint me chercher avec Jeanne, après déjeuner. Nous avons décidé d'aller au zoo de Vincennes. D'un café, à la porte de Vincennes, nous commençâmes par admirer les promeneurs ; puis on fut regarder les animaux, que la foule nous empêchait passablement de voir ; de nouveau il fallut se rafraîchir ; dans ce quartier, par malheur, tout est médiocre. Mais nous n'avions pas le courage de nous transporter loin...

Après le dîner, je fus aux boulevards et restai sur un banc. Je me levai, il était déjà tard. Près de la porte Saint-Denis, je remarquai, en compagnie d'un banal Monsieur, le plus extraordinaire soldat vêtu de bleu horizon, dépoitraillé, doré, tatoué... Cet homme et lui s'enfoncèrent dans une infinité de petites rues. Je ne pus m'empêcher de les suivre... Cela ne donnait rien. Ces détours paraissaient sans but. Ma curiosité se faisait vive. Enfin le personnage dit au soldat de l'attendre au coin d'une rue. J'en profitai pour l'aborder... et le décourager. « L'homme en question, me dit-il, est tchèque, il ne sait pas un mot de français. — Cela est bien dangereux, lui dis-je, en ce moment on surveille fort les étrangers. » Déjà le soldat renonçait... Son histoire était curieuse. Engagé pour cinq ans, âgé maintenant de vingt-deux ans, il arrivait des bataillons disciplinaires d'Oléron. Il lui restait encore un an à faire à Colmar où on venait de l'affecter. Son rêve était de se tenir « pénard » jusqu'à sa libération. Muni simplement d'une feuille de route, il s'était arrêté deux jours à Paris, ainsi que deux autres bataillonnaires dans son cas ; il n'avait pas dormi depuis deux nuits. Il était soucieux surtout de ne pas manquer son train le lendemain, et de retrouver ce soir ses camarades, qu'il avait laissés au café *Tout va bien* pour suivre le Tchèque. « À ma prochaine permission, me dit-il, nous nous reverrons. » Ce qui m'intéressait, c'était de le connaître à présent, réchappé d'Oléron — et puis, rien ne me plaît que ce qui est saisi au vol... Je partis brusquement et rentraï me coucher.

Le lendemain matin, j'aurais aimé emmener Jacques voir des tableaux

avec les Mathieu rue La Boétie, mais il était fatigué de son camp. Après son bain, il s'étendit demi-nu sur son lit, un sifflet dans la bouche. Je partis seul. Mon autobus traversait le boulevard Saint-Germain quand voici, sur le trottoir, Jouhandeau. Je le salue, aussitôt il bondit sur la plateforme. Nous n'avons pas grand'chose à nous dire, hélas ! trop de temps, trop d'événements nous ont séparés... Comme je dois attendre les Mathieu à leur hôtel, je demande à Jouhandeau de m'accompagner.

« Je ne sais pas, me dit-il, si vous connaissez la position antisémite que j'ai été amené à prendre. J'en ferai bientôt une mise au point. Je reconnais que je suis allé très loin, mais enfin j'étais énervé. Quand avec l'arrivée du Front Populaire j'ai vu mon pays submergé par les juifs, j'ai senti que quelque chose d'irréparable se produisait, que je ne sais quoi de pur, d'authentique, que j'ai connu dans mon enfance à Guéret, qui rendit possibles des êtres comme ma mère, serait à jamais perdu, car les juifs sont incapables de vérité, ils sont toujours en deçà ou au delà, ils font toujours trop ou pas assez. Si les biens que je chéris ne se peuvent sauver, évidemment ma colère fut vaine... Mais qu'avez-vous pensé de mon article ? — Comme beaucoup de vos amis, je l'ai trouvé un peu violent. » Je pesai mes mots, et Jouhandeau qui le comprit pâlit un peu, car nombreux furent ceux qui ne voulurent plus le revoir après son lâche article. Aujourd'hui, après ce coup manifeste de folie, Jouhandeau, calmé, paraît honteux... (Sa femme fut pour beaucoup dans son excitation ; c'est une harengère.) Il vient de faire des « Chroniques maritales » qui sont, dit-il, terribles. Le mariage semble l'avoir déçu ; malgré l'entente du ménage au moment de la crise antisémite — folie à deux — les frictions ont dû réapparaître. « Des êtres comme vous et moi, me dit-il, ne doivent pas se marier ; nous ne pouvons rien pour le bonheur d'une femme. »

« Hier, me dit-il, j'ai emmené ma femme voir Chartres qu'elle ne connaissait pas. Nous avons découvert dans la cathédrale, parmi les sculptures, une foule de détails inconnus... et le soir nous étions assis à rêver, quand passent deux ouvriers qui disent : "On devrait démolir ça pour nous faire des logements"... "Voilà, Monsieur, dis-je à un élégant qui passait, ce que nous vaut le Front Populaire ! — Non, Monsieur, me dit-il, le Front Populaire, c'est l'intelligence, mais ces ouvriers sont idiots. — Intelligent le Front Populaire, pour se remplir les poches, rétorquai-je, tous ces messieurs sont en auto, mais ma femme et moi, tout à l'heure, nous gagnerons la gare à pied..." L'élégant, de fait, ouvrit une portière et disparut dans une auto. »

Pauvre Jouhandeau, que je laissais parler. Il est plus exigü d'aspect que jamais, et assez pâle. Son cou sans muscle sera bientôt celui d'un vieillard. Il paraissait heureux de me revoir, mais c'était *un autre* que

j'avais près de moi. Celui que j'ai aimé et admiré, en se mariant s'est peu à peu renié ; la mort de sa mère l'acheva. Il insistait pour me revoir. Nous étions restés quatre ans sans contact : j'ai pu regretter tant de distance... mais ce qui est terrible, c'est en se revoyant de se trouver presque étranger (j'avais cette impression déjà les dernières années de notre fréquentation). Je préfère savoir que nos rapports sont « bons » par respect du passé, mais nous ne parlons plus la même langue. Mathieu causa un quart d'heure avec lui, de poésie et de peinture. Le jugement n'est pas le fort de Jouhandeau. Mathieu me dit ensuite : « Je ne l'aurais pas cru si falot. » Voilà ce qu'on peut dire, hélas ! de l'homme que j'ai tant admiré jadis... Je protestai, reconnaissant l'insignifiance actuelle de l'homme, mais voulant qu'on admirât l'artiste. Mais cet art lui-même, si achevé, je l'ai jugé aussi : il n'est pas humain.

Nous voyons avec les Mathieu quelques galeries de la rue La Boétie, et une exposition de reliures romantiques. L'après-midi, sur le tard, je fus au Bon Marché, mais auparavant, sur le conseil d'Annie, passai à la Sorbonne, que je croyais en vacances, pour savoir la date de mon diplôme. Je tombai sur Wahl tout affolé : « On vous a cherché partout. J'ai voulu vous téléphoner. L'examen est commencé depuis ce matin. Maintenant ces messieurs sont partis... Revenez demain. » Je fis mes emplettes, envoyai un mot d'excuse à Blondel. La chaleur continuait d'être extrême et me plongeait dans l'euphorie ; je respirais les vacances, l'aventure ; je m'évaporais. Il fallut boire dans le bar du Bon Marché, véritable oasis... Je fus enfin voir Henri dans son petit magasin ; il voulut me garder à dîner. Je téléphone à Papa, et bien m'en prend car Gide m'a fait dire qu'il serait au « Musée du soir », précisément à deux pas de chez Henri. Il me raconte en dînant l'histoire de ce gosse que Sachs arrêta dans la rue pour figurer au théâtre et qui, placé dans une famille pieuse, sentit naître une vocation sacerdotale. Le tuteur vint trouver Sachs pour le féliciter, et lui demander l'argent du séminaire.

Nous arrivons, Henri, Anna et moi, en avance dans la petite rue où se trouve la Bibliothèque du soir ; quelques habitués attendent à la porte. Voici venir Gide, accompagné d'Henri Poulaille ¹, l'organisateur du « Musée ». Gide, rentré le jour même de Cuverville, m'avait fait signe dans l'espoir que la visite serait curieuse — et aussi, je crois, pour avoir ensuite une raison de se dégager. On nous conta, dans un réduit tapissé de dessins et de livres, l'histoire du Musée ; on nous montra les fiches

1. Poulaille finit par assassiner sa femme (qui le méprisait), nous raconta Chabrol à Marrakech. [Note de R. L., au crayon, au bas de la page. Le nom de Chabrol est de lecture douteuse.]

des lecteurs, la plupart ouvriers et qui viennent souvent de loin. Les livres les plus demandés sont des romans. Certains soirs, on discute... Poulaille est en dehors de toute orthodoxie. Au moment des grèves de 36, comme ils avaient dans leur bibliothèque nombre de revues et de journaux, ils allaient avec une auto en pleine nuit les distribuer aux camarades. « Voilà l'auto trotskiste », disaient-ils, trop heureux d'accepter les journaux... En fait, c'était un camarade dévoué qui brûlait son essence.

Henri et Anna nous accompagnèrent un peu. L'affection que Gide leur témoigna dut leur être un réconfort, car leur vie n'est pas tous les jours facile. Autour des cafés, dans la chaude soirée, des groupes frémissants, des garçons aux bras nus, écoutent des musiciens. « Il y a de la liesse dans l'air, dit Gide, on verrait ce spectacle à l'étranger qu'on trouverait cela inouï... » Nous parcourons le boulevard Montparnasse, où Gide est bientôt repéré. « Faisons attention, dit-il, car nous avons l'air de chercher. — Bah ! nous faisons comme tout le monde, dis-je. »

Descendant le boulevard Raspail et passant devant le square Boucicaut, Gide s'indigne, trouve honteux que tous les bancs soient déserts. « Quelle mauvaise compréhension de la vie », gémit-il. Des gens sont aux balcons. Nous croisons des cyclistes, échauffés, débraillés.

... Avant d'arriver rue Vaneau, nous tombons sur les Groet, qui ont passé la soirée chez Mme Théo. Ils sont cordiaux avec Gide et avec moi (mais en évitant tout sujet scabreux). Je monte un instant chez Gide boire un verre de sirop que nous sert Mme Théo ; les Groet ont été étonnés de sa jeunesse.

Je rentre à pied, flânant à peine, ne voulant pas arriver trop idiot à mon examen...

Assez énervé, j'étais réveillé dès 5 heures le matin. Pour compenser le manque de sommeil, on me fit un déjeuner tonique (porridge et thé). Je n'avais point d'inquiétude sur cet oral, mais préférais, naturellement, avoir la tête solide. (Gide me parlait la veille d'Amiel dont il venait de relire quelques passages ; cet écrivain n'est point de son goût, mais il comprend le plaisir qu'un Du Bos peut y trouver.)

Aussitôt à la Sorbonne, je trouvai Blondel qui m'interrogea sur mon diplôme. Sa critique porte sur la composition. Je dus aussi expliquer un passage de la *Raison pratique*. Tout se passa en famille et fut assez vite fini. On était satisfait. J'allai chez les Mathieu finir la matinée ; ils tinrent, ce dernier jour, à me garder au déjeuner. Celui que nous fîmes fut exquis, très estival. (« Un des plus grands plaisirs de ma vie, me disait Gide à Sorrente, aura été de boire glacé... »)

Je raconte à Noël l'histoire de Monseigneur de Laval ; il est saisi de doutes, il est profondément choqué. Garde-t-il un respect naïf pour les

princes de l'Église, ou le « crime » en question, le croit-il si rare, si scandaleux ? Je voyais son visage se décomposer ; il me harcelait de questions pour tirer l'affaire au clair...

Je rentrai à la maison pour recevoir Gabilanez, puis Cohen que je mets au courant des folies d'Emerainville. Le soir, nous eûmes un dîner de famille.

13 juin.

Il y eut un grand orage pendant la nuit que je passai chez G. Le coin où se trouve le divan prend jour, du plafond, par un hublot. J'entendais, sur ma tête, les gouttes d'eau rebondir. Je me croyais sur un bateau.

Si la chaleur et le soleil me plongent tant dans l'allégresse, cela doit tenir à des rhumatismes secrets que le beau temps éloigne. Et puis, mon incandescence naturelle aime à trouver dans l'atmosphère une chaleur égale à la sienne ; nous échangeons nos ardeurs.

Ces jours de Pentecôte soudain si remplis d'événements, je les sens encore dans ma peau, je les sens dans leur chaleur vibrante... Hélas ! capricieuse Île de France, la chaleur a maintenant disparu, le vent souffle. Quand donc pourrai-je me doroir, et me sentir couvert des étincelles de l'été ?

J'avais écrit à Sachs (qui fut séminariste) pour le féliciter de l'influence providentielle qu'il ne laisse d'exercer (ayant contribué sans le vouloir à la « conversion » d'un gosse). Je brodais sur ce thème, et l'encourageais à aborder sans crainte les jeunes gens dans les rues puisque leur âme peut y trouver tant de profit, etc. Je le chargeais pour un certain ami qu'il a — que je vis une fois cet hiver — de maintes choses.

La réponse que je reçois est pleine d'inquiétude. Sachs n'a pas compris à quel gosse je faisais allusion. L'histoire est peut-être déjà lointaine. Et puis, récemment, il a été abandonné par son ami qui s'est épris d'une femme. Il est tout affolé de cette séparation. Aussi a-t-il cru que dans ma lettre je le félicitais d'avoir « converti » (à l'autre sexe) son ami... Tout cela devient cruel et perfide, alors que j'ignorais tout de ce drame...

La lettre qu'il m'envoie, heureusement, réclamant des explications, ne porte pas trace de délire ; il garde son bon sens. Mais je conçois que toutes mes paroles aient pu lui paraître horribles.

Lettre de P. Barillaud. Très féminine. Il est vexé d'être sans nouvelles. Les reproches et les protestations (sincères) d'amitié sont faits pour me blesser légèrement... Il emploie même le chantage pour forcer mon attention : « Je ne vous parlerai pas, avant de vous avoir lu, des personnes que nous connaissons... pourtant, que de choses à vous apprendre ! »

Je réponds sans relever aucune des fléchettes, et sans mettre d'ironie

dans ma cordialité. Je préférerais ne pas écrire que d'envoyer des pointes.

Promenade à bicyclette au bord de la Marne par un chemin de halage. L'herbe était pleine de campeurs, de garçons, de corps nus... Que je me fais d'illusions sur la beauté des passants, que je me l'exagère ! Je circulais joyeux dans les méandres d'un paradis, longeant la rivière couverte de canoés, quand mon vélo buta contre une chaîne retenant dans l'herbe un remorqueur. Je fus jeté en l'air et quitte pour entrer chez le premier pharmacien. Trois jeunes garçons, accidentés eux aussi, étaient déjà dans la boutique.

Une femme de chambre (du château), fort jeune, mais lourde déjà, très excitée, et qui part dans quelques jours, m'a fait ses confidences. On regarde le château, ici, comme une maison de fous. Le poète avait passé dernièrement plusieurs mois dans une clinique pour éthéromanie..., la baronne qu'il ne faut pas lâcher d'une semelle à l'habitude de s'arracher les cheveux et les dents..., quant au baron, c'est lui qui excite par-dessous la grand'mère. Tous, de plus, s'entendent pour abrutir la mère de mon élève, qui en effet à l'air hagard, ne prend point part aux conversations mais fait des coq-à-l'âne suivant toujours sa pensée. (C'est depuis des semaines les faire-part de deuil, et les lettres de condoléances... Elle épiluche les formules, les témoignages, etc.) Quant à la pimbêche, elle ne connaît rien et veut tout juger... Mais ne voilà-t-il pas que mon voisinage lui donne des inspirations ? Elle soigne davantage sa toilette, elle parle de son « cafard », elle soupire après une liberté (de pensée, d'allure) qui se traduit par de l'insolence vis-à-vis de sa grand'mère. Tout cela est sans grandeur ; c'est le choc de deux étroitesse d'esprit. L'accord est d'ailleurs vite fait lorsqu'il s'agit de se scandaliser de la conduite d'autrui... C'est ainsi qu'au service qui fut chanté l'autre jour pour M. L. — « bon écrivain et bon Français », dit le curé — la femme du garde, nouvellement dans la maison, au baiser-Dieu, ostensiblement refusa la patène que lui offrait le curé. Tout le château, au premier rang, s'offusqua de ce geste, on en parla longuement au repas... Le curé dit à la pimbêche (qui lui sert de sacristine) : « Pour un peu je lui aurais collé de force la patène sur le nez en lui disant "Baise, baise ! tu l'auras quand même !" ». » Tel curé des environs — que l'on approuve —, lorsqu'une personne remet son offrande sans baiser, lui jette une poignée de sous à la figure...

17 juin.

« Mitia délirait presque ; il pressentait son "bonheur". »
(*Karamazov*, II, 627)

Mes grandes aventures, mes rencontres les plus électriques, n'allaient pas sans pressentiment. Enfin, me disais-je, voilà l'imprévu que tu cherches. Je l'attendais si fort qu'aussitôt je le reconnaissais... Ici, hélas ! je manque d'événements. Ce que j'étais venu chercher dans la Brie : les foins coupés, le seigle mûrissant, le soleil, tout cela j'en pense jouir... le reste, où le chercher ? Pourquoi le château est-il mortellement désert ? Rien d'imprévu ne s'y déroule. Nulle visite n'y paraît. Pourquoi ne tombe-t-il pas du ciel des cousins ? ou des amis du voisinage ? Il serait doux, au lieu de chercher sur des routes qui me paraissent mortes un regard d'amitié, de sentir près de soi des désirs.

15 h. Je bondissais après ma classe, dès midi, sur mon vélo dans le soleil, quand bientôt, dans un champ à deux pas du talus, je vis un cycliste couché. Je repassai deux ou trois fois sur la route pour le voir. La première fois, il venait de s'étendre et me regarda longuement, la deuxième, il semblait dormir, la troisième, relevé, il me regarda gravement, enfin la quatrième, il ramenait son vélo sur la route. C'était un clou dans le genre du mien, et précisément il s'inquiétait du pédalier. J'entamais la conversation. J'appris que, garçon des abattoirs de la Villette et âgé de dix-huit ans, il vient de perdre sa place ; qu'il s'ennuie toute la semaine et qu'habituant un village des environs il venait jusqu'ici voir les avions du terrain d'État. Notre entretien fut de cinq minutes — il était l'heure du déjeuner — mais plein de confiance. J'espère le continuer car cette apparition ne fut pas sans charme.

19 h. Je suis déjà repassé deux ou trois fois, en vélo, devant la prairie où eut lieu la rencontre. Tout à l'heure, qu'y vois-je ? de nouveau une bicyclette et un type étendu... Le type, couché, je ne peux le reconnaître, mais le vélo n'est pas le même. Je poursuis ma route, puis après bien des détours me retrouve à la prairie. C'est une pommeraie au croisement de deux routes. Comme j'arrive, le cycliste tenant une gerbe de marguerites monte sur son vélo. C'est un homme frisé, aux traits assez durs et bronzés. Il a l'air comme gêné de me voir. Je le précède et, voyant tout à coup un champ couvert de marguerites, je lui montre ces fleurs. Il doit me prendre pour un garde-forestier, car aussitôt il bafouille. Je ne fais semblant de rien et continue la conversation. Il a cueilli ces fleurs pour les mettre au cimetière, sur la tombe de sa femme. Il dit cela d'un accent que je prends d'abord pour italien, mais qui est seulement toulonnais. Bientôt sa langue est déliée ; il est chômeur, habitant la banlieue ; pour tuer l'ennui, il fait chaque jour une grande excursion dans ces parages. Enfin il se rabat sur un fastueux passé méridional où il ne fréquentait que des gens bien habillés, et riches, cela va sans dire. Je trouve louches ces

protecteurs passés dont il me parle : un vieux comte, un colonel... Je fais la part de la blague, mais n'en trouve pas moins le type inquiétant. Je l'emmène dans un café champêtre, puis il tient à faire une partie de ma route...

18 juin.

Visite inattendue de Marcel Frère, qui vient avec un carnet de croquis passer la journée dans le parc. La matinée était merveilleuse et, quand je commençai de me promener avec lui, il me semblait découvrir le monde. Je le voyais avec ses yeux de peintre que de longs mois passé dans Paris faisaient tout éblouis par la nature. Le nombre des insectes aux couleurs exquises était incroyable. Frère s'arrêtait soudain de causer pour entrer en contemplation... Il pense et parle lentement ; il n'avance rien que de solide. Ce n'est pas un homme brillant. « Plus profond qu'intelligent », le caractérisait Berenson.

À la fin de l'après-midi nous allons voir le terrain de l'Aviation populaire. J'en fus ravi. Tout autour on faisait les foins, et sur l'herbe du camp posaient de petits avions blancs, monoplans, qu'entouraient de tout jeunes gens vêtus de combinaisons bleu ciel. Cette jeunesse, ces couleurs, la ferveur des visages cuivrés par le soleil, tout m'exaltait. Soudain l'herbe hérissée frissonnait sous le vent de l'hélice d'un avion où montait un garçon casqué ; on lui faisait quelques recommandations et déjà, entraîné, il roulait vers le ciel.

Chose nouvelle, je me sens faire enfin partie du paysage ; ma couleur, mon costume s'harmonisent ; je prends l'air lyrique. Je souffre trop du désaccord pour ne pas noter le moment où j'épouse la nature. Ainsi j'arrive à ressembler aux insoucians garçons que l'aventure fait passer devant moi sur les routes...

Je sentais ce soir mon corps triomphant, mais à quoi bon ? J'étais un de plus parmi la jeunesse dont les baisers et l'ardeur, inutiles, se perdent... mais j'étais heureux tout de même.

20 juin.

Plus le temps devient beau, plus je laisse mon élève travailler seul dans sa chambre pour courir au soleil..., et l'admirable, c'est que cela lui réussit. On trouve bon que je lui fasse confiance, que je le prenne au sérieux. Quand il avait des institutrices qui passaient toute la journée sur son dos, il n'avancait pas d'un pas...

Lettre de Mathieu, qui m'envoie un poème à juger (du diable si j'y connais quelque chose...) et qui souhaite que nous reprenions une correspondance régulière... La seule idée de régularité m'effraie... et surtout avec lui. Les difficultés que nous eûmes venaient justement du ton lassé,

usé de mes lettres ; je voulais être poli, je répondais à toute force à ses missives ; et cela ne faisait plaisir ni à l'un ni à l'autre... Je dois me garder de ce nouveau piège. Il faut que j'aie de l'expérience pour deux.

Je n'arrive plus à lire, tant je suis pressé de galoper. Le spectacle est trop beau, tant pis pour les livres. Plein d'ardeur, je roule sur les routes, mais personne... Déçu, sentant trop fort ma passagère solitude, pour un peu je me lamenterais, quand soudain la beauté d'un blé vert bordé d'arbres, d'un feuillage découpé sur le ciel m'emplit de joie et me confond. Être deux dans l'herbe chaude et s'émerveiller, c'est le bonheur si simple que je cherche.

Revu aujourd'hui le Toulonnais. Il va tous les jours depuis deux ans, matin et soir, sur la tombe de sa femme. Il s'est logé près du cimetière ; en été, il arrose tous les jours les fleurs de la tombe.

Lui qui crânait tant l'autre jour, il me dit : « Je ne sors pas le dimanche, il y a trop de monde sur les routes, cela me gêne, et puis je ne vais pas assez bien en vélo pour m'exposer aux autos... »

Sa femme est morte de la poitrine et lui, en la soignant, a été plus ou moins atteint. Légèrement, semble-t-il, mais il se frappe. Il doit s'observer, se ménager. Assis au bord de la route, en pleine chaleur, il se mettait à frissonner, se plaignait de sa respiration, de son sommeil, et puis de sa solitude et du chômage. Il avait presque des larmes dans les yeux.

Il regrette bien son mariage, malgré sa fidélité au souvenir de sa femme ; il s'épouvante encore du sang qu'elle crachait ; pendant des mois il dut coucher par terre... Mais c'est trop y penser. Il veut à la rentrée venir habiter Paris, pour vivre une autre vie, pour échapper à la neurasthénie. Il me montre, effaré, un bouton de fièvre qu'il a sur la lèvre depuis trois jours, et il me dit que, l'autre matin, il a craché un peu de sang, mais c'était avec un grand effort, en se râclant la gorge.

C'est évidemment le moral qui est le plus touché, il aggrave son cas en le ruminant. Dès que je le rassure, son visage devient tout autre.

[Fin du Carnet XXIV]

In Memoriam
Marie-Hélène Dasté
(1902-1994)

par

JEAN CLAUDE

Le 2 décembre 1902 à Lyngby au Danemark naissait une petite fille prénommée Marie-Hélène et qui fut bien vite appelée Maiène. Le 1^{er} septembre 1994, la chère Maiène était inhumée au cimetière de Pernand-Vergelesses, portée par ses petits-fils. Comme en 1949 pour Jacques Copeau se pressaient autour de sa famille de nombreux amis : personnalités du monde artistique et habitants du village de Pernand réunis dans une même tristesse, désireux de rendre hommage à une longue vie passionnante et passionnée, tout entière consacrée au théâtre et au souvenir de son illustre père.

Le théâtre, Marie-Hélène Copeau l'avait découvert tout enfant, par exemple au Limon au cours de l'été 1913 quand, cachés derrière les fenêtres, les enfants Copeau surprenaient ravis les jeux des « grands » au fond du jardin, jeux mystérieux, jeux sérieux : l'intuition du mystère et de la gravité de cet art dont plus tard elle percera toute la richesse et tous les secrets. Comédienne, sa véritable carrière débutera non pas à Paris, encore qu'elle ait fréquenté assidûment l'école du Vieux Colombier, mais en Bourgogne avec les Copiaus. Elle y fera ses débuts d'actrice sur les tréteaux que les fidèles de Copeau, qui avaient suivi « le Patron » dans sa retraite, dressaient sur les places des villages autour de Pernand. Revenue à Paris en 1930, avec la Compagnie des Quinze, elle jouera avec succès les rôles écrits pour elle par André Obey. Elle ne cessera ensuite de travailler avec les plus grands : Charles Dullin, Louis Jouvet, Gaston Baty,

Jean-Louis Barrault dont elle rejoint la compagnie dès sa création en 1946 et à laquelle elle restera attachée plus de trente années. (Elle était la Reine dans *Hamlet* et la laveuse dans l'adaptation du *Procès* de Kafka.) À la scène, elle imposait sa longue et fine silhouette, son beau visage au regard lumineux encadré de longs cheveux, et tout autant sa riche vie intérieure. Elle était restée telle qu'elle apparaissait à un critique en 1941 : « grande, sculpturale et belle, de cette beauté grave et frémissante où se reflète une âme ». Il ne faudrait pas oublier non plus ses apparitions au cinéma et plus tard à la télévision. Beaucoup se souviennent de sa forte composition dans *L'Assassinat du Père Noël* de Christian-Jaque en 1941 où elle incarnait une étrange et hallucinante figure de folle, « excellente de tous points », écrira Gide à son père.

Marie-Hélène Dasté n'était pas seulement comédienne. Elle était habile à remplir toutes les tâches que requièrent les représentations théâtrales. Dès 1922, elle avait dessiné les costumes de *Saül* dont Gide s'était montré très satisfait. Elle mettra souvent son talent au service de la réalisation de costumes, d'accessoires, et aussi de masques, travail où elle excellait. Ainsi, parmi ses réalisations remarquées, le *Richard III* monté par Dullin où elle jouait aussi le rôle de Lady Anne, ou *L'Orestie* présentée en 1955 par Jean-Louis Barrault au Marigny. Les maquettes qu'elle dessinait pour les costumes avaient ceci de remarquable qu'elle savait esquisser d'un même trait l'expression des personnages qui devaient les porter.

Dévouée au théâtre, Marie-Hélène Dasté l'a été tout autant à l'œuvre de son père qu'elle a contribué à faire connaître, à faire redécouvrir. En 1972, aidée de la regrettée Anne Gruner-Schlumberger, elle avait créé l'Association des Amis de Jacques Copeau. Avec opiniâtreté, elle est parvenue à faire inscrire la demeure de Pernand l'inventaire des Monuments historiques, non pour en faire un musée figé dans le regret du passé mais un centre vivant, accueillant chercheurs et hommes de théâtre, cadre depuis 1989, tous les deux ans, de « Rencontres Jacques Copeau » qu'anime sa fille Catherine. Après bien des démarches, après bien des oscillations entre espoir et découragement, elle a eu la joie de connaître la réouverture du Vieux Colombier, redevenu lieu de théâtre et confié à la Comédie-Française. Enfin, pendant plus de vingt ans, aidée de sa cousine Suzanne Maistre-Saint-Denis, elle s'est consacrée à la publication des écrits de son père, ce qui nous vaut la passionnante série des *Registres* de Copeau, pour laquelle elle n'a ménagé ni son temps ni sa peine. Elle avait pu encore mener à bien la préparation du cinquième volume : *Les Registres du Vieux Colombier III, 1919-1924*, paru au printemps 1993. Il en restait deux à paraître : sur le retour en Bourgogne et sur l'École du

Vieux Colombier. Il reviendra à notre ami Claude Sicard de poursuivre cette tâche. Sans doute Marie-Hélène Dasté s'est-elle éteinte avec la satisfaction de savoir que ce qu'elle avait entrepris sera poursuivi après son départ.

Nul doute que les gidiens se sentent peinés par cette disparition. Marie-Hélène Dasté avait connu Gide dès son enfance. Elle avait confié à deux reprises ses souvenirs à notre revue (*BAAG* n° 50, avril 1982, et n° 74-75, avril-juillet 1987), notamment ses souvenirs d'enfance à Cuverville, souvenirs d'une fraîcheur intacte où elle retrouvait à les revivre l'espièglerie de la petite fille qu'elle avait été. Certains se souviennent aussi de la visite que nous avons organisée à Pernand à l'occasion de la sortie de l'édition de la *Correspondance André Gide-Jacques Copeau* : magnifique journée ensoleillée de juin 1989, où sur la terrasse de la demeure, au milieu des vignobles, Maiène évoqua pour nous maints souvenirs de ses rencontres avec Gide. Tout grand homme qu'elle le considérait, il n'était pas pour elle « le Contemporain capital ». Il était « Oncle André », et plus encore « Cher ami ». Elle avait pour lui une affection respectueuse indissociable de la tendresse qu'elle portait à « Tante Madeleine ». Cette affection, Gide la lui rendait bien, ainsi eu le rapportent plusieurs témoignages ou allusions dans la correspondance Gide-Copeau, dans le *Journal de Copeau* ou dans *Les Cahiers de la petite Dame*.

Une grande dame s'en est allée. Nous l'aimions beaucoup. Nous l'aimions pour sa générosité, pour sa faculté de s'émerveiller, pour sa curiosité toujours en éveil. Nous l'aimions pour son intelligence toute d'intuition, pour la vivacité de ses réactions, pour son beau rire. Les chercheurs qu'elle a reçus à Saint-Cloud et à Pernand, qu'elle a aidés et conseillés, savent le prix de l'accueil qu'elle leur réservait. Toujours disponible à toute demande, à toute sollicitation, elle mettait à leur disposition, avec une absolue confiance, le plus possible de documents, fussent-ils précieux.

Nous voudrions dire à Catherine Dasté combien l'admiration que nous avons pour sa mère restera vivace. Qu'elle sache que nos pensées émues vont vers elle et ses fils, que nous partageons son double deuil, puisque six semaines seulement après le départ de sa mère, Jean Dasté nous a quittés, lui pour qui aussi le théâtre était toute sa vie. Qu'elle puise dans le réconfort que lui apportent ses amis, — et nous sommes de ceux-là, — la force de poursuivre l'œuvre de Maiène : faire de Pernand un lieu de rencontres et d'amitié ; et qu'on lui en donne les moyens, ces moyens pour l'obtention desquels sa mère a toujours dû lutter.

*Le prochain Cahier (1995)
de l'AAAG
paraîtra en mars :*

ANDRÉ GIDE — ROBERT LEVESQUE

Correspondance

(1926-1950)

ÉDITION ÉTABLIE, PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE
PAR
PIERRE MASSON

Presses Universitaires de Lyon

Ce volume de 460 pages environ sera dès parution envoyé
à tous nos Sociétaires à *jour de leurs cotisations*.

Rappelons que les deux tomes de l'ouvrage de Jean Claude, *André Gide
et le théâtre (Cahiers André Gide 15 et 16)* ont constitué, respectivement,
notre « cahier double » pour 1992-93 et notre cahier 1994.

Lectures gidiennes

Dirk HOEGES, *Kontroverse am Abgrund : Ernst Robert Curtius und Karl Mannheim. Intellektuelle und « freischwebende Intelligenz » in der Weimarer Republik.* Francfort s. M. : Fischer Taschenbuchverlag, 1994, 270 pp.

Depuis le Colloque de Heidelberg (W. Berschin — A. Rothe, *E. R. Curtius. Werk, Wirkung, Zukunftsperspektiven*, Heidelberger Symposium zum 100. Geburtstag, 1986 [Heidelberg, 1989]) et celui de Mulhouse dont les actes doivent bientôt paraître, l'analyse de l'œuvre et du rayonnement intellectuel d'Ernst Robert Curtius a gagné en précision et surtout en détails originaux. Le livre de Dirk Hoeges ouvre des perspectives que le respect devant l'œuvre universitaire de Curtius avait fait passer au second plan. Ce qui se dégage de cette minutieuse recherche qui n'est plus simplement le rappel de faits connus, c'est l'approfondissement de la notion d'intellectuel, de la figure de l'homme de lettres soucieux de préserver son indépendance par rapport à la politique, position difficile, comme le souligne Dirk Hoeges (p. 37).

La description de la vie intellectuelle à Heidelberg dans les années qui suivent la Première Guerre mondiale nous livre des aperçus sur les rapports de Curtius avec Prinzhorn (p. 49). De nombreuses allusions à cette période de l'histoire allemande éveilleront l'attention du lecteur, par exemple sur la collaboration de Curtius à la revue *Die literarische Welt*, aspect de l'activité de Curtius passé sous silence avant le colloque de Mulhouse (p. 53), sur l'analyse faite par Benjamin de l'œuvre de Gide (il faudrait ici tenir compte de la part importante que Pierre Bertaux semble avoir eue dans la rédaction du texte de Benjamin). Des analyses plus critiques, notamment celles sur le rôle des émigrés dans la campagne menée contre Gide après la parution du *Retour de l'URSS*, amènent certes le lecteur attentif à faire des réserves (le rôle de Brecht est caractéristique à cet égard d'une critique « admirative » des activités gidiennes) (p. 60). Mais comment ne pas admirer les pages consacrées aux rapports franco-allemands à travers les discussions menées par Gide, Curtius et Thomas Mann après la guerre de 1914-18 et l'attention portée par Dirk Hoeges à ce passage de l'esthétisme à la politique chez Curtius (p. 190) !

En résumé, il faut conseiller au lecteur français une lecture minutieuse de cet

ouvrage qui devrait être traduit en français si l'on voulait enfin fournir au public une étude fouillée et passionnante de la vie intellectuelle en Allemagne sous la République de Weimar et ensuite...

CLAUDE FOUCART.

Alain GOULET, Lire « Les Faux-Monnayeurs » de Gide. Paris : Dunod, 1994, un vol. br., 22 x 13 cm, 160 pp. (ISBN 2-10-001865-5).

Pour cerner l'originalité de cet ouvrage, il est bon de préciser les limites entre lesquelles il devait s'insérer. Du point de vue du public, il s'agissait d'atteindre des lecteurs qui, étudiants, enseignants, avaient déjà pu, quatre ans auparavant, voir se multiplier les études sur *Les Faux-Monnayeurs*. Du point de vue de l'auteur, il fallait labourer à nouveau, et si possible de nouvelle manière, un champ qu'il était en droit de supposer épuisé par les deux moissons successives que lui-même venait d'y prélever. Au sujet du matériau, enfin, il convenait de réussir un exercice comparable à l'introduction d'une citrouille dans un vase, en ramenant aux 150 pages fixées par l'éditeur la montagne d'analyses et d'interprétations complémentaires que le livre de Gide a fait lever depuis sa parution.

Il fallait être complet et bref, original et didactique, bref ce n'était pas tâche facile. C'est pourquoi, plutôt que d'évoquer ici des divergences d'interprétations, inévitables d'ordinaire et plus spécialement à propos d'un tel roman, plutôt que de relever des oublis qui sont l'effet d'une concision obligée, il me semble plus éclairant d'observer la démarche adoptée par Alain Goulet, afin d'expliquer pourquoi son travail, en réussissant à ne pas être le frère jumeau de ses prédécesseurs, est une réussite.

Une première partie renverse un peu l'ordre habituel des « petits classiques », en ouvrant l'étude sur l'évocation des réactions, majoritairement hostiles, de la critique à la parution des *Faux-Monnayeurs* ; Alain Goulet en déduit l'étrangeté, la modernité de ce livre non seulement au regard de son époque, mais de l'histoire générale de l'écriture romanesque, de l'histoire de Gide aussi, en quête de cette modernité immarcescible qui devait faire de lui un classique, de notre propre époque enfin, que la problématique du vrai et du faux concerne particulièrement.

Alain Goulet est alors fondé à reprendre, en une deuxième partie, l'évocation de la vie et de l'œuvre de Gide, perçues non pas comme de simples jalons, mais comme l'explication de cette modernité, liée à un besoin de rupture et de recréation de soi qui ne pouvait trouver que progressivement son expression idéale. Mais comme il est impossible de relever, même brièvement, l'intégralité des détails biographiques qui ont servi de substrat à ce roman, Alain Goulet renverse ensuite le courant et, à propos de quelques-uns des personnages (Boris, Armand, La Pérouse...) dresse une brève fiche d'identification qui indique la méthode de Gide sans épuiser le sujet, ni le lecteur. Et, préparant à l'analyse de la structure et de la portée morale du livre, il retrace les étapes de la création gidienne (« le temps des traités », « le temps des récits », « le temps du roman », « le temps des témoignages », « le temps de la sagesse ») qui mènent de la libération à la fausse

monnaie.

Pour en venir à l'analyse du roman, Alain Goulet détermine deux fils conducteurs — c'est la seule partie que j'aurais peut-être déplacée, la rapprochant, non sans hésitations, de l'analyse finale consacrée au « roman du roman » — qui font des *Faux-Monnayeurs*, simultanément, un roman d'apprentissage, dont il importe de suivre pas à pas la dynamique linéaire, et un roman symbolique, construit symétriquement, et dont il faut rapprocher sans cesse le début et la fin, à la lumière des réflexions centrales.

En conséquence de quoi il ne fait ni l'un ni l'autre, mais sélectionne astucieusement une dizaine de chapitres représentatifs, où se raconte l'histoire tout en laissant jouer la structure. À titre d'exemple, citons le premier groupement de cette analyse qui, sous le titre de « la désagrégation d'un monde », s'intéresse à trois chapitres (I, 1 ; I, 4 ; I, 8) dont la chapitre I, 4 ; placé sous le signe de « la mort du père », ce chapitre peut alors, au sein du troisième groupement, « crises et dénouements », s'éclairer en trouvant son symétrique dans « la carence du Père et les mauvais pères » (qui regroupe les chapitres III, 5 à III, 8). De la même façon, en s'intitulant « la mise en cause de la notion de personne », l'examen du chapitre I, 8 permet de lancer une passerelle en direction du chapitre III, 13, « la lutte avec l'ange », où Bernard trouve enfin son identité.

Évidemment, Alain Goulet le sait bien, on est ainsi conduit à privilégier la cohésion du roman, au risque de laisser sur le bord de la route bien des épisodes qui en font une œuvre résolument rebelle à une mainmise trop assurée de la part du lecteur. Ce risque, il l'assume parfaitement. Je me risquerais cependant à suggérer qu'un coefficient d'incertitude soit affecté à certaines affirmations au demeurant judicieuses. Par exemple, dans l'analyse du chapitre II, 4 (« le pivot du roman d'apprentissage »), le retour de Laura auprès de Douviers et le repentir de Bernard envers Profitendieu sont présentés comme « un tournant idéologique » : « Désormais, l'imgo paternelle, sa fonction d'"Idéal du Moi" post-œdipien, va prévaloir sur la révolte des adolescents. » (p. 73). Mais encore faut-il souligner l'ambiguïté de cette évolution, en particulier pour Laura dont l'attitude est cyniquement réaliste, et qui va seulement contribuer, en confiant son bâtard à Douviers, à perpétuer la révolte contre les pères, en produisant un nouveau Bernard.

Étant ainsi parvenu à étudier synthétiquement la composition et la progression du roman, Alain Goulet dédouble au contraire la partie interprétative, traitant successivement des deux sujets principaux, l'intrigue juridico-littéraire et l'écriture de celle-ci, le roman et le roman du roman.

Séduisante est l'idée d'organiser les niveaux de lecture de l'intrigue à la façon des cercles de l'Enfer. On va ainsi du référentiel (la bande des faux-monnayeurs, les adolescents) au symbolique (la fausse monnaie du langage littéraire) en passant par le social et le psychologique ; quatre cercles où tout le monde se retrouve et où s'élucident ainsi le sens et les enjeux de la plupart des situations fausses, des valeurs fausses, des êtres faux.

Cette partie très riche trouve son prolongement logique dans la suivante et

dernière, « le roman du roman ». Si le romancier lui-même n'échappe pas à la fausse monnaie, tout le livre dans lequel il agit ce problème ne peut que se contester au fur et à mesure qu'il se déploie. Ce problème, Alain Goulet, spécialiste des techniques du roman moderne, le traite avec maîtrise ; son étude de la subjectivité narrative et des deux foyers est aussi rigoureuse que dans ses précédents ouvrages, et il procède à une lecture plus approfondie de la mise en abyme, dont j'avais naguère proposé le réexamen (v. *Littératures* n° 28, 1993).

Le précédent travail d'Alain Goulet, *“Les Faux-Monnayeurs”*, mode d'emploi, proposait des pistes ; Lire *“Les Faux-Monnayeurs”* n° 2 (le hasard des pratiques éditoriales vient confirmer la parenté intellectuelle de deux gidiens) accompagne le parcours du lecteur. À propos des *Faux-Monnayeurs*, Alain Goulet nous a donné son discours de la méthode.

PIERRE MASSON.

Bernard J. HOUSSIAU, *Marc Allégret, découvreur de stars. Sous le regard d'André Gide.* Yens-sur-Morges : Cabédita, 1994, un vol. br., 24 x 16,5 cm, 260 pp. (ISBN 2-88295-129-9), 192 FF.

Il est symptomatique que cette biographie débute, sitôt après la préface de Roger Vadim, par une présentation des acteurs les plus fameux qui doivent à Marc Allégret d'avoir commencé de briller : le concepteur, le réalisateur s'efface ainsi derrière ceux qui lui sont tant redevables. Leur nombre, de Fernandel à Gérard Philipe, est impressionnant, tout autant que leur qualité. Sans doute trouve-t-on dans les propos d'Allégret lui-même une clé de cet effacement lorsqu'il écrit : « Le sentiment qui m'intéresse le moins est la jalousie. »

Ce que fut Marc Allégret, ce qui favorisa l'éclosion de son talent, le livre de Bernard J. Houssiau le dit abondamment. Comment, en particulier, ne pas mettre au premier plan celui qui voulut le révéler à lui-même : André Gide, ou plus familièrement « Oncle André », entré par fidélité à un compagnon de jeunesse, le pasteur Allégret, dans le cercle des intimes de la famille, avant de devenir le Mentor du jeune Marc ? Influence déterminante. Ce qui aurait pu ne demeurer qu'une blquette scandaleuse au regard des mœurs d'une époque va se muer, au fil des années, en une relation féconde parce que fécondante. Certainement pas réductrice. Marc Allégret doit à Gide d'être entré dans une mouvance intellectuelle qui ne pouvait que l'élever, d'avoir été tôt pressenti, encouragé, mis sur les rails, oserai-je dire, lancé dans l'aventure, notamment celle des premières armes, le Congo, par l'écrivain et par l'ami. Daniel Durosay, dans une pudique et excellente postface, résume cela dans une formule percutante : « baliser un itinéraire ».

Nous suivons avec passion cet itinéraire : le goût de la photographie avec un sens inné de la mise en scène, les premiers documentaires, l'apparition du parlant, l'Âge d'or du cinéma français. Celui qui, porté par le souvenir de son adolescence, rêve de lui redonner visage au travers de la fiction cinématographique n'a que l'embarras du choix : les talents de demandent qu'à éclore. Mais encore faut-il les déceler, encore faut-il assurer l'harmonie difficile sans laquelle le monstre

sacré découragerait l'acteur en herbe. L'essentiel fut avant tout de « comprendre l'esprit de son époque » comme, plus tard, à son grand dam de l'Allégret vieillissant, d'autres comprendraient celle de Nouvelle Vague.

Cinéaste racé, beau de sa personne, amical quoiqu'un peu distant, exigeant vis-à-vis de son art, digne au temps de l'Occupation, tel est-il et demeurera-t-il, même quand les lauriers auront été coupés, qu'un brin d'amertume voilera l'existence d'un homme porté aux amours et peut-être inapte au grand amour-bonheur.

Ce livre apprend énormément. On s'en voudrait de ne pas souligner la qualité et la variété des illustrations, souvent tirées des archives personnelles de Marc Allégret, la précision de la filmographie, et que l'on a tenté, en lui donnant la parole, de mieux cerner l'attachante personnalité du créateur, tout en accordant à André Gide une place que nul, d'ailleurs, ne saurait contester.

HENRI HEINEMANN.

Chronique bibliographique

AUTOGRAPHES

Du catalogue (communiqué par Pascal Mercier) n° 61 (juillet 1994) de la librairie « Les Autographes » (Thierry Bodin, Paris), sous le n° 137 :

L. a. s. au comte de Guerne [1897 ?], 3 pp. in-8°, 1 300 F. Jolie lettre de la première écriture de Gide, peut-être relative aux *Nourritures terrestres*. Il le remercie de sa charmante lettre : *On finirait par aimer ses livres à cause des sympathies qu'ils vous valent, et celui-là s'en va passer sans m'en apporter beaucoup ; vous m'avez donné cette joie de me sentir par vous pleinement compris, alors que presque tous me trouvaient incompréhensible. [...] Donc merci : on écrirait quand ce ne serait que pour ça — et par le sentiment d'une tâche. [...] Par des scrupules qui me sont comme une manie naturelle, par crainte toujours d'importuner*, il n'a pas osé lui rendre visite avenue Bosquet...

Au catalogue (communiqué par Bernard Duchatelet) de la vente organisée à l'Hôtel Drouot-Richelieu les 4 et 5 juillet 1994 par M^{es} Laurin, Guilloux, Buffetaud et Tailleur (expert, M. Thierry Bodin), sous le n° 106 :

L. a. s., *Vendredi soir*, à Louis Fabulet, 2 pp. 1/2 in-8°. Il craignait de remettre son voyage à Florence, *quand tout à coup, ces livres que je n'espérais plus voir imprimés avant le douze, sont arrivés* (Tagore et les Souvenirs de la Cour d'assises). *J'ai donc commencé tout aussitôt les services et j'espère les avoir finis demain ou après-demain...* On joint 8 lettres adressées à Louis Fabulet, par W. B. Maxwell (5 l., 1906-1911), Louis Fortoul, etc., à propos de traductions.

Sous le n° 107 :

L. s. avec 13 lignes autogr., Paris, 16 janvier 1914, à Louis Fabulet, 3 pp. in-4°. Au sujet d'un projet d'édition des œuvres de Walt Whitman... *J'ai vu Claudel ces jours derniers ; un exemplaire de Whitman lui a été remis et il se montre extrêmement bien disposé pour notre projet. [...] Larbaud m'avait remis une excellente traduction des Dormeurs. Copeau, Ruijters et Jean Schlumberger*

se mettent également au travail... Gide estime cependant nécessaire de retravailler une quinzaine de jours sur le livre : *il me paraît peu difficile de faire se rencontrer bientôt nos deux errances, dans tel endroit ensoleillé et aéré, que choisiraient nos deux fantaisies — vers le commencement du printemps [...]. Étant donné les hostilités qui certainement accueilleront cette publication, il faut nous garder à carreau...* Il ajoute en post-scriptum qu'il lit avec intérêt *Days with Whitman* de Carpenter, et il explique que dicter ses lettres est *un remède contre l'insomnie — souverain*. On joint : *Lettres à Angèle* (Mercure de France, 1900, in-12 broché), éd. or. tirée à 300 ex. sur pap. de Hollande, avec dédicace autogr. signée : *À Louis Fabulet en cordial souvenir / André Gide*.

Sous le n° 108 :

L. a. s., 2 pp. obl. in-12, carte à en-tête du *Foyer Franco-Belge. Assistance aux Réfugiés des Provinces envahies*. Il est heureux d'avoir pu annoncer un *extraordinaire bonheur* à Mme Signoret et à son fils. Mme Van Rysselberghe a dû lui dire qu'il parlait : *c'est donc directement à vous que devra s'adresser notre jeune protégé...*

Offerte à la vente publique organisée le 22 septembre dernier par la librairie Simonson de Bruxelles (n° 133 du catalogue, est. 10 000 FB) :

L. a. s. à [Paul Redonnel], directeur de la revue montpelliéraine *Chimère* dont parurent une vingtaine de livraisons d'août 1891 à avril 1893, 2 pp. à l'encre violette sur 1 double f. in-16, datée 11 juin [18]92 d'une autre main à l'encre noire. Redonnel avait publié dans le n° de juin un bref compte rendu des *Poésies d'André Walter* pour lequel Gide assure ne pas lui garder rancune : *Je ne suis pas très fat de mes poésies et ne les trouve peut-être pas beaucoup meilleures que vous. D'ailleurs vous avez une manière de rabaisser mes vers en exaltant ma prose qui ne peut, vous pensez bien, que me flatter. La délicate et comme inavouée demande que vous me faites de mon [Traité du] Narcisse me charme et vous vaudra de le recevoir aussitôt. Tiré à peu d'exemplaires, je n'ai pu l'envoyer d'abord qu'à quelques-uns dont la sympathie m'était assurée [...]. Je serais heureux que Chimère en parlât...* [V. BAAG n° 29, janvier 1976, pp. 58-9.]

Bel ensemble de plus de 130 pièces (éditions originales ou rares, études critiques, autographes...) rassemblées en « hommage à André Gide » pour le 125^e anniversaire de sa naissance et offertes dans le catalogue de décembre 1994 de la Librairie-Galerie *La Part du Rêve* (Jean-Jacques Faure, rue Leschot 4, 1205 Genève, tél. (022) 320 87 59). Nous y relevons notamment un *manuscrit autographe* (n° 179, 900 FS) de 2 pp. 1/2, notes sur le travail et le chômage ou sur Henry Monnier (vers 1935) ; une *lettre dactyl. signée* (n° 180, 150 FS), datée de Cuverville, 12 juillet 1932, à un ami qu'il regrette d'avoir manqué à Marseille [il s'agit d'Auguste Bréal, v. BAAG n° 30, p. 64] : *Très heureux de l'intérêt que tu me dis avoir pris aux pages de mon Journal. Je compte continuer cette publication de mois en mois et rattraper ainsi l'époque présente. Tu m'y verras m'affirmer plus directement que je n'ai jamais fait jusqu'à présent, au sujet de questions qui, je crois, te tiennent également à cœur...* ; une *carte postale ill. autogr. signée* (n° 181, 200 FS) à Camille Spiess, datée de Lausanne, 16 novembre 1933 : *Mal-*

heureusement je suis retenu ici pour assez longtemps encore pour diriger les répétitions d'une pièce tirée d'un de mes livres, que les étudiants de Lausanne se proposent de donner vers la mi-décembre (la carte montre la Dent d'Oche et le Léman vus de Lausanne).

LETTRES INÉDITES

Dans le numéro d'hommage consacré par *La Nouvelle Revue Française* à Henri Thomas (1912-1993) (n° 501, octobre 1994), pp. 124-9 : André GIDE, « Lettres à Henri Thomas (1930-1940) ». Neuf lettres, toutes inédites jusqu'ici (quelques autres avaient été publiées dans le n° 11, été 1957, des *Cahiers des Saisons*). Pp. 130-57, des extraits des « Carnets 1935 » de Thomas, où Gide apparaît à plusieurs reprises.

Notre Amie Martine PEYROCHE d'ARNAUD, Conservateur du Musée d'Uzès, signale dans le dernier numéro du bulletin *Uzès, musée vivant* (n° 11, décembre 1994, pp. 10-3, l'entrée dans ses collections, grâce au don du D^r Paul Tournier, de *seize lettres inédites* de Gide (12 écrites à son père Marcel Tournier, 1 à son frère Jean, 1 à Montherlant et 2 à des destinataires non identifiés, la première datant du 27 octobre 1926), lettres qui, lorsque le récit de l'amitié entre l'écrivain et le libraire tunisois fut publié dans le BAAG d'octobre 1992, « étaient encore enfouies dans les caisses d'un long déménagement ». L'une de ces lettres, du 18 avril 1941, est reproduite *in extenso* en fac-similé, pp. 10 et 13 du bulletin.

LIVRES

Marianne MERCIER-CAMPICHE, *Retouches au portrait d'André Gide jeune* (Lausanne : L'Âge d'Homme, vol. br., 22,5 x 15 cm, 322 pp., ach. d'impr. sept. 1994, ISBN 2-8251-0537-6, 150 F). Le BAAG rendra compte prochainement de cette importante et intéressante étude, qui tient avec rigueur et pertinence les promesses de son titre.

Notre président d'honneur, ÉTIEMBLE, publie, sous un titre délibérément provocateur (*Propos d'un emmerdeur*, Paris : Arléa, 1994, vol. br., 20,5 x 14 cm, 96 pp., ISBN 2-86959-214-0, 75 F, ach. d'impr. juillet 1994), le texte de ses entretiens avec Jean-Louis Ezine qui avaient été diffusés sur France-Culture en février 1993. Une dizaine de pages évoquent le souvenir de ses relations avec Gide, notamment de leurs rencontres en Égypte, en 1946, — et c'est là que, nous dit le bouillant hygiéniste des lettres, il fut amené, à l'invite de Gide lui-même, à « corriger » le texte du *Thésée* dont son auteur n'était pas satisfait, ou plutôt à « récrire complètement » le célèbre livre-testament ; ce qui lui permet d'affirmer (p. 66) : « le *Thésée* de Gide n'est pas de lui, mais de moi ». Le secret avait donc été bien gardé, depuis presque un demi-siècle ! Nous reviendrons bientôt sur cette affaire (sous la forme d'un petit livre, à paraître au Centre d'Études Gidiennes) — et le BAAG publiera dans son prochain numéro, à l'occasion du cinquantenaire de l'œuvre, un ensemble d'études sur *Thésée*.

Sous le titre *Lectures d'André Gide*, le recueil d'études réunies et présentées par Jean-Yves Debreuille et Pierre Masson en *Hommage à Claude Martin*, est

paru en novembre (Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1994, un vol. br., 20,5 x 14 cm, 312 pp., ISBN 2-7297-0510-4, 145 F). [Table des matières : Tabula gratulatoria ; Présentation, par J.-Y. Debreuille et P. Masson. / *L'écrivain*. Jean Lambert, « Né pour écrire » ; Daniel Moutote, « L'Artiste et le chercheur ou le sens de nos études » ; Pierre Masson, « Le livre et la bibliothèque » ; Raimund Theis, « Note sur la symbolique de la main » / *Les œuvres*. Jean-Yves Debreuille, « Au risque de l'écriture poétique : la brève carrière d'André Walter » ; Jean Claude, « *Bethsabé*, un autre traité du vain désir » ; Peter Fawcett, « "Le portrait de cette âme de femme" : Alissa dans *La Porte étroite* » ; Michel Lioure, « *La Marche turque* ou le renoncement au voyage » ; Alain Goulet, « Écrire *La Symphonie pastorale* » ; Daniel Durosay, « L'énigme de Zémio : un lieu du rêve au Congo » ; Elaine D. Cancalon, « Piano-forte : le piano dans l'œuvre de Gide ». / *Dialogues d'écrivains*. Michel Décaudin, « Apollinaire et Gide à la lumière de quelques lettres » ; Bernard Duchatelet, « André Gide et Charles Péguy (Correspondance entre André Gide et Auguste Martin, 1917-1947) » ; Claude Foucart, « Le conflit du "spirituel" avec le "psychologique" et le "politique" : André Gide et Ernst Robert Curtius entre 1923 et 1924 » ; Pascal Mercier, « À propos d'une note inédite de Jean Schlumberger » ; Victor Martin-Schmets, « André Ruyters en Indochine pendant la guerre (Complément aux *Œuvres complètes* d'André Ruyters) ». / *Dialogues d'œuvres*. Serge Gaubert, « Duo de Narcisses » ; Patrick Pollard, « Oscar Wilde et le paradoxe gidien » ; David Steel, « L'Annonce faite à Alissa : Anorexie, lèpre et salut dans *La Porte étroite* et *L'Annonce faite à Marie* » ; Dominique Fernandez, « Gide et Simenon » ; Marius-François Guyard, « Derniers échos gidiens dans l'œuvre de Malraux » ; Laure Nicolas, « Des auteurs aux odeurs : Gide et Dominique Fernandez ». / Bio-bibliographie de Claude Martin.]

Dans le flot de biographies qui, de semaine en semaine, submergent les librairies, trois viennent de paraître qu'il nous convient de signaler ici en raison des pages où Gide y apparaît :

Le beau livre de Jean LACOUTURE, *Une adolescence du siècle* (Paris : Seuil, 24 x 15,5 cm, 605 pp. + 16 pp. ill., ach. d'impr. sept. 1994, ISBN 2.02.020575.0, 160 F) est à la fois une biographie de Jacques Rivière et une histoire de la NRF, de ses débuts en 1908 jusqu'à la mort de Rivière en février 1925.....

Richard ELLMANN, *Oscar Wilde*, trad. de l'anglais par Marie Tadié et Philippe Delamare (Paris : Gallimard, coll. « Biographies », 24 x 15,5 cm, 679 pp. + 16 pp. ill. h.-t., ach. d'impr. 9 nov. 1994, ISBN 2-07-073017-4, 180 F).....

Roger DUCHÊNE, *L'Impossible Marcel Proust* (Paris : Robert Laffont, coll. « Biographies sans masque », 24 x 15 cm, 846 pp., ach. d'impr. nov. 1994, ISBN 2-221-06505-0, 198 F).....

Nous avons omis de signaler en son temps le livre de Gilles CORNEC, *L'Affaire Claudel* (Paris : Gallimard, coll. « L'Infini », 1993, 20,5 x 14 cm, 249 pp., ach. d'impr. 11 mars 1993, ISBN 2-07-073328-9, 92 F) : cet essai prétend montrer que si Claudel est « devenu peu à peu une sorte de monstre indéfendable, l'objet de toutes les malveillances automatiques, de haines enseignées, d'une dé-

testation programmée » (*sic*, nous citons la présentation de Philippe Sollers, directeur de la collection), c'est grâce à la « drôle de trinité qu'on pourrait dire maintenant parvenue au pouvoir : Maurras, Gide, Breton. Soit : la régression académique, l'humanisme homosexuel, l'occultisme progressiste ». Le chapitre sur Gide (« Le cave du Vatican », pp. 93-138) est vivement et brillamment écrit mais... fort peu convaincant, spécieux et non exempt de fâcheuses erreurs de fait.

ARTICLES ET COMPTES RENDUS

Emanuele Kanceff, c.r. d'*André Gide : l'engagement*, de Daniel Moutote, et des n^{os} 94 et 95 du *BAAG, Studi Francesi*, n^o 112, janvier-avril 1994 [paru en septembre], pp. 187-8.

Antoine Perraud, « Un candide aux colonies », *Télérama*, n^o 2331, 14 septembre 1994, p. 71. [À propos de la diffusion du *Voyage au Congo* de Marc Allégret sur France 3 le 18 septembre.]

Denis Pernot, c.r. du *Silence sonore*, de Walter Geerts, *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 94^e année, n^o 5, septembre-octobre 1994, p. 882.

André Daspre, c.r. d'*André Gide et le théâtre*, de Jean Claude, dans le n^o 4 des *Cahiers Roger Martin du Gard* (« Inédits et nouvelles recherches », *Les Cahiers de la NRF*, Paris : Gallimard, [octobre] 1994, 215 pp., 98 F), pp. 184-5.

Claude Martin, « État présent des études gidiennes », *Études de Langue et de Littérature Françaises de l'Université de Hiroshima*, n^o 13, [octobre] 1994, pp. 1-13. [Texte d'une conférence faite en novembre 1993 à l'Université de Hiroshima.]

Jean-Michel Wittmann, « Gide et Barrès sur fond de paysage paludéen : rencontre symbolique, rupture symboliste », *Littératures*, n^o 31, automne 1994, pp. 169-79.

Emanuele Kanceff, c.r. des n^{os} 96 et 97 du *BAAG, Studi Francesi*, n^o 113, mai-août 1994 [paru en décembre], pp. 380-1.

Nous n'avons eu que tardivement connaissance d'un article de Margaret Mein que nous voulons néanmoins signaler ici : « Gide and the Seven "Last Words" from the Cross », publié dans le recueil *Ideology and Religion in French Literature, essays in honour of Brian Judan* (Camberley, Surrey : Porphyrogenitus, 1989), pp. 263-73.

TRAVAUX UNIVERSITAIRES

Kris Peeters, *Un, deux, trois : discours et signifiante dans "L'Immoraliste"*, mémoire de D.E.A. soutenu à l'Université de Caen en février 1994, dir. Alain Goulet (mention Très Bien).

Anne Vité, *Le "Journal des Faux-Monnayeurs" et la conception du personnage de roman*, mémoire de Maîtrise de Lettres modernes, soutenu à l'Université de Caen en juin 1994, dir. Alain Goulet (mention Très Bien).

V A R I A

« UNE VIE, UNE ŒUVRE »

*** Jeudi 6 octobre, de 9 h 05 à 10 h 30, Marie-Christine Navarro a consacré son émission à *André Gide, du scandale au dénuement*, avec la collaboration de José Cabanis, Roger Stéphane, Claude Martin, Daniel Durosay, Éric Deschodt, Albert Memmi, Jean Claude et Françoise Sagan, et la diffusion de nombreux documents extraits des archives de l'INA.

LA SYMPHONIE PASTORALE À LA SCÈNE *** Du 10 janvier au 18 février, à 19 h, au Théâtre Montmartre-Galabru (4, rue de l'Armée d'Orient, 75018 Paris), la Compagnie de l'Autre, en co-production avec la Compagnie Saturne Pas Rond, présente *La Symphonie pastorale*, mise en scène par Cécile Sportes et interprétée par Jean-Luc Benedicto, Valérie Daudon, Saskia Margot et Alexandre Zambaux. — Contact : C* de l'Autre, 56 rue du Temple, 75004 Paris, tél. 42.77.88.15.

PALIMPSESTES *** Notre vice-président Daniel Moutote vient de publier un livre riche et émouvant qui — l'auteur s'en défend — ne constitue pas ses « mémoires » : « On n'écrit pas les livres qu'on veut. Mes Maîtres

m'ont donné le goût de la pensée, et c'est d'elle qu'il s'agit ici. Elle s'efforce de paraître dans le dialogue obstiné de deux grands esprits de notre temps : André Gide et Paul Valéry. Les autres n'interviennent qu'en comparses. [...] Tout naît de la vie réinvestissant la vie : d'abord une douloureuse période de léthargie et de révolte désordonnée : ma captivité ; puis la période la plus importante, celle de mon activité, qui s'est développée à travers les brandons de Mai 1968, qui en ont brûlé plus d'un, et que je tente de traverser sans trop me brûler moi-même... » *Le BAAG* reviendra, dans son prochain numéro, sur ce livre important. (Daniel Moutote, *Palimpsestes*, Paris : Honoré Champion, 1994, 253 pp.)

NOS AMIS PUBLIENT... ***

La revue franco-coréenne *Le Courrier français* a consacré la majeure partie de son n° 6 (septembre 1994) à un dossier sur l'œuvre du romancier *Dominique Fernandez*, dossier réalisé par Céline Dhérin et Claude Martin, tous deux membres de l'AAAG comme le romancier lui-même [*Le Courrier français*, 40 rue de Gerland, 69007 Lyon ; le n° : 20 F]. — Dans *Loti et son temps* (actes du colloque de Paim-

pol, juillet 1993), contributions de deux de nos Amis : « Loti, la mer et la mère », de Martine Sagaert, et « Loti, le monde arabe et les Juifs », de Guy Dugas [Rennes : P.U.R., coll. « Interférences », 1994, 271 pp., ISBN 2-86847-096-3, 110 F]. — Vient de paraître, l'édition critique du *Bal du comte d'Orgel* de Raymond Radiguet, établie et présentée par notre Ami Andrew Oliver et Nadia Odouard [Paris : Lettres Modernes, coll. « Paralogue », 1993, 456 pp., ISBN 2-256-90920-4, 420 F]. — De notre Ami Guy Dugas : « Dans la capitale de la Reine de Saba, cinquante ans après Malraux », *Levant*, n° 7, 1994 ; sous sa direction, *Littérature judéo-méditerranéenne de langue française* (Québec : Présence francophone, 228 pp., 100 F, diff. en France éd. Le Torii, BP 93, 86003 Poitiers).

DE SOPHOCLE À GIDE... ET À LA SÉRIE NOIRE *** Didier Lamaison (traduit du mythe par), *Œdipe roi* (Paris : Gallimard, « Série Noire », 1994, 159 pp.) • Qui l'eût dit, qu'Œdipe entrerait dans la Série Noire chère à Marcel Duhamel, haut lieu du crime et de l'énigme ? Provocation, ce l'est à peine : quel sujet plus freudien que le mythe fameux ? Et traité ici fort sérieusement, même si, de temps à autre, il y entre un zeste d'ironie. Terrés dans l'angoisse que fait régner le monstre, les Thébains ont vu venir l'étranger qui leur a seulement déclaré : « Regardez mes pieds ». Le monstre, quel monstre, car le voir c'est mourir ? Le, la : l'auteur écrit « la » sphinx, et en fait la vengeresse de l'inexplicable mort de Laïos. On sait déjà la suite : à Œdipe vainqueur échoit Jocaste, la veuve promise par

Créon pris à son propre piège, car misant sur l'échec c'est le trône qu'il visait. Un règne paisible s'ouvre et l'astucieux Œdipe d'exiler Créon. À toutes fins utiles. Mais éloignera-t-on aussi aisément la Vérité ? L'énigme perdure d'une mort programmée à un certain carrefour. Tirésias, l'aveugle, pressent des choses et les tait. L'oracle de Delphes en dit de semblables, de moins en moins sibyllines. Ce qui est sûr, c'est qu'à nouveau la peur s'étend sur la Cité, que les noces du héros et de la veuve n'ont rien résolu. Œdipe, droit comme un innocent, lance l'enquête, elle ira à son terme. Très loin. Aussi loin que voit l'aveugle Tirésias : ô obscurité ma lumière ! Le péché de Laïos, la fatalité d'une naissance réparée par un crime — mais pas plus que Blanche-Neige ne meurt l'enfant aux pieds troués — la machine infernale du destin et les piètres gesticulations humaines, qu'ignore-t-on de tout cela ? Il y a six longtemps qu'Œdipe trotte dans nos cervelles, que de Sophocle à Gide il impressionne le monde de la littérature. Laissons au lecteur le plaisir de sa lecture. Et saluons simplement la performance de l'auteur : dans une langue de belle facture, avec ce qu'il faut de mystère et de grande sagesse des mots, il recrée l'émotion et ressuscite non sans brio la splendide et douloureuse geste de l'humaine damnation. [H. H.]

HOMMAGE À ROBERT MALLET *** Dans le cadre des manifestations célébrant le 30^e anniversaire de l'Académie d'Amiens, une cérémonie a eu lieu le mercredi 7 décembre, dans l'auditorium du CRDP d'Amiens, pour la remise de la médaille commémorative frappée en l'honneur de Robert

Mallet, premier recteur de l'Académie. Son éloge y a été prononcé par notre Amie Jacqueline Lévi-Valensi, doyen de la Faculté des Lettres.

« **ANDRÉ GIDE, LE CONTEMPORAIN CAPITAL, LE PRÉCURSEUR** » *** Sous ce titre, l'Atelier de Littérature Contemporaine de Tours a organisé, dans l'après-midi du samedi 8 octobre, une « rencontre » autour de notre Secrétaire général Henri Hainemann, à la Bibliothèque Municipale de Saint-Pierre-des-Corps.

« **LECTURES D'ANDRÉ GIDE** » *** Contributeurs et souscripteurs du recueil *Lectures d'André Gide* réalisé en hommage à notre président à l'occasion de sa retraite de l'Université se réuniront autour de Claude Martin, le samedi 4 février à la Villa Montmorency, dans la fameuse maison de l'allée des Sycomores que son actuelle propriétaire, Mme Boutherin, nous a fait l'amitié de nous ouvrir.

COLLOQUES *** Un colloque sur *Jules Romains et les écritures de la simultanéité*, organisé par le Centre d'Étude du Roman du XX^e Siècle et présidé par notre Ami Bernard Alluin, président de l'Université Charles de Gaulle, les 22 et 23 septembre. Dix-sept communications, dont celles de nos Amis Olivier Rony (« Jules Romains romancier du regard subjectif : approches de *Lucienne* ») et Gianfranco Rubino (« L'espace du refuge dans les romans de Jules Romains »). — Un colloque *Roger Martin du Gard*, organisé par la Ville de Saint-Fons, le Centre International de Recherche sur R.M.G. et l'Association des Amis de R.M.G., a eu lieu à la Bibliothèque

Roger Martin du Gard de Saint-Fons les 24, 25 et 26 novembre. Dix-huit communications y ont été présentées, parmi lesquelles celles de nos Amis Harald Ermeis (« Le couple André et Clara Malraux dans le *Journal* et dans *L'Été 1914* »), Angels Santa (« La littérature de tendance réaliste-naturaliste dans le *Journal* »), Peter Fawcett (« Le voyage dans le *Journal* et dans les romans de R.M.G. ») et Jean-Claude Airal (« Une devise de R.M.G. : "Ne pas se laisser bourrer le crâne" »), au cours de neuf séances présidées notamment par nos Amis Claude Sicard, Maurice Rieuneau, René Garguilo et Angels Santa. — Un colloque *Henri Ghéon (1875-1944) : d'une scène à l'autre*, organisé sous la responsabilité scientifique de M. Michel Drouin, a eu lieu les 1^{er} et 2 décembre à l'Auditorium-Galerie Colbert de la Bibliothèque Nationale. Seize communications y ont été présentées, dont celles de nos Amis David Roe (« H.G. et Ch.-L. Philippe »), Victor Martin-Schmets (« H.G. et les Naturalistes belges »), Patrick Pollard (« H.G., critique intime d'André Gide »), Jacqueline Levillant (« Le théâtre d'H.G., genèse d'une esthétique théâtrale »), Olivier Rony (« H.G., Jacques Copeau et le Vieux-Colombier »), Jacques Cotnam (« H.G. au Canada en 1938 »), Pierre Lachasse (« H.G. romancier »), Éric Marty (« H. G. et la droite littéraire ») et Joachim Sistié (« H.G. et la musique »), et une Table ronde sur « H.G. et la Nouvelle Revue Française » animée par M. Michel Drouin, au cours de quatre séances présidées par Michel Décaudin, José Cabanis, Annette Bossut et Jacques Cotnam.

MADELEINE RENAUD (1900-1994) — JEAN DASTÉ (1904-1994) *** Deux nouveaux deuils, à moins d'un mois d'intervalle, pour le Théâtre et pour les Amis d'André Gide : l'illustre compagne de Jean-Louis Barrault (mort en janvier dernier), née le 21 février 1900 à Paris, s'est éteinte le 23 septembre à l'hôpital américain de Neuilly, dans sa quatre-vingt-quinzième année, huit mois après celui qui fut avec elle le créateur de l'adaptation par Gide de *Hamlet* et du *Procès* ; et celui qui fut l'époux de Marie-Hélène Copeau, né à Paris en 1904, est mort le 15 octobre, à Saint-Étienne, à quatre-vingt-dix ans, sept semaines après « Maiène ».

UNE NOUVELLE RUE ANDRÉ GIDE *** À Cabris, le samedi 22 octobre dernier, ont été inaugurées, en présence de Mmes Catherine Camus et Catherine Gide, deux rues au nom des deux prix Nobel qui, entre autres célébrités, se sont inscrits dans l'histoire du village : une rue Albert Camus et une *rue André Gide*. Une exposition consacrée à l'œuvre littéraire de Gide et de Camus a été organisée à cette occasion à la bibliothèque-médiathèque de Cabris. — On nous a d'autre part appris l'existence d'une *rue André Gide* à Annecy. Deux voies qui s'ajoutent donc à celles que le *BAAG* a déjà signalées à Chalette-sur-Loing, Lille, Mérignac, Montauban, Montceau-les-Mines, Niort, Orléans-La Source, Rouen, Saint-Clair, Talence, Uzès, Vaulx-en-Velin... et Paris. Il y en a probablement d'autres...

M. - M. SUTTER-LEVESQUE (1914-1994) *** Née le 24 mai 1914, Marie-Madameine Sutter-Levesque

nous a quittés le 19 octobre 1994, dans sa quatre-vingt-unième année. L'AAAG, dont elle était membre depuis près de vingt ans, exprime ses très sincères condoléances à ses enfants, M. et Mme Philippe Graftieux et M. Marc Sutter, à son frère M. Michel Levesque, sa sœur Mme Jean Rottier et sa belle-sœur Mme Jacques Levesque. Nous conserverons toujours le souvenir de sa cordialité chaleureuse, de sa finesse, de l'amour qu'elle avait pour son frère aîné, Robert Levesque : c'est grâce à elle que le *BAAG* put révéler son *Journal*, et notre grande tristesse est qu'elle n'ait pu voir l'édition de la *Correspondance* de son frère avec Gide, qu'elle avait rendue possible.

ROBERT GEROFI (1909-1994) *** Né le 30 mai 1909, notre Ami Robert Gerofi est mort le 18 novembre dernier à Tanger, dans sa quatre-vingt-sixième année. Architecte-décorateur, il était titulaire de la Croix de guerre 39-45, chevalier de l'Ordre du Mérite, médaillé de la France libérée et du Volontaire, — il était aussi membre de l'AAAG depuis plus de vingt ans. On se rappelle les relations qu'il eut avec Gide, que le *BAAG* put évoquer (n° 28, octobre 1975, pp. 52-3) à l'aide de trois lettres de l'écrivain qu'il avait bien voulu nous communiquer.

ROGER STÉPHANE (1919-1994) *** Roger Stéphane (pseudonyme de Roger Worms) s'est donné la mort le 4 décembre, dans son domicile parisien ; né le 19 août 1919 à Paris, il avait soixante-quinze ans. Membre du Conseil d'administration de l'AAAG depuis 1988, on sait qu'il a servi en toutes occasions la mémoire de Gide,

qu'il évoquait encore en 1989 dans ses mémoires (*Tout est bien*, Paris : Quai Voltaire, v. BAAG n° 84, pp. 507-9) en affirmant : « Longtemps, je ne vécus qu'animé par Gide »... Écrivain (*Portrait de l'aventurier*, 1965) et journaliste, il fut aussi un actif producteur de télévision, et les Amis de Gide se souviennent tous de son fameux *Portrait-souvenir* (1965). C'était un enthousiaste, et qui possédait au suprême degré, comme l'a écrit Bertrand Poirot-Delpech (*Le Monde* du 6 décembre), « le talent d'admirer »...

**PROCHAINES PARUTIONS
AU CENTRE D'ÉTUDES GIDIEN-
NES ***** Après la *Correspondance
André Gide—Félix Bertaux*, sont pro-
grammés, en cours de fabrication : la
*Correspondance d'André Gide avec
Charles-Louis Philippe et sa famille*
(éd. établie et présentée par Martine
Sagaert), puis le *Jean Schlumberger* de
Jean Lambert (rééd. du livre paru en
1942 (Alger : Fontaine).

[Notes rédigées par Henri Heinemann
et Claude Martin.]

ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

COTISATIONS ET ABONNEMENTS 1995

Membre fondateur : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel (ex. nominatif)	300 F
Membre fondateur étranger (+ 50 F pour frais divers)	350 F
Membre titulaire : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel (ex. numéroté)	250 F
Membre titulaire étranger (+ 50 F pour frais divers)	300 F
Abonné au <i>Bulletin</i> seul	160 F
Abonné étranger (+ 50 F pour frais divers)	210 F

Règlements :

par virement ou versement au

CCP PARIS 25.172.76 A

(30041.00001.2517276A.020.81)

ou par chèque libellé à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide et
envoyé à notre Trésorier :

M. Jean Claude

Association des Amis d'André Gide

B. P. 3741**54098 Nancy Cédex**(Compte 14707.00020.00319747077.97, Banque Populaire de Lorraine,
54000 Nancy)**Tous paiements en francs français et stipulés SANS FRAIS**

Publication trimestrielle Comm. paritaire : 52103 ISSN : 0044-8133

Imprimerie de l'Université Lumière (Lyon II) — 14, rue Chevreur, 69007 Lyon

Composition et mise en page : Claude Martin

Directeur responsable : Pierre MASSON

Dépôt légal : Février 1995

CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
DE L'UNIVERSITÉ DE NANTES

FACULTÉ DES LETTRES

Chemin de la Censive du Tertre
F 44036 NANTES CÉDEX